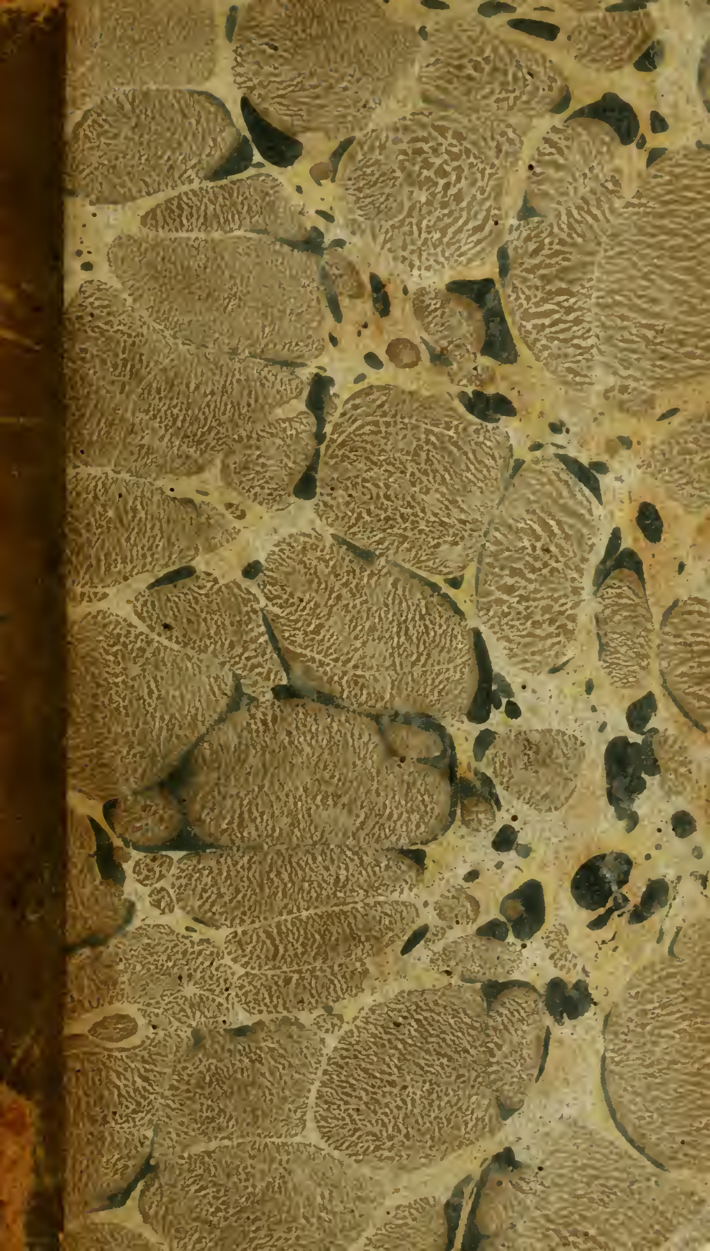


BAGNÈRES DE BIGORRE

ET SES ENVIRONS.

BAGNÈRES

DE BIGORRE

ET SES ENVIRONS,

CONSIDÉRÉS

SOUS LE RAPPORT HISTORIQUE, TOPOGRAPHIQUE,

INDUSTRIEL ET COMMERCIAL,

GÉOLOGIQUE, MINÉRALOGIQUE ET BOTANIQUE.

PAR A. PAMBRUN, AVOCAT.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet....
Hor. liv. 2.e *od.* IV, *v.* 13.



BAGNÈRES,

IMPRIMERIE DE J.-M. DOSSUN.

1834.

AVANT-PROPOS.

J'ai composé ce petit ouvrage sans aucun plan, et je le donne sans prétention. C'est le fruit de quelques promenades que je fis au mois d'octobre dernier, dans les environs de Bagnères. Ces beaux lieux me laissèrent de si doux souvenirs, mêlés au regret de les voir en général peu fréquentés parce qu'ils sont peu connus, que je formai le projet de les indiquer aux nombreux étrangers qui tous les ans se rendent dans notre petite ville. Je pensai que je leur inspirerais peut-être le désir de les visiter, et je m'estimai d'avance heureux si je parvenais à leur procurer ainsi de nouveaux agrémens.

Mais à peine mon travail fut-il ter-

miné, que, jaloux de faire quelque chose pour mes concitoyens, j'entrepris d'écrire une histoire particulière de Bagnères, depuis les premiers temps de son existence. Je m'entourai pour cela de tout ce qui pouvait m'éclairer au milieu des ténèbres profondes que j'avais à traverser. Je ne trouvai, malgré mes recherches, que des lumières pâles et vacillantes, et ce ne fut qu'à l'aide de fanaux placés à de longs intervalles, que je franchis la succession de siècles que cette ville comptait depuis son origine.

Quelques aperçus topographiques sur l'ancienne Bagnères devaient intéresser aussi ses habitans, et je mis tous mes soins à me procurer les documens qu'il m'était possible d'avoir, afin de la leur montrer telle qu'elle était autrefois, auprès de ce qu'elle est aujourd'hui.

Il ne manquait plus pour former un ouvrage complet sur cette ville intéressante sous tant de rapports, que de faire connaître les ressources de toute espèce

qu'elle renferme dans son étroite enceinte; et je parlai de ses bains, de ses établissemens publics, de son commerce, de son industrie, de son beau climat, et des plaisirs variés et nombreux qu'on y goûte.

Enfin cet ouvrage eut laissé quelque chose à désirer encore, si la géologie, la minéralogie et la botanique y fussent demeurées étrangères, et je donnai quelques notions de toutes les richesses que possèdent en ce genre Bagnères et ses environs.

Tel est en peu de mots le cadre de ce petit travail, dont je ne me suis occupé que dans l'unique objet d'être agréable à mes concitoyens, et utile peut-être à ceux qui viendront parcourir nos belles montagnes.

Puissent-ils tous l'accueillir avec autant d'intérêt que j'ai de plaisir à leur en faire hommage !

BAGNÈRES
ET SES ENVIRONS.

PREMIÈRE PARTIE.

ANTIQUITÉ DE BAGNÈRES. — SON HISTOIRE.

Bagnères tient par son importance et sa population le second rang parmi les villes du département des Hautes-Pyrénées. Elle est si jolie, si propre, et semble si dégagée de tout ce qui se rapporte à une époque éloignée de nous, qu'on la prendrait pour une ville nouvelle, tant ses maisons ont d'élégance, de grâce et de fraîcheur. Son origine remonte cependant à des temps fort anciens, non point peut-être à la guerre des dieux ou des géans, ou bien au siége de Troie, comme l'a prétendu l'auteur

d'un traité sur ses eaux minérales (*), ni même d'après le P. Laspalles, *avant* 695 *ans de la fondation de Rome*, mais du moins à cette époque où la partie des Gaules qu'elle occupe fut envahie par les légions romaines.

Il est à présumer que Bagnères existait déjà depuis long-temps, lorsqu'après la journée funeste qui décida du sort de l'Aquitaine, Publius-Crassus reçut la soumission des Bigorrais et des autres peuples vaincus. Les établissemens thermaux que les Romains y fondèrent, semblent ne devoir même laisser aucun doute que cette ville n'eût déjà quelqu'importance aux yeux des habitans de ces contrées. Comment concevoir en effet qu'ils n'eussent su tirer aucun avantage de l'abondance et de la salubrité de ses eaux, et, quelque peu civilisés qu'on les suppose, qu'ils fussent restés indifférents devant la beauté de ses sites ? Mais les temps qui se sont écoulés jusqu'alors sont enveloppés de tant d'obscurité et d'incertitude, qu'il est impossible de déchirer le voile qui les couvre; aussi, se rattachant uniquement au domaine de l'histoire, et laissant de côté le champ de l'imagination, de la fable et des

(*) Xavier Salaignac.

conjectures, ne peut-on, pour éviter toute erreur, faire dater son existence que du moment où l'Aquitaine(*), libre jusqu'à ce jour, fut forcée de courber la tête sous un joug étranger.

Il est peu de lieux où les Romains aïent porté les armes, qui n'aient conservé quelques traces de leur passage. Le temps lui-même les a respectées, comme pour s'associer en quelque sorte à l'histoire, afin de perpétuer la puissance et la grandeur de ce peuple.

Les Pyrénées et particulièrement les hautes vallées que les Bigorrais habitaient, possèdent encore plusieurs monumens romains. Ceux qu'on trouve à Bagnères, plus nombreux que partout ailleurs, font aisément présumer que cette ville fut pour ces fiers conquérants comme la métropole de ces montagnes : mais il est douloureux de penser que les plus im-

---

(*) L'Aquitaine, une des quatre grandes parties de la Gaule, se subdivisait en trois provinces, qu'on appelait première, deuxième et troisième Aquitaine. Cette dernière, plus communément désignée par le nom de Novenipopulanie, avait pour limites au nord la Garonne, à l'ouest l'Océan, à l'est les Cadurci et la Narbonnaise première, et au sud les Pyrénées. *Convenæ* en était la ville principale ; les Bigerrons (Bigorrais) appartenaient à cette troisième Aquitaine, qui comptait plus de vingt peuples différents.

portants dont le hasard, il y a peu d'années, a fait découvrir de si beaux restes, soient dérobés à nos regards, et cachés dans le sein de la terre, où les avaient sans doute enfouis les peuples barbares du nord, jaloux d'effacer en tous lieux jusqu'aux traces les plus légères de la civilisation romaine.

Quelques débris échappés à leur vandalisme, étaient parvenus cependant jusqu'à nous : c'étaient des autels votifs, des inscriptions consacrées par la reconnaissance aux nymphes de Bagnères, et des fragmens de pierre taillée, dont la pureté du ciseau rappelait les beaux siècles de Rome.

Tous ces restes étaient bien des témoignages frappants du séjour que les Romains avaient fait dans cette ville; ils semblaient de plus attester l'existence de monumens auxquels ils se rattachaient autrefois; mais en vain cherchait-on même le lieu sur lequel ces monumens reposaient.

Bagnères était ainsi bornée pour prouver son antique origine aux faibles débris que le temps dévorait chaque jour, lorsqu'en 1823, en creusant les fondations du grand établissement thermal, dont la magnificence et la splendeur répondent à la célébrité de ses eaux,

les travailleurs découvrirent quelques médailles à l'effigie des premiers empereurs de Rome.

Eclairées de ce rayon de lumière, les fouilles furent dès-lors poursuivies avec ardeur. A ces premières médailles vinrent s'en joindre de nouvelles. Bientôt la pioche se vit arrêtée, ici, par des fragmens de colonnes ; là, par des chapiteaux dont elles étaient autrefois couronnées ; plus loin, par un mortier plus dur que la pierre, servant d'enveloppe à des tuyaux de plomb parfaitement conservés. Chaque nouvel objet découvert, ajoutait à l'espoir d'en trouver à tout instant de nouveaux ; on pénétrait toujours plus profondément dans la terre, et parmi ces décombres qu'elle avait conservés avec tant de soin, chacun cherchait avidement à lire l'histoire des temps passés.

L'intérêt redoubla, lorsqu'au lieu de ces minces débris, se découvrit à la profondeur de deux mètres quatre-vingts centimètres une superbe piscine carrée surmontée de revêtemens en marbre, ornés de moulures travaillées avec art, et d'un poli qu'avait à peine altéré l'épaisse enveloppe de terre qui les couvrait.

On ne douta plus alors que dans ce lieu n'eussent existé des thermes romains, dont les fragmens de colonnes, de chapiteaux et d'autres

ornemens attestaient la beauté. On poursuivit les fouilles ; et bientôt, à peu de distance de la première piscine, on en découvrit deux autres, dont les revêtemens et l'ordre d'architecture étaient semblables à ceux de la première; le fond était recouvert de grandes dalles et bordé de banquettes.

Les travaux dont l'activité croissait à chaque instant, en firent découvrir encore une nouvelle. Celle-ci était elliptique ou circulaire, mais dans des dimensions beaucoup plus grandes, puisqu'en la supposant ronde, sa circonférence calculée par la partie de cercle déjà mise à jour, devait être d'une quarantaine de mètres environ; les banquettes qui l'entouraient étaient moins conservées que dans les précédentes. Elles étaient recouvertes d'un ciment rougeâtre, qui, par l'inégalité de ses couches, faisait présumer cependant qu'elles furent aussi revêtues de marbre. Le fond était enduit de ce même ciment et d'un béton de plus d'un mètre d'épaisseur, dont la dureté résistait à l'action du ciseau. Chacun était impatient de voir à nu ce précieux reste de l'importance que les Romains attachaient aux sources de Bagnères. D'après ces découvertes, on osait espérer d'en faire de nouvelles, et l'on se flattait déjà de

trouver au milieu de ces débris échappés à tant de siècles, le flambeau qui devait peut-être éclairer cette ville sur les premiers temps de son origine.

Ces travaux avaient pendant quelques jours fait perdre de vue ceux du grand établissement. On craignit alors que ceux-ci n'eussent à souffrir des fouilles auxquelles on aurait voulu cependant se livrer encore. On hésita : mais l'intérêt et le besoin présent l'emportèrent; les fouilles furent momentanément abandonnées, et Bagnères vit à regret la terre se refermer sur ces belles pages de son histoire dont le hasard venait de lui dévoiler l'existence.

Le plus ancien des monumens que cette ville paraît avoir possédés de temps immémorial, est un autel votif *à ses nymphes*. On l'attribue communément à l'un des généraux romains qui firent partie de la première expédition dans cette partie des Gaules. Placé dans son origine sur l'un des murs qui servait d'enceinte à la ville, il demeura long-temps presque dans un oubli complet, et peut-être aurait-on à le regretter aujourd'hui, sans les soins de M. Jalon, qui, devenu propriétaire de la maison sur l'un des angles de laquelle il fut incrusté, après qu'on eut démoli ces murs,

en a fait avec goût le couronnement de sa principale porte d'entrée. On y lit l'inscription suivante :

NYMPHIS
PRO SALV
TE SVASE
VER. SERA
NVS. V. S. L. M. (*)

Un monument non moins précieux pour Bagnères, est un second autel votif autrefois placé sur le frontispice d'un temple que ses anciens habitans, afin de se concilier la faveur de César, avaient élevé à Diane pour laquelle cet empereur avait un culte particulier. Ce temple construit entre la rive gauche de l'Adour et la rive droite du canal de la ville, sur cette terre inculte que l'on voit au-dessus des scieries de M. Soutras, avait été changé par la suite, en une église sous l'invocation de

(*) Ces quatre initiales ont été différemment expliquées quant aux mots ; mais toutes ces explications se sont accordées à n'y trouver au fond, que l'expression de la reconnaissance.

Vivens sanus luit meritò ;
ou bien
Vitá salvá ou *servatá luit meritò ;*
ou bien encore
Votum solvit lubens meritò.

S.[t] Martin de Tours. Elle fut démolie vers le milieu du 17.[me] siècle, et la pierre votive sur laquelle était gravée l'inscription qui consacrait ce temple à la divinité d'Auguste, fut alors transportée sur l'une des fontaines de la ville, où elle est demeurée depuis dans un entier abandon.

Si l'on doit se féliciter qu'elle soit parvenue jusqu'à nous, et que malgré son empreinte du culte des faux dieux, elle ait échappé au fanatisme des premiers siècles où la religion catholique s'introduisit dans les Gaules, on doit aussi beaucoup regretter qu'on la laisse aujourd'hui dépérir.

Voici l'inscription qu'elle porte :

NUMINI AVGVSTI
SACRVM
SECVNDVS SEMBEDO
NIS FIL. NOMINE
VICANORVM AQVEN
SIVM ET SVO POSVIT.

Déjà plusieurs de ces lettres ne se lisent qu'à peine, et bientôt peut-être il n'en restera plus de traces. Puisse l'administration éclairée de cette ville mieux sentir que par le passé l'importance que mérite ce monument, et puisse-t-elle enfin lui donner une place plus digne de lui !....

Une autre pierre votive avec une inscription au dieu des batailles, est la troisième que conserve Bagnères de temps aussi reculés. Comme les deux précédentes, elle peut servir à fixer la date de son existence, puisqu'elle paraît être absolument de la même époque que celle consacrée à ses nymphes par Severus Seranus.

Cette pierre découverte à peu de distance de la ville, sur l'une des hauteurs qui la dominent vers le nord-ouest, fait partie du pilastre oriental de la porte intérieure du jardin de M. d'Uzer. Une antique tradition a donné le nom de Camp de César au lieu sur lequel on la trouva.

On y voit gravée cette inscription :

MARTI
INVICTO
CAIVS
MINICIVS
POTITVS
V.S.L.M.

Ses premiers mots *Marti invicto* et les initiales qui la terminent, font présumer que ce fut un hommage offert au dieu des combats, par ce Caius Minicius dont sans doute il avait protégé les armes.

Il ne saurait donc s'élever de doutes sur l'antiquité de Bagnères, qu'on est forcé par tant

de preuves de rapporter au moins à l'époque de l'invasion des Gaules par les Romains.

Quant à son histoire, elle est enveloppée dans ses premiers temps d'une telle obscurité, qu'il n'en reste presque d'autre vestige que sa célébrité parmi les eaux thermales des Pyrénées. Dans la longue série des siècles qui se sont écoulés depuis lors a-t-on même de la peine à retrouver quelques faits épars à de longs intervalles, et encore la plupart de ces faits appartiennent-ils moins à Bagnères en particulier, qu'à l'histoire générale du Bigorre: mais comme il est hors de doute que cette ville par l'importance qu'elle avait reçu des Romains, n'ait joué un des premiers rôles dans les principaux événemens de cette contrée, il convient peut-être aussi, afin de donner une idée plus exacte de son histoire, de la rattacher à celle du pays où elle se trouvait, en donnant de cette dernière une esquisse rapide.

Le premier fait qui se présente et le plus saillant, est l'expédition de Publius Crassus que l'ambitieux César, maître déjà d'une partie des Gaules, envoya à la tête de plusieurs cohortes et d'une nombreuse cavalerie, pour soumettre les peuplades aquitaniques. Il fut

vainqueur, malgré la vigoureuse résistance de ses ennemis, et les Bigorrais partageant la fortune des Tarbelliens, des Tornates, des Tarusates, des Elusates, et des autres peuples vaincus, demeurèrent dès-lors asservis au joug des Romains.

Ce joug, quelque léger qu'il fût, devait paraître insupportable à des hommes qui n'avaient connu jamais que la liberté. Aussi plusieurs songèrent-ils à s'en affranchir. Les Bigorrais furent de ce nombre; mais, malgré leurs opiniâtres efforts, ils furent vaincus, et soumis de nouveau par le proconsul Messala, qu'Auguste, héritier de Jules César, maître alors de l'empire, avait envoyé pour les combattre. Ce fut dans une plaine entourée de montagnes, qui porte aujourd'hui le nom de Pré de S.t Jean, au fond de la vallée de la Seübe, en delà de la petite ferme de Paillole, que se livra, dit-on, cette sanglante bataille, dont le résultat devait ou river les chaînes des Bigorrais, ou les affranchir de leur servitude. La tradition désigne du moins ce lieu comme le théâtre de cette lutte terrible, et le nom de *Camp Bataillé* (champ de la bataille), qu'il porte aussi, semble la rendre très-probable.

C'est à cette époque sans doute où les Bi-

gorrais eurent à gémir sous le joug pesant de leur vainqueur, que l'on doit rapporter la fondation de ce temple de Diane, dont la pierre votive existe encore sur l'une des fontaines de la ville. Le nom d'Auguste qui figure sur son inscription a fait penser que ce prince était venu lui-même les combattre, ou que du moins il avait traversé le pays qu'ils habitaient, lorsqu'il alla réduire les Cantabres et les Astures. Cette opinion paraît d'autant plus fondée, qu'elle est justifiée par celle de plusieurs auteurs, qui tous ont écrit qu'avant de marcher contre ces peuples de l'Hispanie, il avait soumis les révoltés de la Gaule.

Malgré la défaite qu'ils essuyèrent sous Messala, les habitans de ces montagnes, las de gémir sous le joug des Romains, tentèrent quelquefois encore de s'en affranchir : mais leurs efforts ne servirent qu'à rendre plus dur leur esclavage.

Cependant au milieu de toutes ces guerres intestines, la civilisation vint les éclairer peu à peu, et corriger l'âpreté de leurs mœurs, au point de faire des hommes industriels et policés, de ces Bigorrais que leur ignorance et leur grossièreté distinguaient un siècle auparavant entre tous les peuples de la Gaule.

Ils s'identifièrent bientôt avec leurs vainqueurs; et l'on vit dès-lors des individus des deux nations s'unir par les liens du mariage. Les lumières de l'Evangile introduites vers la fin du 3.me siècle, jusques dans les plus hautes vallées, par S.t Saturnin, évêque de Toulouse, furent une des principales causes des progrès de la civilisation. Dans les premières années du siècle suivant, le catholicisme étendit partout son empire, et Tarbes eut alors son premier évêque.

Depuis plus de quatre cents ans le Bigorre était ainsi province de Rome, et demeurait asservi à sa domination, après avoir adopté ses lois, ses mœurs, ses vêtemens et son langage, au milieu des vagues souvenirs qu'il conservait encore de son ancienne liberté, lorsque des flots de barbares que les Romains avaient long-temps repoussés dans le nord, brisant alors les digues qui les retenaient, se répandirent dans le midi de l'Europe, et portèrent partout le ravage, la désolation et la mort. Quoique défendus par leurs hautes montagnes, et presque au point opposé à celui du départ de ces hordes sauvages, les Bigorrais ne purent échapper à leurs dévastations, et leur pays, suivant la loi commune, ne fut ainsi couvert que de cendres et de ruines.

Le Bigorre demeura depuis lors, pendant près de quatre-vingts ans, sous la puissance des Visigoths, dont les rois établirent leur résidence à Toulouse. C'est de cette époque sans doute qu'il faut faire dater la destruction de ces thermes romains que possédait Bagnères, et dont la terre recèle encore les restes.

Vers les premières années du 6.me siècle, il fut soumis à la domination des Francs. Ce changement ne s'opéra pas sans de fortes secousses; mais ses habitans avaient eu tant à souffrir sous le joug des Visigoths, pour la différence de leur culte avec celui de leur vainqueur, que, malgré ce bouleversement, ils passèrent avec plaisir sous de nouveaux maîtres qui professaient comme eux le catholicisme.

Aucun fait important ne se rattache à leur histoire jusqu'à la fin du 8.me siècle, où l'émir Abdérame, à la tête des Sarrasins, vint après avoir franchi les Pyrénées, ravager tout le Bigorre et les pays voisins. Mais un an après, complètement battu près de Tours par Eudes duc d'Aquitaine, qu'unit à Charles Martel, maire du palais, le danger qui les menaçait, il périt dans cette bataille avec la majeure partie de son armée. Quelques restes de trou-

pes échappées à cette sanglante défaite, regagnant les provinces qu'ils venaient de brûler et de saccager, se retirèrent dans ces cantons où la terreur que leurs armes avaient naguère imprimée, leur donna toute la puissance du vainqueur.

Las cependant du joug de ces barbares, les Bigorrais voulurent s'en affranchir. Un prêtre se mit à leur tête, et non moins animé par le sentiment de délivrer sa patrie que par un zèle religieux qu'exaltait la présence de ces infidèles, il en fit un carnage horrible entre les villages d'Ossun, de Juillan et de Louey, dans une plaine où s'étaient réunies les deux armées, et qui depuis a conservé le nom de *Lande Mourine*. Ceux qui échappèrent au fer du vainqueur embrassèrent le christianisme, et formèrent depuis une caste abhorrée, à laquelle plusieurs auteurs ont attribué l'origine des Cagots.

Depuis le débordement des peuplades du nord vers le midi de l'Europe, peu de provinces déjà désolées par ces barbares avaient pu se soustraire à de nouvelles irruptions. Ainsi les Bigorrais qui avaient eu tant à souffrir des ravages et de la cruauté des Visigoths, des Francs et des Sarrasins, ne purent jouir long-

temps du repos qu'ils commençaient à goûter depuis qu'ils avaient brisé le joug des farouches soldats d'Abdérame.

Les Northmans marchant sur les traces des hordes qui les avaient devancés, vinrent la flamme et le fer à la main, ravager à leur tour cette malheureuse province. Enfin, poussés au désespoir par les atrocités dont ils étaient chaque jour les victimes, et fortifiés par le souvenir de la victoire qu'un siècle auparavant leurs ancêtres avaient remportée contre les Sarrasins, les Bigorrais se jetèrent sur leurs cruels oppresseurs, et les massacrèrent impitoyablement.

Après l'invasion des Francs, le Bigorre avait été érigé en comté, qui devint héréditaire dans les premières années du 9.me siècle ; celui qui le premier en reçut l'investiture, sous la redevance d'hommage à la Navarre, fut Donat-Loup, dont la succession, après l'irruption des Northmans, passa sur la tête de Raimond Ier

La série des comtes qui se succédèrent jusques vers le milieu du 11.me siècle, ne présente d'autre intérêt que celui de la transmission du comté de Bigorre, des descendans de Clovis à la maison de Carcassonne, et de celle-ci,

cinquante ans après, à celle de Béarn. La longue suite d'années écoulées jusqu'à la fin du 12.me siècle, n'offre encore que beaucoup de noms et peu de faits.

Il ne faut point cependant passer sous silence les différentes petites guerres causées par le pillage de quelques seigneurs sur les terres du comte de Bigorre, puisqu'elles eurent pour résultat l'affranchissement des communes.

Profitant de l'exemple de Louis le Gros qui avait remis à ses sujets avec certains priviléges, le soin de veiller eux-mêmes à leur sûreté, et de se défendre contre les incursions de leurs voisins, Centulle III, comte de Bigorre, pensa que le seul moyen peut-être de garantir la ville de Bagnères de l'invasion de quelques peuplades des Pyrénées, était de la constituer en commune, et de l'intéresser ainsi plus particulièrement à sa défense. En conséquence, il lui donna une charte (*), par laquelle il affranchit à perpétuité ses habitans, en leur

---

(*) Cette charte est trop longue pour le cadre resserré de cet ouvrage : on peut aller la consulter dans les archives de la commune, que l'administration ouvre avec complaisance aux regards des curieux. Elle se fait lire encore avec intérêt, ne fut-ce que sous le rapport du langage bigorrais au 12.me siècle.

octroyant un grand nombre de fors et de priviléges. (*)

Toutes les villes du Bigorre ne tardèrent pas à jouir des mêmes prérogatives.

Quoique ce droit, obtenu par les habitans de Bagnères, ne les mit pas toujours à l'abri de voir leurs campagnes ravagées, du moins les amena-t-il peut-être, au moyen de la force avec laquelle ils purent repousser de pareilles agressions, à traiter avec les habitans du Lavedan qu'ils comptaient parmi leurs plus acharnés ennemis.

Vers la fin de cette même époque s'introduisit dans toutes les provinces méridionales, et particulièrement dans le comté de Bigorre, l'hérésie des Albigeois, dont tout le crime fut de douter de quelques mystères. Une croisade nouvelle fut suscitée contre eux par le pontife

---

(*) Les priviléges de la ville de Bagnères étaient fort étendus. Ses anciens habitans qui en sentaient toute l'importance et le prix, les avaient soigneusement conservés, en les faisant confirmer de règne en règne, par Jean et Catherine, roi et reine, comte et comtesse de Bigorre en 1491, par Henri le Grand en 1603, par Louis le Juste en 1611, et par Louis XIV en 1667; mais ces quatre lettres patentes en original ne se retrouvent plus dans les archives de la ville. On ignore ce qu'elles sont devenues.

Innocent III. Elle était commandée par Simon comte de Montfort. Les hérétiques avaient à leur tête Gaston de Moncade. On se battit long-temps avec acharnement ; mais Gaston, fatigué d'une lutte incertaine qui depuis plusieurs années avait fait couler tant de sang, finit par abjurer ses erreurs.

Le comté de Bigorre devint jusqu'à la fin du 13.[me] siècle, l'objet de graves discussions entre plusieurs prétendans qui tous s'y arrogeaint des droits. Pendant ces démêlés, il fut placé sous le séquestre, où il demeura plus d'un siècle. Philippe le Bel le posséda plusieurs années à ce titre. Il était du nombre des prétendans ; et quoiqu'il ne le détint que d'une manière précaire, il en fit néanmoins avec le comté de la Marche, l'apanage de Charles le Bel. Peu d'années après, ce jeune prince étant monté sur le trône de France, le Bigorre fut regardé comme faisant partie du domaine de la couronne, quoique la question de propriété portée depuis longues années par devant le parlement de Paris fût encore indécise.

Le traité de Brétigny qui suivit la malheureuse guerre que la France eut à soutenir contre l'Angleterre, vint peu d'années après

décider de son sort; et cette province avec plusieurs autres fut cédée aux Anglais.

Ce traité lui devint bien funeste : une guerre s'était allumée entre Pierre le Cruel, roi de Castille, et son frère naturel Henri, comte de Transtamare. Le premier était soutenu par le prince de Galles, et le second par le roi de France. Les deux partis en vinrent aux mains : mais le comte de Transtamare vaincu dans la journée de Najéra, et forcé de fuir avec quelques troupes échappées au carnage, vint chercher un asile dans les états du roi Jean II. Plein de ressentiment contre le prince Noir, auquel il ne pouvait douter que Pierre le Cruel ne dût le succès de ses armes, il voulut s'en venger sur les provinces que la France avait été forcée de céder aux Anglais. En conséquence il s'y répandit avec les troupes qu'il avait amenées, et en dévasta toutes les campagnes. Bagnères voulut lui résister. Elle était alors entourée de remparts dont les incursions qu'elle avait eu long-temps à souffrir de ses voisins lui avaient fait sentir le besoin. Mais que pouvait être un pareil obstacle pour le prince Castillan qu'animaient la vengeance et la rage? Il arriva sous les murs de la ville, l'escalada de nuit, et la mit à feu et à sang.

Au milieu des ravages que le comte de Transtamare avait causés dans ce malheureux pays, le prince Noir épuisé par les secours qu'il avait donnés au roi de Castille, voulut lever sur lui d'énormes impôts. Cette mesure irrita les esprits : toutes les provinces prirent aussitôt les armes pour secouer le joug de l'étranger, et se donnèrent au roi de France, qui finit, après de longues guerres, par les réunir encore à sa couronne.

Dans le mois de novembre 1363, peu d'années après cette malheureuse époque qui plongea la France dans le deuil, par la victoire que remportèrent sur une armée composée de l'élite des guerriers et de la noblesse française, une poignée d'hommes commandée par le fameux prince de Galles, se rattache à l'histoire de Bagnères une sédition, dont les mémoires du temps ne font point connaître la cause. Ils rapportent seulement que le caractère en était si sérieux et si grave, qu'elle avait jeté la consternation dans tout le voisinage, et qu'on était occupé partout d'en arrêter les effets.

Deux jeunes clercs qui voulurent aller porter des paroles de paix au sein des malheureux habitans de cette ville, furent victimes de leur

générosité, et massacrés sur le seuil de l'église de S.t-Barthélemy, où ils avaient cherché un refuge contre la poursuite de quelques forcenés, irrités par la présence d'hommes qui ne partageaient point leurs passions.

On ignore l'époque où cette sédition finit, et comment elle fut apaisée. Tout ce qu'on a su de cet événement, c'est que sur la plainte portée par Bernard, évêque de Tarbes, au pape Urbain V, au sujet de l'énormité de l'assassinat commis sur la personne de ces deux clercs, le pape excommunia les auteurs de cet horrible crime, frappa d'interdit les églises de Bagnères, et renvoya le surplus de la cause à la cour romaine pour y être jugé.

Mais d'après les désirs du prince d'Aquitaine, des barons, des chevaliers et de toute la noblesse du pays, que cette affaire fût terminée par la voie de la médiation, l'évêque, sur le bon plaisir du S.t-Siège, leva l'interdit des églises, et donna l'absolution des censures à tous ceux qu'il les avaient encourues; ce fut toutefois à la charge par la communauté de lui payer 500 florins d'or de France, et de fonder en outre, dans le cours de l'année, deux chapellenies avec une dotation annuelle de 25 florins d'or, savoir : l'une dans l'église de

S.[t]-Barthélemy, où avait été commis le crime sacrilège, afin de prier Dieu à perpétuité pour le repos de l'âme des deux clercs qui avaient péri victimes de leur dévouement, et l'autre dans l'église cathédrale de Tarbes, pour réparation de l'injure faite à la religion, à l'église et à tout le clergé.

Cependant plus d'un siècle s'était écoulé, sans que la question de propriété du comté de Bigorre eût été résolue par le parlement de Paris. Réveillée de nouveau par Jean de Foix-Grailly, après d'éminens services qu'il avait rendus à la France, le parlement la résolut enfin en sa faveur. Il lui donna main-levée du séquestre, et le reconnut héritier légitime du comté. Jean de Foix-Grailly en fit hommage au roi de France son suzerain, et le Bigorre jouit enfin des douceurs de la paix sous ce nouveau comte, dont tout le monde admirait les qualités brillantes et chérissait les vertus.

En 1443, fut établi par Charles VII, à Toulouse, un parlement dans le ressort duquel fut compris le Bigorre. C'est le seul fait qui puisse intéresser Bagnères dans la longue série d'années qui s'écoulèrent ensuite, et qui ne fut remplie que par des disputes nouvelles

sur la succession de ce comté, jusqu'au milieu du 16.me siècle, où la religion réformée y fut introduite.

Fidèles à la croyance de leurs pères, la majeure partie des habitans repoussèrent ces nouvelles doctrines. Cette différence de religion excita bientôt des querelles entr'eux. Le parti catholique était puissant, et soutenu par la cour de France. Celui des huguenots, quoique beaucoup moins nombreux, était plus redoutable peut-être par le fanatisme qui animait tous ceux qui l'avaient embrassé. Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Bigorre, lui servait d'appui. On en vint aux mains; mais le nombre l'emportant sur le courage, les huguenots furent complètement battus.

Réunissant encore leurs forces, ils voulurent tâcher de recouvrer les terres qu'avait enlevées à la reine Jeanne le parti catholique. Commandés par le comte de Montgomméri, ils partent du comté de Foix, et viennent ravager le Bigorre. Marchant de là sur le Béarn, ils remportent plusieurs succès sur les catholiques : mais, forcés de se replier ensuite sur le Bigorre qu'ils saccagent de nouveau et brûlent de toutes parts, ils l'abandonnent bientôt après, et gagnent les armées des princes que les réformés avaient mis à leur tête.

Ces avantages réveillent alors l'ardeur des huguenots que leur petit nombre avait retenus dans l'inaction. Ils prennent les armes contre leurs concitoyens dont la croyance différait de de la leur, et la guerre civile est organisée.

Tel fut l'état de cette malheureuse contrée pendant plus de trente ans. Des succès décisifs remportés enfin par les catholiques, la laissèrent jouir de quelques instans de calme.

Mais le pays entièrement épuisé, semblait ne pouvoir qu'après de longues années se relever de secousses aussi violentes.

Les états du Bigorre furent alors réunis à Bagnères, et l'on décida qu'il serait fait des emprunts pour subvenir aux frais qu'avait occasionnés cette guerre.

Ce repos ne dura pas long-temps : après de nouvelles agitations l'ordre se rétablit, et cette province jouit enfin d'une paix assurée, malgré quelques troubles qui vinrent l'agiter encore, comme une suite nécessaire de ceux qu'entraîna en France la ligue des catholiques contre les protestans.

L'année 1588 fut signalée sur presque toute la surface du globe par une infinité d'effroyables prodiges. Le Bigorre ne fut pas préservé de ces phénomènes funestes. Parmi

ceux dont il fut affligé, l'histoire a conservé le souvenir d'une épidémie qui causa dans Bagnères de si terribles ravages, qu'elle dépeupla presque la ville entière. Une enquête faite environ soixante ans après, à la requête de ses consuls, sur les particularités qui se rattachaient à cette malheureuse époque, et qu'on avait négligé de consigner par écrit, rapporte que l'hiver qui précéda cette contagion fut si rigoureux, que la rivière de l'Adour se glaça au point que les hommes et les bêtes y passaient dessus sans courir aucun risque; qu'on fut obligé de rompre la glace, près des moulins, afin de pouvoir moudre le blé, et dans d'autres endroits, pour le besoin du peuple et pour abreuver le bétail; qu'on fut contraint de remettre le pain dans le four pour le faire dégeler, ou de le couper avec la cogaée; qu'il plut cette même année avec tant d'abondance, que les eaux de l'Adour (*) s'éle-

---

(*) Ces eaux qui dans leur état ordinaire semblent devoir inspirer si peu de craintes, se sont tellement élevées à certaines époques, que la ville conserve encore le triste souvenir de leurs affreux ravages.

En 1678, elles grossirent à tel point, que tout-à-coup, abandonnant leur lit, elles allèrent s'en tracer un nouveau à travers les champs qui séparent le pont de l'Adour du pont de Pierre.

vèrent au dessus du pont, et entrèrent dans plusieurs maisons de la ville d'une manière si effrayante, que tous les habitans étaient dans la consternation; que la veille de Pâques, il tomba tant de neige qu'on avait de la peine à passer dans les rues, et que les chevreaux et les agneaux qu'on portait au marché périssaient de froid en chemin; que la veille de

---

En 1701 et 1705, la crue fut si considérable, qu'on sentit désormais la nécessité d'opposer à cette rivière une forte muraille. Malgré sa construction solide et son extrême épaisseur, elle fut cependant en grande partie renversée par l'inondation du 24 juin 1765, qui pendant quelques jours interrompit la communication entre Bagnères et ses vallées. Il y en eut une autre au mois de décembre suivant.

Le 17 septembre 1772, elle offrit un caractère encore plus effroyable. Elle enleva dans le pont les deux arches qu'on vient de reconstruire, et qui furent alors provisoirement remplacées par des pièces de bois de chêne tirées des hauteurs du Pouey et de la Reine. (La construction de ce pont en pierre datait de 1690. Il n'avait été formé jusqu'alors que de quelques traverses soutenues par des piquets.)

Mais aucune n'inspira plus d'alarmes à la ville, que celle du 8 juin 1785. Elle emporta dix-huit maisons du faubourg, après avoir tout ravagé sur son passage.

Depuis cette époque, ces crues d'eau n'ont plus rien offert d'inquiétant, si ce n'est en 1814, où une autre inondation vint réveiller des craintes nouvelles.

saint Jean, Bagnères et ses environs furent frappés d'une grêle si abondante et si grosse, qu'une infinité d'oiseaux en furent tués, les toits des maisons brisés, et les campagnes dévastées; que l'eau des rivières et des fontaines parut couverte d'une espèce de vermine inconnue qui ressemblait à du poil de chèvre, en sorte que l'on fut obligé de filtrer toute celle que les hommes ou les bêtes devaient boire; que quelques jours avant l'invasion de la maladie, les truites abandonnèrent la rivière de l'Adour pour se jeter dans les canaux qui coulent dans la ville, et qu'on en prit une grande quantité, d'une grosseur telle qu'on n'en avait jamais vu de semblables; que les chiens et les chats poussèrent nuit et jour de si lugubres cris, que les habitans en furent effrayés, ne sachant à quoi en attribuer la cause; qu'enfin une contagion affreuse éclata tout-à-coup avec tant de fureur, que les gens les plus riches s'enfuirent de toutes parts, et que les cinq sixièmes de ceux qui restèrent périrent victimes de ce cruel fléau; que cette contagion ayant un an après cessé ses ravages, les habitans qui avaient déserté la ville y rentrèrent, lorsqu'ils en eurent fait purifier l'air: mais que la maladie reparaissant presque aussitôt

avec plus de fureur, ils en furent les premiers atteints, et qu'elle ne finit que lorsque la ville eut accompli le vœu qu'elle avait fait d'aller en procession à Notre-Dame de Médoux; qu'à cette époque vivait à Bagnères, en odeur de sainteté, une femme nommée Liloye, native de Baudéan, favorisée à cause de ses vertus et de sa grande piété, des visites de la sainte Vierge qui lui apparaissait et lui parlait familièrement; que cette sainte femme s'étant mise à la tête de la procession pour implorer sa toute-puissance, se traîna sur les genoux jusqu'à Médoux; qu'à son approche les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et que par son intercession Bagnères fut délivrée du fléau qui la désolait.

Tels sont en résumé les faits consignés dans cette enquête.

Dès les premières années du 17.me siècle, le Bigorre cessa d'avoir des comtes, dont le dernier fut Henri de Bourbon. Il devint province de France sans rien perdre toutefois de ses priviléges et de ses prérogatives, dans lesquels Henri IV le confirma par lettres patentes du mois d'août 1608.

Les Bigorrais, las des guerres passées, jouissaient des douceurs de la paix, et vivaient heureux et tranquilles, lorsqu'un vieux levain

de leurs anciennes querelles de religion fit éclater de nouveaux troubles. Menacés par le duc de Rohan qui s'était mis à la tête d'un parti de huguenots, ils prirent les armes pour lui résister. Bagnères répara ses remparts, et tout était disposé pour une vigoureuse défense, lorsqu'effrayés peut-être par ces préparatifs, les huguenots portèrent la guerre en Languedoc. Elle ne fut pas heureusement de longue durée. Leur parti fut anéanti, et l'édit de pacification du 14 juillet 1629, vint faire goûter à la France la paix et le bonheur, après ces dissensions funestes qui lui avaient coûté tant de sang. Mais presque toujours en butte aux rigueurs du sort, Bagnères se vit alors en proie à des alarmes et à des anxiétés continuelles, au sujet d'une contagion qui ravageait le Languedoc et désolait Toulouse en particulier. Il fut même question de suspendre les marchés pour n'être point exposé à voir des étrangers s'introduire dans la ville avec le germe du mal, et d'en interdire surtout l'entrée aux habitans de Cieutat, à cause des rapports qu'ils entretenaient avec Toulouse pour le commerce de leurs bestiaux.

Cependant quelles que fussent les précautions prises par les consuls pour empêcher que Ba-

gnères ne fût envahie par ce cruel fléau, ils ne purent l'en garantir. En 1653, il plongea les habitans dans une telle épouvante, que la plupart s'enfuirent dans les campagnes voisines. Pour se mettre autant que possible à l'abri de l'air infect de la ville, la municipalité tint ses séances au milieu des Vigneaux; et le trafic auquel on était forcé de se livrer afin de pourvoir aux besoins de chaque jour, se fit au haut de la côte.

Le nombre des malades fut si considérable, qu'après avoir rempli de pestiférés l'hôpital, dont on avait transféré les pauvres dans une maison du Pont-d'Arras, on fut encore obligé de construire au-dessus du rocher de la Peyrie, plusieurs baraques en planches pour les y recevoir. La mortalité fut très considérable; mais le quartier le plus maltraité fut le Pouey, où il ne resta presque personne. Ce fléau dura toute une année. Il paralysait déjà depuis si long-temps l'agriculture et le commerce par la terreur qu'il inspirait, qu'il fut suivi d'une grande disette dont tout le pays se ressentit.

Les jours de calme et de tranquillité qui suivirent tant de malheurs, ne furent pas de longue durée; six ans après, dans le mois de juin 1660, Bagnères se vit encore désolée par

un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices sous lesquels furent écrasées une douzaine de personnes.

« L'an 1660 et le 21 juin, à 4 heures du
» matin, rapportent les écrits de ce temps,
» un terrible tremblement de terre se fit sentir
» à Bagnères, où il porta la consternation,
» l'effroi et la mort. La secousse fut si forte et
» si violente, qu'une partie du clocher de l'é-
» glise paroissiale S.t Vincent, avec quelques
» arceaux de la voûte furent mis à terre. Plu-
» sieurs maisons de la ville furent entièrement
» renversées, entr'autres celle de feu Pierre
» Vergès, chirurgien, située au Bourg-Vieux,
» contre l'horloge, sous les ruines de laquelle
» furent surprises et écrasées Marie Vergès,
» veuve de feu Dominique Destors, Catherine
» Vignole de la paroisse d'Antalos, et Marie
» Barrau du lieu de.... servante chez le sieur
» Dubouch, chirurgien de Tarbes. Le devant
» de la maison de M. Rogier de Berné, juge
» de la ville, tenue à louage par Odet-Bousi-
» gues, cordonnier, fut aussi renversée. Sous
» ces ruines se trouva étouffée la nommée
» Guilhelme, servante dudit Odet-Bousigues.
» Au pont de l'Adour s'écroulèrent les maisons
» de Jean Forcade et de Ramonet Souriguère

» dit Pourrachou, tailleur, qui dans leur
» chûte écrasèrent sept enfans, cinq dudit
» Forcade, et deux dudit Souriguère, qui fu-
» rent tous enterrés le même jour, ainsi que
» les quatre femmes ci-dessus, par le sieur
» Dangos, prébendier et vicaire de S.[t] Vincent.
» La grande galerie du clocher de ladite église
» ayant été ébranlée par la violente secousse
» dudit tremblement, un coup de vent im-
» pétueux qui survint le 29 du même mois,
» jour de la fête de S.[t] Pierre et S.[t] Paul,
» sur le soir à 7 heures, finit de la faire tom-
» ber. Dans sa chûte elle écrasa dix rangs de
» chevrons du toit de l'église, toute la tri-
» bune avec le degré, et le toit de la chapelle
» de S.[t] Eutrope. »

Bagnères eut la douleur de voir cette même année des querelles particulières du caractère le plus grave, la bouleverser entièrement. Deux partis s'étaient formés et avaient mis des chefs à leur tête. Ils se pillaient l'un l'autre, s'entr'égorgeaient sans pitié, et, combattant avec un égal acharnement, menaçaient de s'entre-détruire, lorsque le marquis d'Antin, se rendant en armes à Bagnères, mit fin à ces divisions, en punissant de l'exil les rebelles les plus mutins.

Enfin, quinze ans après, et comme si les malheurs de cette ville ne devaient pas avoir de terme, elle fut encore la proie de maladies cruelles, des froids les plus rigoureux, et de la plus affreuse misère.

Elle ne conserve aucun autre souvenir historique digne de quelqu'intérêt jusqu'aux dernières années du 18.me siècle, si ce n'est la requête énergique qu'elle présenta en 1692, au nom de toutes les communes et au sien, pour le rétablissement de leurs droits. Cette requête eut pour cause la prérogative de la nomination des maires et des officiers municipaux qui, depuis l'affranchissement des communes, s'était faite toujours par élection, et que le roi voulut s'attribuer par l'édit du mois d'août de cette même année.

Il paraît cependant que dans cet intervalle Bagnères s'était remise un peu de ses longues secousses, et qu'elle avait acquis de l'importance par la réputation de ses eaux minérales auxquelles on accourait de toutes parts.

Tel était son état après tant d'agitations physiques et morales auxquelles elle avait été en butte depuis dix-huit siècles, lorsqu'éclata en 1789 cette révolution qui vint bouleverser l'Europe, et que la France par les souvenirs

qu'elle a laissés, pourrait qualifier d'odieuse, si elle ne lui devait de si nombreux bienfaits.

Malgré l'esprit de parti dont il était si difficile de se défendre à cette époque, malgré l'affreux désordre que l'on voyait régner partout, Bagnères comme oubliée au pied de ses montagnes conserva toujours sa tranquillité. Elle ne demeura pas cependant étrangère à cette ère nouvelle qui s'ouvrait pour la France. Elle envoya aussi ses défenseurs pour arrêter les hordes ennemies qui auraient voulu river les chaînes qu'on venait de briser, et vit avec orgueil figurer ses soldats parmi les plus braves de l'armée. Mais dans son sein tout respirait la paix et le repos. Placée comme sur le rivage d'où elle voyait au loin les flots en courroux se briser avec fracas les uns contre les autres, elle demeura calme au milieu de cette tempête horrible dont elle ne ressentit d'autre secousse que l'ébranlement causé par les vagues qui venaient se briser à ses pieds : aussi eut-elle le bonheur d'offrir un asile à plusieurs des victimes nombreuses que poursuivait la fureur des partis. En vain quelques esprits inquiets et turbulens tentèrent-ils d'allumer dans son sein les feux de la discorde. Moins animés par un sentiment de liberté et

d'amour pour la patrie, que par le vil intérêt que pouvait leur offrir un état de bouleversement et de trouble, ils n'eurent qu'un faible écho dont la raison générale fit taire aussitôt la voix.

Sous le rapport de ses eaux minérales, Bagnères paraît avoir joui toujours d'une grande célébrité. Ses premiers habitans n'en faisaient aucun usage, et ils n'apprirent qu'à l'arrivée des Romains à se servir de leurs nombreuses sources, s'il faut toutefois en croire une note extraite de la bibliothèque des romans grecs traduits en français. « Quelque part qu'aille » Céar-Auguste, y lit-on au tome 9.me, p. 220, » sur les bords de la mer Caspienne, au promontoire de Soldéis ou à l'extrémité de l'Afrique, la gloire l'accompagne partout; témoin » les eaux des Pyréuées: les habitans n'osaient » pas s'y baigner, maintenant elles servent de » bains aux deux continents. »

Ce passage, indépendamment de la preuve qu'on y trouve, que les habitans de Bagnères ignoraient l'usage des eaux thermales, en offre encore une bien importante; car elle déciderait la question qui a divisé tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du Bigorre, celle de savoir si César-Auguste vint combattre lui-

même les habitans de ces montagnes, lorsqu'ils tentèrent de s'affranchir du joug de Rome. Ainsi, dans le cas où l'on ne voudrait pas y voir une preuve certaine de son arrivée dans les Pyrénées, ne pourrait-on dumoins s'empêcher d'y trouver une grave présomption.

Les inscriptions dont on a déjà parlé, dédiées aux nymphes de Bagnères, prouvent le culte que les Romains avaient pour elles et les bienfaits qu'ils en reçurent. Depuis le séjour que ces maîtres du monde firent dans cette belle contrée, l'histoire ou la tradition n'ont point conservé même un souvenir de celui qu'on leur rendit dans les siècles suivans. Cette époque, il est vrai, n'est, ainsi qu'on l'a vu, qu'une époque de révolutions continuelles, où les barbares du nord se succédant à différens intervalles, ne laissèrent partout, pour signaler leur passage, que des monceaux de ruines, de cendres et de cadavres.

Les chroniques en font en effet mention pour la première fois, vers la fin du 12.me siècle, lorsque Bagnères commençant à jouir d'un peu de calme, reçut dans ses murs Centulle III, comte de Bigorre.

Depuis lors, elle a conservé dans ses archives le nom des personnes les plus illustres

que la renommée de ses eaux y attira : et parmi cette foule de noms, elle est heureuse encore de retrouver celui de ce bon Henri, dont la France entière conservera toujours un si doux souvenir. Il était à Bagnères en 1583. La reine Jeanne de Navarre, sa mère, y était venue en 1567.

Dans tout le cours du 17.me siècle, les eaux de cette ville jouirent de la plus grande vogue. Le duc du Maine, fils naturel légitimé de Louis XIV, y vint en 1675, 1677 et 1681, accompagné de madame de Maintenon. En 1686, elles devaient même être honorées de la présence de Louis XIV, si les besoins pressans de l'état ne fussent venus déranger ses projets.

Dans le siècle suivant on s'y rendit des différentes contrées de l'Europe.

La juste célébrité de ses sources a depuis lors été toujours croissant ; et au lieu de 400 maisons environ qui composaient Bagnères, le nombre depuis la fin du dernier siècle s'est augmenté de près de deux tiers, et ne suffit souvent qu'à peine aux étrangers qui tous les ans y viennent en foule.

*

DEUXIÈME PARTIE.

BAGNÈRES ANCIENNE ET BAGNÈRES MODERNE.

ÉTABLISSEMENS THERMAUX.

MALGRÉ le voile épais dont l'histoire de Bagnères est enveloppée dans son origine, il est à présumer cependant, d'après l'importance des monumens que les Romains y fondèrent, et le nom de *Vicus Aquensis* (village des eaux), qu'ils lui donnèrent dès leur arrivée, qu'elle formait un corps d'habitans; mais quel en était le nombre et quelles étaient leurs mœurs? quelle enceinte occupaient leurs demeures? c'est un point sur lequel l'histoire garde un profond silence, même jusques vers la fin du 12.me siècle. Ce n'est en effet qu'en 1171, à l'occasion d'une charte donnée par Centulle III aux habitans de Bagnères, que le nom de

cette ville est pour la première fois arrachée à l'oubli du temps. Mais depuis cette époque, on lui voit jouer un rôle principal dans les différentes guerres qui troublent le comté de Bigorre, soit, comme l'observe le président de Marca, à cause de sa position au pied des montagnes qui séparent la France de l'Espagne, soit à cause de la force de ses tours et de ses remparts qui firent plus d'une fois reculer l'ennemi. Aussi l'historien Froissard l'a-t-il qualifiée de *bonne grosse ville fermée*.

Dans le cours du 15.me siècle, Bagnères acquit un autre genre de célébrité qu'elle dut à la multiplicité des sources minérales, auxquelles 1400 ans auparavant les Romains attachaient tant de prix.

Dès cette époque, elle devint un lieu de rendez-vous général, où les rois de Navarre transportèrent leur cour pendant la saison des eaux, et où se rendit tout ce que la France possédait de plus illustre et de plus aimable. Bagnères, en un mot, par la beauté de ses sites et la salubrité de ses nombreuses sources, devint une ville à la mode, à laquelle vint aussi payer son tribut le spirituel Montaigne, qui, enchanté de ce séjour, écrivit dans ses immortels essais : « J'ay veu par occasion de mes voyages, quasi

» tous les bains fameux de la chrestienté ; et
» depuis quelques années ay commencé à m'en
» servir : car en general, i'estime le baigner
» salubre, et crois que nous encourons nos
» legieres incommodités en nostre santé, pour
» avoir perdu cette coustume, qui estait gene-
» ralement observee au temps passé quasi en
» toutes les nations, et est encores en plusieurs
» de se laver le corps touts les iours : et ne
» puis imaginer que nous ne vaillions beau-
» coup moins de tenir ainsi nos membres en-
» croustez, et nos pores estoupez de crasse.....
» A cette cause i'ay choisi i'usque cette heure
» à m'arrester et à me servir de celles où il
» y avait plus d'amœnité de lieu, commodité
» de logis, de vivres et de compaignies,
» comme sont en France les bains de Baniéres ;
» en la frontière d'Allemaigne et de Lorraine
» ceulx de Plombières ; en Souysse ceulx de
» Bade, etc. (*)» Et cependant quelle différence entre ces avantages d'aménité de lieu, de commodité de logis dont Montaigne semble prendre tant de plaisir à faire l'éloge, avec ceux que pourrait lui offrir Bagnères aujourd'hui ! A la place de ces bastions, de ces tours, de

(*) Essais, liv. 2, chap. 37.

ces remparts et de ces ponts-levis dont elle était encore alors entourée, il verrait s'élever comme une foule de petits palais se disputant tous entr'eux d'élégance et de grâce; au lieu de ce groupe informe de maisons agglomérées dans une étroite enceinte, de ces rues presque toujours couvertes d'immondices et de fumiers(*), qui, par leurs émanations insalubres, corrompaient la pureté de l'air, il verrait dans un espace deux fois plus étendu se développer une ville nouvelle, percée dans tous les sens par un nombre infini de rues, chacune arrosée par un double ruisseau d'une eau vive et limpide, bordée de jolies maisons qu'on dirait à peine sorties des mains de l'ouvrier, et constamment rafraîchies par l'air le plus pur; il verrait s'élever de somptueux bâtimens à la place de ces modestes réduits, où de bienfai-

(*) Outre l'odeur infecte causée par de semblables dépôts, ils gênaient à tel point le passage dans les rues, qu'on fut obligé de prendre une délibération en 1666, pour les défendre expressément, sous peine de 10 francs d'amende. Il est même étonnant, malgré l'ignorance de cette époque, qu'on n'eût pas compris que dans des lieux où l'on venait rétablir sa santé, on ne devait point souffrir l'existence de causes qui tendaient au contraire à la détruire.

santes naïades prodiguaient la fraîcheur et la santé ; des sentiers gracieux et faciles le conduiraient sur ces hauteurs où peut-être il allait méditer quelquefois, et, sans doute alors, ne donnant même plus de rivale à Bagnères, il la proclamerait non pas la plus agréable et la plus jolie de la *chrestienté*, mais du monde.

Bagnères, avant la révolution de 89, conservait beaucoup de restes de son antiquité. De ce nombre était une partie des murs de ses remparts et plusieurs de ses tours dont trois existent encore.

Ces murs environnaient ce qui dans les temps les plus reculés composait l'ancienne ville. A partir du passage étroit qui sert de communication entre la place du Grain, autrefois appelée Marcadieu, et l'avenue des Pyrénées, ils longeaient toute la promenade des Coustous, dont les fossés remplacés par la petite rivière qui la borde aujourd'hui, s'étendaient ensuite depuis une grande porte appelée le *Portail débat*, située à l'angle nord-est de la ville, sur toute la ligne des boulevards actuels de la poste jusqu'à la tour qui est encore à leur extrémité. De ce point où se trouvait, à l'angle nord-ouest, *la porte du Cotillon*, ils se prolongeaient dans la direction de celle qui était

auprès de l'église de St-Jean, à l'angle sud-ouest, et de là, par une ligne presque directe, ils allaient se réunir à une quatrième porte appelée le *Portail dessus*, qui fermait la ville au sud-est..

Telle fut d'abord l'enceinte de Bagnères, à laquelle on ajouta dans la suite tout le quartier du Bourg-Vieux, situé alors au delà des remparts. Les murs furent à cet effet prolongés depuis la porte du *Cotillon* jusqu'au passage étroit qui sépare les maisons de MM. Jalon et d'Uzer, où l'on établit une cinquième porte appelée *de Salies*. Suivant de là cette ligne de maisons qui fait face au grand établissement thermal, jusqu'à la tour de Malfourat, ils prenaient ensuite la direction du levant, et allaient se réunir à la grande porte du sud-est, en longeant la rive gauche de la Nasse qui leur servait de fossés ; de sorte que les lignes qui formaient la circonférence de cette *bonne grosse ville fermée*, ainsi que l'appelait Froissard au 14.me siècle, présentait une étendue de 99 cannes au levant, de 113 dans la partie méridionale, de 146 au nord, et de 177 au couchant.

Outre ces cinq principales portes, Bagnères en avait encore quatre moins importantes.

C'était la porte appelée *des Frais*, servant de communication entre la place du Marcadieu et la promenade des Coustous, par la petite rue de Toulette, celle de la *Nasse*, celle du *Bourg-Vieux*, et celle du *Limaca.*

La ville était divisée en quatre principaux quartiers : celui du *Bourg-Vieux*, dont la dénomination fait voir aisément que sur ce point furent construites les premières habitations de l'ancienne Bagnères, sans doute à cause des sources minérales qui s'y trouvaient ; puis, venait celui du *Bourg-Neuf*, celui de la *Fontaine* et celui des *Caoutérès*, qui tous avaient leurs petits faubourgs correspondants.

Chacun d'eux nommait un consul dans le temps où ces magistrats, au nombre de huit, composaient les municipalités. Le premier était à la nomination du Bourg-Vieux, trois étaient nommés par les trois autres quartiers, suivant leur rang d'ordre, et les quatre derniers étaient laissés à la nomination des faubourgs, auxquels étaient attachés les mêmes privilèges qu'aux quartiers dont ils dépendaient. Plus tard, lorsque le nombre des consuls fut réduit à six, la nomination de deux seulement fut dévolue aux faubourgs, qui furent entièrement déchus de ce droit quand les municipalités ne se composèrent plus que de quatre.

Bagnères, malgré le peu d'importance qu'elle avait à cette époque, comptait cependant treize églises ou chapelles, celles de S.[t]-Martin, de S.[t]-Vincent, de S.[t]-Jean, de S.[t]-Barthélemy, des Dominicains, de S.[t]-Blaise ou de la Magdeleine, de S.[t]-Roch, de S.[te]-Anne, des Capucins de l'Hospice, des Religieuses, de S.[te]-Catherine, de l'Ecce Homo et de Notre-Dame de pitié.

L'église de *S.[t]-Martin*, dont il ne reste plus aujourd'hui la plus légère trace, était un des plus anciens monumens de cette ville. C'était dans le principe un temple en l'honneur de Diane, construit à ce qu'on croit communément, après la défaite que les Bigorrais essuyèrent sous le proconsul Messala. L'inscription NUMINI AUGUSTI, déjà rapportée page 17, rend cette opinion dumoins vraisemblable.

Plus tard, et sans doute à l'époque où le catholicisme fut introduit dans les Gaules, ce temple fut converti en une église, sous l'invocation de S.[t]-Martin de Tours. Elle aurait même été dans le principe, s'il faut en croire une vieille tradition, l'église paroissiale de Bagnères. Il y a 50 ou 60 ans qu'on voyait encore quelques parties des murs s'élever au-dessus du sol. Il n'en reste plus aujourd'hui

que le souvenir, et peut-être quelques débris de fondations enfouis sous la terre.

La date à laquelle il faut rapporter la construction de l'église *S.t-Vincent* est entièrement ignorée : mais on ne peut douter que cette église ne soit fort ancienne ; car il en est parlé dans une charte de concession faite par Esquivat de Chabanois, comte de Bigorre, aux habitans de Bagnères, le 4 des calendes d'octobre l'an 1252.

Le nombre de ses chapelles était autrefois le même qu'aujourd'hui. Cependant celle de Notre-Dame du Montsarrat, placée sur la droite du grand autel, n'y est établie que depuis la révolution de 89. Elle y fut transférée du couvent des Dominicains, et remplaça celle de Lotto qui se trouvait dans le petit réduit que l'on voit à côté de la sacristie des marguilliers du S.t Sacrement. De ces différentes chapelles, celle de S.t Jacques paraît être la plus ancienne. Elle existait en 1325.

Les titres et documens relatifs à cette église ne parlent que de l'établissement de deux confréries, celle du S.t Sacrement et celle de S.t Eutrope. Il devait en exister une cependant pour la chapelle de S.t Jacques, puisque d'après ses statuts seulement, on sait que son existence se rapporte au 14.me siècle.

Le cimetière se trouvait autrefois devant l'église, et la longeait dans toute sa partie méridionale. Quelquefois même on inhumait dans son enceinte, soit pour honorer un mort de distinction, soit que le cimetière fut trop borné pour les besoins de la population, croissant de jour en jour. Un voisinage aussi triste qu'il était insalubre, fit, dès les premiers jours de la révolution, sentir à quelques personnes éclairées, qu'il convenait de le porter hors ville. Elles présentèrent en conséquence une requête qui fut aussitôt l'occasion de troubles et de désordres parmi les habitans. Deux partis se formèrent : l'un, sans égard pour la question d'insalubrité, et préférant courir les chances cruelles d'une épidémie, que de consentir à ce qu'on profanât les cendres de ses ancêtres, par un état d'abandon et d'oubli, voulait qu'on les respectât, comme il désirait qu'on respectât un jour les siennes ; l'autre pensant au contraire que c'était mal honorer les morts que d'exposer pour eux la vie d'une population entière, et, aimant mieux, à ce prix, renoncer à la douce consolation de reposer un jour à côté d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un ami, voulait qu'on transportât ailleurs ce lieu de sépul-

ture. Les deux partis s'obstinèrent, et même en vinrent aux mains : l'autorité d'abord méconnue, mais ensuite écoutée, proposa alors, comme moyen de tout concilier, d'acquérir un grand jardin, situé derrière l'église, de manière à n'en faire, pour ainsi dire, qu'un prolongement du cimetière existant déjà. Ce moyen ramena les deux partis, et bientôt les sépultures eurent lieu dans ce nouveau local. Mais, quatre ou cinq ans après, la même question fut encore soulevée, et personne ne la combattit, parce qu'elle avait pour base les mêmes raisons d'insalubrité. Exemple frappant de l'empire qu'avait déjà pris sur l'ignorance et les préjugés de la vieille époque, l'ère nouvelle qui venait de s'ouvrir pour la France. Le cimetière fut alors transporté au milieu de la plaine.

On ne peut préciser le temps où remonte la fondation de l'église *S.t-Jean,* mais on ne saurait douter de son ancienneté ; car on la trouve mentionnée dans les statuts de la confrérie de S.t Jacques, à la date de 1325. Cette église aussi simple que jolie, était autrefois placée hors de la ville, au quartier du Bourg-Vieux. Elle avait appartenu dans le principe aux chevaliers de l'ordre du Temple, et plus

tard à ceux de S.t Jean de Jérusalem, d'où elle tira le nom qu'elle conserva depuis.

Soumise, en 1791, à la commune loi qui voulut renverser tous les autels, cette église fut convertie en salle de spectacle, et maintenue depuis dans cette nouvelle destination.

On ne saurait à quelle époque rapporter l'existence de la chapelle *S.t Barthélemy*, sans un événement tragique dont elle fut témoin au mois de novembre 1363. (Voyez page 30.)

Une date aussi reculée fait supposer par conséquent que cette église est très-ancienne.

La petite chapelle de la *Magdeleine* ou *S.t Blaise*, se trouvait au quartier des *Vergès*, près de la fontaine de ce nom. On croit qu'elle était spécialement consacrée à la caste des cagots. Elle existait encore en 1727; il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

La chapelle de *S.t Roch* était construite près du bain que l'on nommait ainsi, et dont on voyait encore quelques restes il y a 7 ou 8 ans. Elle était à peu de distance de l'église S.t Barthélemy, au couchant, sur la pente de la petite rampe qui conduisait au couvent des capucins de l'Hospice, aujourd'hui *bains de Belle-vue*. On ne possède aucun document sur l'époque de la fondation de ces deux chapelles.

Les archives de la ville sont également muettes sur celle de la chapelle de l'*Ecce Homo*. Quelques délibérations prises sur son état de délabrement, consacrent seulement son existence. En 1784 elle n'offrait plus que des ruines. Il fut alors décidé qu'au lieu de la reconstruire, on vendrait au profit de la communauté, le sol sur lequel elle était bâtie, et qu'à sa place on élèverait un petit pilier avec une niche, où l'on placerait la figure de l'*Ecce Homo*.

Cette chapelle était à la *Montjoie*, sur la route de Tarbes, à quelques pas de la ville, vis-à-vis le chemin du Lerc. On n'y voit aujourd'hui qu'une simple croix, où l'on se rend en procession le jour des Rogations.

L'église des *Dominicains* appartenait à des religieux de cet ordre, qui s'étaient établis à Bagnères, avec l'agrément du roi Philippe VI et le consentement du pape Clément VI, en 1344.

Le premier établissement qu'ils occupèrent, et dans lequel se trouvait leur église, était situé hors des murs de la ville, vers sa partie septentrionale, sur un terrain auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Clos dés Moungès*. Il fut détruit 27 ans après, à l'exception de l'église et d'une partie du cloître, par le

comte Henri de Transtamare, qui, pour se venger des Anglais qui avaient favorisé contre lui les armes de son frère Pierre le Cruel, roi de Castille, vint ravager tout le Bigorre. (Voyez page 29.)

Un autre établissement fondé plus tard par des religieux du même ordre, dans l'intérieur même de la ville, dont il formait une partie des remparts, mais à une époque dont les archives n'ont pas conservé le moindre souvenir, acquit dans la suite une grande importance. On l'appelait le *Couvent des Jacobins*. Le local en était spacieux et les bâtimens remarquables par la sévérité de leur construction. L'église entr'autres était fort belle. Elle était ornée de quelques jolis tableaux et de statues d'assez bon goût. Elle se trouvait à l'occident de la maison actuelle de M. Soutras.

La tour qu'on voit s'élever à quelques pas de là, et le bâtiment qui sert de collège, sont tout ce que 93 a respecté de ce couvent. Le temps les dévore chaque jour l'un et l'autre. Cependant quelques réparations des plus urgentes que la ville a le projet de faire au collège, lui disputeront encore sa proie pendant quelques années.

Quant à la tour sur laquelle il a déjà laissé

du côté du couchant de si fortes empreintes de son passage, il est à craindre que les pierres qu'il mine et qu'il en détache tous les jours, n'occasionnent le moins qu'on y pensera quelqu'accident funeste. Déjà en 1750, après un fort tremblement de terre qui eut lieu le 14 mai, entre 9 et 10 heures du soir, et qui causa de nombreux dégâts dans la ville, notamment dans l'église de S.t-Vincent et des Dominicains, ce clocher d'où se détachèrent quelques-unes des grandes pierres saillantes de sa corniche, avait donné les plus vives inquiétudes. Les Dominicains y firent faire alors de promptes et de solides réparations, mais dont l'effet est presque détruit aujourd'hui, car depuis lors il s'est écoulé plus d'un siècle. Aussi peut-on dire que ces mêmes craintes doivent exister encore, et que plusieurs des voisins qui entourent cette tour, que la ville devrait chercher à conserver d'ailleurs comme monument assez remarquable, n'offrent qu'une trop réelle image de la tête de Damoclès sous l'épée du tyran.

La chapelle des *Capucins de l'Hospice* existait à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les bains de Belle-vue. Cet établissement avait été construit par les capucins de Médoux auxquels

la ville avait accordé sur le Mont Olivet, plus connu de ce temps-là sous le nom de Montacrabarie, un petit ermitage qu'elle y possédait, et dont le dernier habitant avait été un frère nommé Borelly. Cette concession leur avait été faite en 1666; mais en 1685, ayant abandonné cet ermitage, dont la ville leur permit la démolition et l'emploi des matériaux pour la construction d'un nouveau bâtiment, ils élevèrent celui dans lequel sont les bains de Belle-vue, et obtinrent pour leur usage et celui des pères de leur ordre que le besoin des eaux attirerait à Bagnères, un petit filet d'eau de la source de la Reine. C'est là que se trouvait la chapelle qu'on appela des *Capucins*.

Ce bâtiment où fut établi à l'époque de la révolution un hôpital militaire, devint ensuite une propriété privée, où plus tard on construisit des bains.

Plusieurs communautés de religieuses ont dû venir se fixer à Bagnères à différentes époques: mais il n'y a eu d'établissement réel de ce genre qu'en 1697. Il fut fondé par des religieuses, sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire, dans l'objet de s'y consacrer à l'éducation des jeunes personnes du sexe. Il ne subsista que 50 ou 60 ans environ. Il occupait

dans la rue Lorry une partie de l'emplacement sur lequel est bâtie la maison Décamps, et s'étendait un peu au-delà du côté du levant. Il possédait une chapelle à laquelle on donnait le nom de *Chapelle des Religieuses.*

Cette maison fut ensuite vendue par la ville, et le prix qu'elle en retira fut employé dans la construction de l'hôpital actuel.

La chapelle *S.te-Anne* faisait partie de l'ancien hôpital de Bagnères qui se trouvait autrefois à la place de la belle allée de platanes, servant aujourd'hui d'avenue au grand établissement thermal du côté du levant. Les archives de la commune ne parlent pas de l'époque de sa construction; mais une transaction en date du 14 décembre 1380, au sujet d'une contestation qui s'était élevée entre l'hôpital et la ville, fait présumer, d'après certains documens qu'on y trouve, que sa fondation remontait à la fin du 12.me siècle, ou tout au moins aux premières années du siècle suivant.

La chapelle de *S.te-Catherine* et de *Notre-Dame de pitié* étaient, la première, sur les hauteurs des allées Maintenon, à l'endroit, à peu près, où l'on voit aujourd'hui une croix; et la seconde, à l'entrée de l'allée qui conduit à la ferme de Monlo, un peu sur la gauche,

au point où s'embranchent deux chemins. Il reste encore de celle-ci quelques vieux murs. Toutes deux remontent à des temps fort anciens.

De ces treize églises ou chapelles, il n'en existe plus que deux, celles de S.t-Vincent et de S.t-Barthélemy; mais Bagnères en possède deux autres de création toute nouvelle, l'une au collège, et l'autre sur la rue de Tarbes, à droite, formant une dépendance du bâtiment occupé par de pieuses sœurs de la Croix.

Ces treize monumens publics joints à ce qu'on a déjà dit de l'enceinte de la ville, de ses remparts et de ses tours, de ses maisons dont presque toutes les façades étaient construites, au dessus du rez-de-chaussée, en colombages formés de bois artistement arrangés en losanges, de ses rues tellement retrécies par l'encorbellement établi dans chaque nouvel étage, qu'on pouvait dans certains endroits, presque enjamber d'une maison à l'autre, doivent donner une idée exacte de ce que Bagnères était autrefois.

Outre le peu d'agrément qu'elle pouvait offrir dans son intérieur, où tout portait l'empreinte d'une longue série de siècles, cette commodité de logis dont parle Montaigne, devait être encore bien peu de chose, si l'on en juge

d'après la maison qui servit à loger la reine Jeanne, pendant le séjour qu'elle y fit au mois de juin 1567. Quoique la plus belle de toutes à cette époque, elle était cependant si simple et si modeste, qu'il en est très-peu maintenant qui puissent lui être comparées. Il est facile de s'en convaincre par celle qu'on éleva depuis à sa place, au couchant de la maison d'Epagni. servant aujourd'hui d'hôtel de ville, et qui la surpassa de beaucoup en beauté.

La saison seule attirait du monde à Bagnères. Cette époque passée, elle demeurait tout-à-fait isolée au pied de ses montagnes. Ses rapports même avec Tarbes étaient si peu fréquens, ses chemins si mauvais, et les moyens de transport si rares, que le départ du cabriolet unique ou mieux de la charrette, tant soit peu suspendue, qu'il y avait alors, et que traînaient une ou deux méchantes haridelles, faisaient, ainsi que le nom de ceux qui se mettaient en voyage, comme une espèce d'événement dans la ville. Le courrier n'y arrivait qu'une fois par semaine : encore n'était-il porteur que de 4 ou 5 lettres, lorsque la saison était passée. On sent qu'un homme à pied était plus que suffisant pour d'aussi importantes dépêches, auxquelles se joignait cependant la gazette de

France que recevaient en commun une trentaine d'abonnés.

Lorsqu'on pense aux changemens étonnans survenus dans cette ville depuis environ un demi siècle, et à ceux qu'un demi siècle y opérera sans doute encore, on ne peut vraiment concevoir comment il se trouve aujourd'hui des partisans assez aveugles des temps passés, pour faire l'éloge de cette époque, et dire qu'il y a de la folie à vouloir être mieux.

Voilà l'ancienne Bagnères; la voilà telle que nous la représentent les documens historiques que le temps nous en a transmis; voilà cette ville qui tous les ans attirait tant de monde, et particulièrement la noblesse de la Navarre, et que Montaigne mettait au premier rang de tous les lieux où se trouvaient des eaux thermales.

Mais suivant la marche progressive du siècle, et s'avançant à grands pas avec lui dans la carrière de la civilisation, elle s'est dépouillée de tout ce qui rappelait en elle les temps d'ignorance et de barbarie; et des ruines de l'ancienne Bagnères, est sortie comme par enchantement, dans l'espace de peu d'années, une ville toute nouvelle, ne conservant de son antiquité, sans que rien en ait déguisé l'origine, que son église paroissiale et la tour élevée des

Jacobins : aussi ces deux monumens portent-ils sur leurs murs l'empreinte des siècles dont ils ont pendant si long-temps bravé la puissance. Quoiqu'ils n'offrent rien de bien remarquable, cependant loin de déparer cette ville si fraîche et si jolie, peut-être même en relèvent-ils encore l'éclat, en produisant l'effet de ces admirables teintes que sait employer un peintre habile pour faire mieux ressortir le reste de son tableau.

Aujourd'hui Bagnères est une ville où le plaisir, comme l'a dit M. Ramond, a ses autels à côté de ceux d'Esculape, et veut être avec lui de moitié dans ses miracles. Il est peu d'endroits en effet où l'on puisse se procurer de plus douces jouissances.

Si lorsque les Romains l'habitaient elle fut considérée par eux comme la métropole des Pyrénées, elle doit l'être à bien plus juste titre aujourd'hui, tant à cause de son importance locale, que de la réputation bien méritée de ses eaux. Vainement dans des vues d'intérêt personnel ont-elles été souvent en butte à tous les traits de la plus basse jalousie, leur célébrité n'a fait que s'accroître de jour en jour, et leurs merveilles et leurs prodiges ont seuls triomphé de leurs détracteurs.

« Les eaux thermales de Bagnères, dit M.
» Sarabeyrouze dans ses observations sur la
» nature et les effets de ces eaux, possèdent
» en général au degré le plus avantageux toutes
» les propriétés qui sont le partage de la classe
» d'eaux minérales salines à laquelle elles ap-
» partiennent. Elles diffèrent non seulement
» par le degré de leur chaleur, mais encore
» par la qualité de leurs principes et par leur
» quantité. La réunion dans un même lieu
» de toutes ces eaux médicinales de nature et
» d'activité différentes, est un bienfait peut-
» être sans exemple et d'autant plus précieux
» qu'il offre pour résultat, non seulement la
» faculté de traiter par des remèdes appropriés,
» des maladies qui varient par leur essence,
» mais encore la faculté de modifier l'emploi
» des moyens curatifs analogues, contre des
» affections identiques, lorsque ces modifica-
» tions sont commandées par des circonstances
» d'âge, de sexe, de constitution, et par tant
» d'autres dispositions particulières où se trou-
» vent très-souvent les personnes atteintes de
» ces sortes d'affections. »

Outre ces eaux salines, Bagnères en possède aussi d'autres, ferrugineuses et sulfureuses, éminemment douées des propriétés curatives

attachées aux principes qui constituent de semblables sources ; et la nature lui a prodigué tous ces trésors en si grande abondance, qu'il n'est pas de lieux où l'on trouve à guérir un plus grand nombre de maladies.

M. Ganderax, médecin également recommandable par sa longue expérience et ses talens, a victorieusement réfuté dans son excellent ouvrage sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales de ces eaux, tout ce que la calomnie avait pu inventer d'absurde sur elles.

Bagnères possède un grand nombre d'établissemens thermaux. Le plus important de tous est celui qu'elle a fait élever il y a peu d'années au pied du coteau qui la borne à l'occident. Il porte simplement le nom de Thermes (*), nom que les Romains donnaient à leurs établissemens de bains, tels que ceux qu'ils avaient construits précisément à cette même place où l'on a découvert des restes de piscines.

Ce monument par sa magnificence et sa splendeur, répond à la célébrité des six différentes sources qui y coulent. Sa principale

---

(*) Du mot grec θερμος, qui veut dire *chaud*, ou du latin *thermæ*, qui signifie *bains*.

façade, tournée du côté du levant, a 210 pieds d'étendue, sur trente d'élévation jusqu'à la corniche. Un pavillon couronné d'un fronton élégant en occupe le centre, et deux autres sont placés à ses extrémités. Elle est toute construite en pierre de taille, ainsi que les deux façades latérales, et compte 46 ouvertures à plein ceintre. Sa première vue frappe par cet air de richesse et de luxe, auxquels on ne peut atteindre que dans des lieux favorisés comme ces montagnes d'abondantes carrières de pierre et de marbre. On monte par un perron à plusieurs degrés servant de pont pour traverser un large ruisseau d'une eau vive et limpide, qui longe tout l'établissement dans la profondeur de trois mètres au-dessous du niveau du sol. Il conduit à un beau vestibule dont le fond est orné de deux colonnes d'ordre toscan sans base, d'où s'enfuit le long des cabinets des bains, un superbe corridor que termine, à chacun des deux bouts, une porte extérieure; mais comme le pavillon du nord a de plus que celui du midi un autre étage ou soubassement, à cause de l'inclinaison sensible du terrain, on est obligé de descendre quelques degrés pour arriver à cette porte.

En face de l'entrée principale de l'établis-

sement, se déploie à droite et à gauche un escalier en pierre bordé d'une rampe en fer. Il conduit par une pente douce au premier étage dans un corridor correspondant à celui du rez-de-chaussée, et tout le long duquel sont aussi des cabinets de bains. Au débouché de l'escalier se trouve une grande salle éclairée par trois fenêtres à balcon, ayant à l'un de ses côtés deux cabinets de bain et de repos, réservés à l'époque de la construction de ce bâtiment, pour une princesse dont la destinée offre une preuve bien frappante de l'instabilité des choses de ce monde.

Aux deux extrémités du corridor sont deux belles salles destinées dans le principe, l'une pour un cabinet de lecture, et l'autre pour un billard. En face de chacune d'elles, est construite une jolie terrasse dont elles ne sont séparées que par un élégant portique. Au lieu d'un billard, de livres et de journaux, on y trouve aujourd'hui un musée de peinture et d'histoire naturelle.

Au-dessus de l'établissement est un petit jardin anglais protégé par des touffes d'arbres; au pied du jardin sont placés trois réservoirs dont les eaux, après avoir un peu perdu de leur chaleur, sont distribuées dans les bai-

gnoires au degré qu'on désire. Mais ces réservoirs sont établis seulement pour les eaux de la Reine et du Dauphin, dont la température est trop élevée pour qu'on puisse en faire usage telles qu'elles sortent de la source.

Ce bel édifice est composé de 28 cabinets de bains décorés avec luxe de plusieurs espèces de marbres des montagnes voisines, précédés chacun d'un petit vestibule, et alimentés par les eaux de la Reine, du Dauphin, du Roc de Lannes, du Foulon, de S.t-Roch et de la source des Yeux. On y trouve encore quatre douches, un double appareil fumigatoire avec des cabinets où sont placés des lits de repos, un bain de vapeur et trois buvettes, dont deux au fond du vestibule, et la troisième dans le soubassement.

Il se fait remarquer encore par son heureuse position au milieu des sites pittoresques qui l'entourent, comme si la nature et l'art avaient cherché dans ce lieu à rivaliser de grâce et de beauté.

Malgré les nombreux éloges que cette élégante et belle construction a mérités à l'ingénieur qui en a conçu et fait exécuter le plan, on ne peut cependant s'empêcher de lui reprocher de n'avoir pas mieux compris la con-

duite des eaux, dont la fausse direction a causé déjà tant de dépenses à la ville, et doit lui en causer encore tant à l'avenir. Les cabinets de bains placés en sens inverse de ce qu'ils sont, obviaient à cet inconvénient, et doublaient l'agrément du corridor.

Quoique coulant dans le même lieu et surgissant à peu de distance les unes des autres, cependant par une de ces bizarreries inconcevables de la nature, toutes ces sources varient de température, de principes et de propriétés. M. Ganderax, inspecteur des eaux minérales de Bagnères, a fait sentir cette différence avec tout le talent qu'on avait lieu d'attendre de ses longues observations et de ses connaissances chimiques et médicales. Aussi peut-on recourir à l'analyse qu'il a publiée de ces eaux; car un tel travail ne saurait appartenir au cadre resserré de ce petit ouvrage, dont l'unique objet n'a pour ainsi dire été qu'une désignation de lieux. Il sortirait donc de ses bornes, s'il faisait autre chose qu'indiquer la position des différens établissemens de bains, jeter un coup d'œil sur leur intérieur, la température et le volume de leurs sources, et dire un mot sur leur plus ou moins d'importance.

LA REINE.

L'abondance de cette source qui donne 65 mètres cubes d'eau par heure, et les merveilleux effets qu'elle produisit toujours, l'ont fait constamment regarder comme la principale de ces montagnes, celle qui, selon toutes les apparences, fut le plutôt connue et qui dut fixer plus particulièrement l'attention des Romains.

L'usage qu'en fit en 1567 la reine Jeanne de Navarre, mère du grand Henri, lui fit donner le nom de Bains de la Reine. Cette princesse, *bréheigne* (*) pendant fort long-temps, ainsi que le rapportent les historiens et les chroniques, vint y chercher la fécondité.

Malgré le volume considérable de ses eaux qui auraient pu alimenter plus de vingt baignoires, cette source n'était cependant utilisée que pour une douche et trois cabinets de bains. Le petit bâtiment dans lequel ils se trouvaient, construit sur le versant du coteau, au point où l'on voit aujourd'hui un carré de murs encaisser l'endroit où elle surgit, était sans doute peu digne d'une eau si précieuse. Son état de vétusté empêchait de s'y baigner, lorsque la

---

(*) Stérile.

ville conçut le projet de son grand établissement thermal, dans l'objet d'y amener cette source et quelques autres qui se perdaient, sans qu'on pût en retirer les avantages qu'on avait lieu d'en attendre. Sa température est de 38 degrés, l'air atmosphérique étant à 14.

BAIN DU DAUPHIN.

Ce bain situé un peu au-dessus du grand établissement thermal, sur la gauche, portait autrefois le nom de *Bain des Pauvres*. Ce n'était dans le principe qu'un misérable réduit ouvert à tous les malheureux. En 1783, les états de Bigorre, voulant élever un monument en mémoire de la naissance du Dauphin, délibérèrent qu'il serait construit un bain pour le soulagement de l'humanité souffrante, et allouèrent à cet effet une somme de mille écus, qu'ils mirent à la disposition de la ville de Bagnères, pourvu qu'elle payât le surplus de ce que pouvait coûter cet établissement. Le bain auquel on donna le nom de Dauphin, fut construit peu de temps après. Il renfermait deux larges piscines. Tout délabré qu'il est aujourd'hui, on voit encore que sa construction était élégante et simple. Il avait depuis long-temps perdu son nom, lorsqu'il reçut en 1811 celui

de *Bain du roi de Rome*, qu'il conserva jusqu'aux malheureux événemens qui vinrent affliger la France en 1814.

Ses eaux coulent aujourd'hui dans le grand établissement. Elles donnent un volume de 5 mètres 560 millimètres cubes par heure. Leur température est à 39 degrés.

ROC DE LANNES.

Ce bain était autrefois à l'endroit où se trouve aujourd'hui le grand établissement, qui reçoit maintenant ses eaux. Il avait une douche et deux petites baignoires. Le volume de sa source est d'un mètre 270 millimètres cubes par heure, sur une température de 36 degrés,

FOULON.

Ce bain ainsi nommé d'un moulin à foulon qu'il avait autrefois à ses côtés, est une des plus précieuses sources de Bagnères, à cause d'un grand nombre de maladies cutanées, pour lesquelles on l'emploie avec le plus grand succès. Ses deux baignoires alimentées avec un volume d'eau d'un mètre 18 centimètres cubes par heure, sont placées dans le soubassement du grand établissement, presque sur le même point où elles se trouvaient autrefois. La température en est de 28 degrés.

Cette eau fut utilisée seulement en 1667, dans un petit bâtiment que les consuls furent autorisés à élever pour y placer une baignoire. En 1783 on en établit une seconde.

SAINT-ROCH.

Cette petite source a joui toujours d'une réputation très étendue pour la guérison de certaines surdités. Son volume n'est que de 600 millimètres cubes par heure, et sa température de 33 degrés. Elle n'a pas encore reçu la destination qu'on a le projet de lui donner, et elle coule provisoirement dans la partie méridionale du grand établissement.

SOURCE DES YEUX.

Cette source a reçu son nom de la guérison qu'on en a obtenue dans beaucoup d'affections ophtalmiques. Elle fut découverte en escarpant le rocher sur lequel est construit le grand établissement thermal, et donne un volume d'eau d'un mètre 50 millimètres cubes par heure. Sa température est de 28 degrés. Elle n'alimente qu'une baignoire, qui, placée aussi dans le soubassement, est très en vogue par les salutaires effets qu'on en a déjà retirés.

Telles sont les six différentes sources qui coulent dans ce bel établissement, et qui doi-

vent par la variété de leurs propriétés et de leur nature, ajouter tous les jours à sa célébrité.

SALUT.

Cet établissement est situé à un demi quart de lieue de la ville, dans le fond d'un vallon charmant qui offre une des promenades les plus agréables qu'on trouve aux environs de Bagnères : aussi tient-il le premier rang, non moins à cause des sites variés qui l'entourent, qu'à cause de ses eaux bienfaisantes, employées principalement pour combattre un grand nombre d'affections nerveuses.

Ces bains sont alimentés par trois sources coulant à grands flots dans dix baignoires, dont quelques-unes sont d'une telle dimension qu'elles peuvent contenir plusieurs personnes. On y trouve aussi une buvette, de laquelle on fait un grand usage pour remédier à de nombreux désordres fonctionnels du tube digestif, et en réveiller l'énergie.

Les sources de Salut sont très-abondantes. M. Ganderax a observé que la principale fournissait au mois d'avril 1821, 20 mètres 724 millimètres cubes par heure, d'une température de 25 degrés et quart, et qu'à la même époque, celle qu'on appelle de *l'extérieur*,

en fournissait 7 mètres 170 millimètres, à 26 degrés : mais comme toutes deux varient de température et de volume, le 10 octobre suivant, la première ne donna que 5 mètres 436 millimètres par heure, à une température de 26 degrés 3/4, et la seconde 2 mètres 120 millimètres, à 27 degrés et 1/2.

La troisième source appelée de *l'intérieur* et qui ne varie jamais, ni dans son volume ni dans sa température, donnait, au mois d'avril de la même année, 2 mètres 100 millimètres par heure, à la température de 25 degrés 1/4.

L'odeur hépatique que ces eaux laissent dégager quelquefois, les substances blanchâtres, floconneuses et sous forme glaireuse qu'elles déposent, durant une partie de l'été, dans les canaux conducteurs, et l'argent qu'elles noircissent à certaines époques de l'année, ne peuvent laisser le moindre doute sur l'existence des principes sulfureux qu'elles renferment.

Il est à regretter qu'un établissement de cette importance soit dans un tel état de délabrement. C'est malheureusement le sort ordinaire des propriétés indivises.

LA GUTIÈRE.

Les bains de la Gutière forment une des dépendances du magnifique établissement de Fras-

cati. On y trouve dix cabinets de bains décorés de revêtemens en marbre, deux buvettes, un appareil fumigatoire et des douches de toute espèce, alimentés par deux sources fournissant, l'une environ 3 mètres cubes par heure, et l'autre environ 400 millimètres, toutes deux d'une température de 30 à 31 degrés. Ces cabinets sont placés le long d'un grand corridor à portique.

PINAC.

Cet établissement est situé vis-à-vis la salle de spectacle. Il renferme six baignoires et deux buvettes, où coulent six différentes sources, dont la plus abondante donne 1 mètre 901 millimètres cubes. La température moyenne en est de 28 à 29 degrés.

L'une d'elles est sulfureuse, et fournit à une buvette d'où s'exhale une odeur de gaz hydrogène sulfuré très-prononcée.

LASSERRE.

Cet établissement est à côté de celui de Pinac. Trois sources dont la plus abondante donne environ 1 mètre 600 millimètres, alimentent quatre baignoires. Il est très suivi surtout à cause de ses deux buvettes, dont l'une est très purgative, et l'autre renferme quelques prin-

cipes sulfureux. La température moyenne en est de 33 à 34 degrés.

On lit sur un des murs du pavillon où se trouvent les buvettes, l'inscription suivante:

HIC
QVAM. NATVRA. FECIT. MINERALIS.
DEFLVIT. VNDA.
NEC. SALVBRES. MAGIS. HAVD. LIMPHÆ
NASCVNTVR. IN. ÆVIS.
HAS. COLVERE. PATRES. CESAR.
DVM. REGNA. TENEBAT.

On croit qu'elle est fort ancienne. Elle est gravée sur une pierre noire.

MORA.

Cet établissement tient à celui de Lasserre. Il renferme deux sources dont la principale produit 2 mètres 178 millimètres cubes par heure; on en modère la température qui s'élève à 40 degrés, par la deuxième source qui n'en a que 24.

CAZAUX.

Ces bains se trouvent sur la gauche du grand établissement thermal. Ils n'en sont séparés que par la jolie petite rampe en zig-zag qui conduit sur le Mont-Olivet. Deux sources les alimentent.

La plus abondante fournit 2 mètres 660 millimètres cubes. La chaleur en est de 41 degrés, que l'on tempère en l'exposant dans des réservoirs à l'action de l'air. Cet établissement reconstruit depuis peu, se fait remarquer par sa propreté et son élégance. Il renferme six baignoires et deux douches.

THÉAS.

Cet établissement composé de trois baignoires et de deux douches, tient à celui de Cazaux. Il est alimenté par une source qui fournit environ 2 mètres 220 millimètres cubes. Elle a 41 degrés. On en fait, comme à Cazaux, refroidir l'eau pour l'usage des bains, dans un beau réservoir, couvert en forme de pavillon chinois.

Une maison, construite sur la pente du coteau, entourée des plus jolis sites et couronnée par un jardin anglais, en est une des dépendances. Elle offre une des habitations d'été les plus agréables qu'il y ait à Baguères, pour des personnes qui, fuyant le bruit des grandes villes, viennent dans ces montagnes chercher le calme et le repos.

FONTAINE NOUVELLE.

La fontaine nouvelle est une petite source que ses nombreuses cures ont fait considérer

oujours comme une des plus précieuses de Bagnères. Elle sourd à côté de celle du Dauphin. Le projet qu'on avait de la conduire au grand établissement, a sans doute fait négliger l'entretien du petit bâtiment où elle coule : mais aujourd'hui qu'on y a renoncé par la crainte qu'elle ne perdît dans le trajet, quelqu'un de ses principes, on devrait aumoins la réparer un peu et lui enlever, ainsi qu'au bain du Dauphin, cet air repoussant qui dépare tout le paysage qui les environne. Le volume de cette source est d'un mètre 270 millimètres cubes par heure, sur une température de 36 degrés.

BELLE-VUE.

Ces bains se trouvent au-dessus du grand établissement thermal, dans un bâtiment considérable construit en 1685 par les capucins de Médoux. Ils sont alimentés par une partie des sources de la Reine, qui fournit aux dix baignoires et aux trois douches qu'il renferme, 10 mètres 30 millimètres cubes d'eau par heure.

Cet établissement, digne du nom qu'il porte par la beauté des aspects dont on y jouit, est dans un état de délabrement d'autant plus fâcheux à voir, que par son heureuse position et la célébrité de ses eaux, il pourrait être

un des plus agréables et des plus importans de la ville.

CARRÈRE-LANNES.

Ces bains sont situés sur le chemin qui conduit à l'avenue de Salut. Ils sont alimentés par trois sources dont la principale donne 1 mètre 418 millimètres cubes par heure. Sa température est de 29 degrés. Celle des deux autres, d'un volume beaucoup moindre, n'est que de 26 et de 18. Cet établissement contient une buvette et 4 baignoires. Il dépend d'une des plus belles propriétés bâties de Bagnères, offrant une quantité considérable de logemens agréables et commodes.

VERSAILLES.

Cet établissement, situé à peu de distance de celui de Carrère-Lannes, renferme 4 baignoires alimentées par deux sources fort estimées, dont la température est de 25 à 28 degrés et 1/2. Elles donnent, depuis qu'elles appartiennent à M. Vignerte, plus de 3 mètres cubes par heure. Aussi doit-on lui savoir gré de tous les soins qu'il s'est donné pour rétablir un des bains les plus précieux de la ville, presque perdu déjà entre les mains du précédent propriétaire.

SANTÉ.

Ce joli petit établissement dont les alentours sont si bien soignés et où se mêle un air de luxe à une élégante simplicité, est vis-à-vis celui de Versailles. Il renferme six baignoires alimentées par 3 sources, dont la plus abondante produit environ 5 mètres cubes d'eau par heure, d'une température de 25 à 26 degrés. Il forme une dépendance de la belle maison qu'on voit à ses côtés, et dont le magnifique jardin décoré de statues placées dans des cabinets de verdure, animé par de belles eaux, riche de frais ombrages, embelli par les plus jolies fleurs, fait un véritable lieu de délices.

M. de Lugo, ancien consul de S. M. C. près la cour de France, qui habite cette charmante demeure, a la complaisance de tenir son jardin ouvert à tous ceux qui désirent le visiter.

GRAND-PRÉ.

Cet établissement composé de quatre baignoires et d'une buvette, est alimenté par une seule source donnant un volume de 2 mètres 25 millimètres par heure. Sa température est de 28 degrés. C'est à cette source si féconde en cures merveilleuses, que le duc de Chartres recou-

vra la santé en 1746. On voit encore au-dessus de la buvette, gravés sur un schiste noir, quelques vers composés par le prince lui-même.

Adieu, cher bain du Pré; adieu, je me retire:
Charmé par tes bienfaits, je vais prendre ma lyre
Pour chanter tes vertus, propres à tant de maux,
Pour te donner le nom de la Reine des eaux.
Oui, mon aimable Pré, tu prolonges la vie;
Oui, je dois aujourd'hui, sans nulle flatterie,
Publier tes bontés, dire à tout l'univers
Que ton eau peut guérir de mille maux divers.
Il est donc très-certain que du Pô jusqu'au Tage
Toute eau, même le vin, devrait te rendre hommage.

PETIT-BAIN.

L'établissement qui porte ce nom, se trouve presque vis-à-vis celui de la Gutière. Il a été privé pendant quelque temps par la commune des eaux qui l'alimentaient : mais par suite de l'aliénation que la ville vient de faire de cette source précieuse au propriétaire qui l'avait exploitée jusqu'alors, ce bain dont on a toujours fait usage avec tant de succès dans les paralysies et les rhumatismes, va bientôt être rétabli.

PETIT-PRIEUR.

Cet établissement composé de deux baignoires est alimenté par deux sources dont la plus

abondante donne un volume d'environ 850 millimètres cubes par heure. Sa chaleur est de 29 degrés, qu'on peut tempérer avec l'eau de la seconde, qui n'en a que 20 ou 21. Il est situé sous le perron de l'hôpital.

PETIT-BARÈGES.

Cet établissement composé d'une baignoire unique, à cause du très petit volume de son eau, avait cessé d'exister pendant plusieurs années. Il fut ensuite rétabli : mais il a cessé encore d'être utilisé, par la disparition de sa source. C'est le sort qu'ont éprouvé quelques autres bains que Bagnères possédait autrefois, tels que ceux *de Bagnerolle, de la Cabanette, de Vignerte, d'Arqué, de la Goutte*, et le *Grand Bain*. Il y a peu d'années qu'elle en comptait encore deux autres, celui de *Piéra*, situé à l'endroit où l'on voit aujourd'hui cette charmante habitation au milieu d'une belle prairie, sur la gauche de l'avenue de Salut ; et celui de la *Peyrie*, qui se trouvait dans la jolie petite maison qu'on rencontre à la droite de cette même avenue, quelques pas avant d'arriver au rocher qui la borde. La source de ce bain a été amenée à celui de Lasserre.

Ces eaux appartiennent en général à la classe

des *salines* et *salino-ferrugineuses*. Elles sont limpides, peu gazeuses, d'une saveur fade, légèrement astringentes, et varient en poids suivant les sources, entre 1,00059 et 1,00304.

Quoique les résultats qu'elles donnent à l'analyse offrent entre leurs principes constitutifs une très grande analogie, ce serait tomber néanmoins dans une grave erreur que de croire qu'on peut indistinctement en faire usage : car l'expérience de chaque jour prouve, malgré l'espèce d'identité des minéralisateurs qu'elles renferment, combien leurs effets sont différens ; mais quelle en est la cause cachée ? c'est un secret que toute la science de l'homme n'arrachera sans doute jamais à la nature.

La plupart ont donné pour 25 kilogrammes, 1000 mètres cubes de gaz acide carbonique, et 66 à 72 grammes de résidu, composé :

D'hydrochlorates de magnésie et de soude ;

De sulfates de chaux, de magnésie et de soude ;

De sous-carbonates de chaux, de magnésie et de fer ;

D'une substance grasse ou résineuse ;

D'une matière extractive végétale,

Et de silice.

Les dépôts qu'elles forment sont argilo-ferrugineux.

*

Outre les sources qui aliment ces nombreux établissemens, Bagnères possède encore trois fontaines précieuses, celle de *Salies* et deux autres *ferrugineuses*.

FONTAINE DE SALIES.

Cette fontaine coule sur la place qui est devant le grand établissement, en face des bains de Cazaux. C'est la source la plus abondante de Bagnères. Elle est employée avec les plus heureux résultats pour la guérison de catharres tenaces, et en gargarismes pour les paralysies de la langue. Sa température de 41 degrés répond d'une manière péremptoire à ceux qui prétendent que la source de la Reine est la source-mère de toutes les autres qui n'en seraient que des déviations : en effet celle-ci, qui, placée plus bas, devrait à cause de son éloignement avoir moins de degrés de chaleur, en a cependant 41, lorsque la Reine n'en compte que 38.

Le résultat de l'analyse prouve sans doute la différence que toutes les sources de Bagnères ont entre elles ; mais comme il est difficile de se procurer cette preuve, il est heureux du moins de pouvoir en opposer une autre aussi sensible, à ceux qui voudraient accréditer cette fausse croyance.

FONTAINE FERRUGINEUSE.

Cette source précieuse connue depuis 1802, est située au nord-ouest de la ville, sur un des plus jolis points qui la dominent. Elle coule dans l'intérieur d'un petit bâtiment dont la construction de genre antique produit un effet charmant au milieu des belles touffes de peupliers, de tilleuls et d'ormeaux qui l'entourent.

Sa découverte fut un trésor d'autant plus précieux pour Bagnères, qu'en ajoutant aux cures étonnantes que produisaient déjà ses eaux, elle devait donner encore à cette ville plus de célébrité, et la placer par la multiplicité de ses sources et la différence de leurs principes, au premier rang de tous les établissemens thermaux.

Le résidu de quinze kilogrammes d'eau de cette fontaine envoyé à M. Vauquelin, fut analysé par cet habile chimiste qui en fit connaître en ces termes les résultats à M. Ganderax.

Monsieur,

J'ai analysé le résidu de l'eau minérale ferrugineuse de Bagnères de Bigorre, que vous m'avez envoyé, et j'y ai trouvé:

1.° De l'oxide de fer.

2.° Du carbonate de potasse.

3.° Une matière végétale brune, unie et rendue en partie soluble dans l'eau par le carbonate de potasse.

4.° Une petite quantité de carbonate de chaux.

5.° Du muriate de potasse.

6.° Un peu de silice.

C'est le fer qui domine dans le résidu; il devait être tenu en dissolution dans l'eau minérale par l'acide carbonique qui s'est dissipé pendant l'évaporation.

L'alcali doit être aussi uni à l'acide carbonique.

La substance végétale doit être dissoute à la faveur du carbonate de potasse.

Cette eau minérale appartient essentiellement à la classe des eaux ferrugineuses; les muriate et carbonate de potasse qu'elle renferme peuvent encore ajouter à ses qualités médicinales.

J'ai l'honneur, etc.,

Signé Vauquelin.

Cette eau n'a point d'odeur; elle est claire, limpide, transparente, douce au toucher; son goût est éminemment métallique, mais cette impression désagréable est bientôt remplacée par une saveur styptique et fraîche.

Sa température est à 11 degrés, celle de

l'atmosphère étant à 16, et celle de la rivière à 10. A l'exposition de l'air libre, elle perd sa limpidité dans l'espace de 4 à 5 heures, et laisse déposer un précipité brunâtre assez abondant. Elle cesse alors d'être sensible aux réactifs. Cependant d'après l'expérience qu'en a faite M. Ganderax, elle peut être conservée pendant 7 à 8 heures avec toutes ses vertus, pourvu qu'on ait la précaution de la mettre dans des bouteilles de verre noir, bien bouchées et placées dans un lieu frais et obscur. Aussi beaucoup de personnes que leur indisposition prive du plaisir de se rendre à la source même, y envoient-elles chercher l'eau qu'elles prennent chez elles avec autant d'avantage.

Dans un petit vallon dont il sera parlé plus loin, à l'article de la promenade *Métaou* et *Mentiol*, se trouve une autre fontaine ferrugineuse qu'on découvrit quelque temps après celle qu'on vient d'indiquer. A cette époque elle attira aussi beaucoup de malades qui lui durent le rétablissement de leur santé ; mais sa position, moins accessible et même un peu plus éloignée, l'a fait abandonner depuis lors, et toute l'affluence s'est portée vers celle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Fontaine ferrugineuse*.

FONTAINE SULFUREUSE DE LABASSÈRE.

Sans être précisément dans l'enceinte de Bagnères ou des lieux qui en dépendent, la source de Labassère est néanmoins à si peu de distance de la ville, qu'on peut la considérer aussi comme une de ses propriétés. Bagnères, quoique ayant déjà des eaux légèrement sulfureuses, n'aurait plus rien à envier aux autres établissemens thermaux des Pyrénées, si celles de Labassère coulaient dans l'intérieur de ses murs, de manière à pouvoir les utiliser autrement qu'en boisson, puisque ses bains posséderaient alors à un éminent degré toutes les vertus qui distinguent, à juste titre, les sources célèbres du Bastan. Eaux sulfureuses, ferrugineuses et salines, elle réunirait tout par un de ces bienfaits merveilleux de la nature, et l'on pourrait y venir, assuré d'y trouver un remède à tous maux.

L'eau de cette fontaine est d'une extrême limpidité, exhalant une odeur fortement hépatique, et ne se troublant jamais. Les conduits sur lesquels elle coule, sont toujours recouverts d'une couche épaisse d'une substance douce au toucher, floconneuse et blanchâtre. Sa température est à 11 degrés de Réaumur, celle de l'atmosphère étant à 14,

et celle du ruisseau de l'*Oussouet*, qui coule près de là, étant à 8. Elle offre sur les eaux sulfureuses chaudes, l'avantage de moins perdre dans le transport, et de pouvoir ainsi être mieux utilisée à de grandes distances.

Soumise à l'analyse, elle a donné les résultats suivans :

Gaz acide carbonique, quantité inappréciable.

Acide hydrosulfurique, 1/16 du volume.

Hydrochlorate de soude.	5 gr.	15 c.
Hydrosulfate de soude.	1	05
Sous-carbonate de soude.	1	10
Matière végéto-animale.	1	15
Silice.	»	45
Perte.	»	20
	9	10

Le chemin qui conduit à cette fontaine située au nord-ouest de la ville, à la distance de deux lieues, avait été jusqu'à ce jour très difficile à parcourir. Les travaux qu'on y a déjà faits, et ceux qu'on doit y faire encore, rendront cette course une des plus agréables des environs de Bagnères. Il en sera parlé plus loin au sujet de la promenade de *Labassère*.

Le tarif des bains est affiché dans tous les établissemens thermaux.

TROISIÈME PARTIE.

Un pays qui ne posséderait que des bains, quelque salutaires qu'ils fussent, et qui, au lieu de promenades ou de plaisirs propres à distraire un malade de ses craintes, de ses soucis, et des tristes pensées qui l'obsèdent, ne lui présenterait; comme Barèges, qu'une image de destruction, ne pourrait, au lieu de concourir à l'efficacité des eaux, que retarder au contraire le bien qu'elles doivent produire : aussi, est-ce peut-être sous ce rapport que Bagnères, à cause de son beau ciel, de l'agrément et de la variété de ses sites, de l'air pur qu'on y respire et des plaisirs nombreux qu'on y goûte, est devenue plus que la rivale des autres établissemens thermaux.

Nul lieu n'offre en effet pendant une moitié de l'année des distractions accompagnées de sensations plus multipliées, plus nouvelles,

plus douces. Promenades, danses, concerts, spectacles de toute espèce, Bagnères alors ne laisse rien à désirer. Ce sont tous les plaisirs d'une grande ville, joints à toutes les beautés de la nature la plus riche et la plus variée. Quelques établissemens publics qu'elle possède, quelques autres consacrés à l'industrie, peuvent procurer encore d'agréables délassemens à l'étranger qu'attirent ou le besoin des eaux, ou ses belles montagnes; il est impossible en un mot, quelque long séjour que l'on fasse dans cette charmante ville, à cette brillante époque de l'année, d'y éprouver jamais un seul moment d'ennui.

Si Bagnères offre tant d'intérêt par ses bains, par le commerce et l'industrie de ses habitans, son élégance et sa propreté, ses plaisirs nombreux, le luxe et la limpidité de ses eaux, combien cet intérêt doit-il s'accroître encore à l'aspect des beaux sites qui l'environnent. De l'aveu de tous les voyageurs, il est peu de lieux en effet qui présentent un plus beau coup-d'œil. C'est à la fois tout ce que la nature a de plus gracieux, tout ce qu'elle a aussi de plus majestueux et de plus grand. Ici, c'est une petite plaine couverte, d'un côté des plus riches moissons, et de l'autre de prairies toujours vertes,

au milieu de laquelle s'échappe un fleuve dont les eaux plus pures que le cristal, fertilisent tous les champs qu'il arrose.

Là, ce sont deux coteaux enfermant cette plaine, l'un à l'orient et l'autre à l'occident, ornés de jolies habitations, animés par de nombreux troupeaux, embellis par de frais ombrages, et coupés en tout sens par des allées faciles, où l'on respire avec la fraîcheur d'un air suave et pur une secrète volupté.

Mais quel contraste avec cet imposant tableau qui se découvre vers le sud au fond de l'horizon! ce ne sont plus ces champs et ces prairies offrant l'aspect de la végétation la plus féconde, ces délicieux bocages, ces berceaux de verdure, ces roches tapissées d'une mousse plus moelleuse que l'édredon, mais de sombres et noires forêts de sapins, dont la solitude et le morne silence ne sont troublés que par le hurlement des loups ou la cognée du bûcheron; c'est un insurmontable boulevard de roches escarpées; c'est le Mont Aigu dont la tête superbe s'élève jusqu'aux nues en forme de pyramide; plus loin, c'est le Pic du Midi, dominant tous les monts voisins, et menaçant d'engloutir un jour sous les débris de son front sourcilleux, les paisibles retraites qui l'entourent; c'est enfin

dans le fond du tableau le Pic d'Arbizon étalant ses flancs déchirés, qu'on prendrait pour l'une des bornes du monde.

Fatigué d'admirer ces masses énormes dont la grandeur imposante assiège l'âme de mille pensées diverses sur la puissance qui les créa, l'œil les quitte, mais à regret ; et contemplant de nouveau ces tapis d'une verdure éternelle que le voisinage de ces monts rend encore plus beaux, il va se reposer au milieu des plaines fertiles qui se perdent au nord dans l'horizon, enveloppées de vapeurs légères dont la nuance azurée leur donne l'aspect d'une mer paisible et tranquille.

S'il est des lieux qu'on ne peut ni peindre ni décrire et pour lesquels on n'a que de l'admiration, quels autres sont plus dignes d'inspirer ce sentiment que tous ceux dont Bagnères est environnée du levant au couchant, et du nord au midi? Aussi n'est-ce qu'avec défiance qu'on a tenté d'en tracer une légère esquisse.

Ces lieux offrent d'autant plus de charmes, que par leur peu d'éloignement et la facilité des chemins, on peut les considérer comme autant de promenades, presque partout exemptes de fatigues, et partout semées de plaisir. Il en est cependant qui sont plus fréquentées; on

les trouve aux portes de la ville, dans des allées charmantes serpentant sur le coteau occidental, ombragées par des chênes et des peupliers, des acacias et des tilleuls. Les autres sont sur la crête des monts qui l'avoisinent, ou s'enfoncent dans leurs nombreux vallons. On visite moins ces dernières, mais ce n'est que parce que la plupart des étrangers les ignorent. Ils se bornent à celles qu'ils trouvent sous leurs pas, et ne peuvent cependant après les avoir parcourues en faire un assez bel éloge, quoiqu'elles n'aient aucunes de ces beautés si remarquables que les autres cachent avec modestie dans leur paisible retraite. Aussi de quel prix ne serait pas pour eux un guide sûr qui leur fît connaître au moins les sites les plus renommés de cet heureux séjour. Eh bien! ils en trouveront un ici, qui non seulement les y conduira par les chemins les plus faciles, mais encore par ceux qui pourront leur procurer le plus d'agrément.

Quelques aperçus généraux sur la *géologie* et la *minéralogie* de chacun de ces lieux, mis à la suite de chaque promenade, leur donneront sans doute un nouvel intérêt.

PROMENADES.

CAMP DE CÉSAR.

Le camp de César est une des promenades les plus jolies qu'on puisse faire aux environs de Bagnères. A ses pieds est bâti le village de Pouzac, si renommé par la bonté de ses pommes, qui, bravant les froids et les gelées de l'hiver, se conservent jusqu'aux premiers jours du printemps. On ne peut s'empêcher d'admirer la position heureuse de ce mont, cette touffe d'arbres qui le couronnent, cette maison rustique dont les murs se découvrent dans l'intervalle du feuillage, et dont la blancheur se marie si bien avec les beaux tapis de verdure qui l'entourent, ces coteaux qui le dominent au couchant et d'où l'œil doit embrasser un immense horizon; tout enfin jusqu'au nom dont il a droit de s'énorgueillir semble devoir attirer les étrangers en foule sur le sommet de ce monticule. Peu cependant le visitent, parce que la plupart jugeant à la simple vue cette course trop pénible et trop longue, redoutent de l'entreprendre à pied, ou n'osent aller à cheval sur ses hauteurs. Détrompons ces

voyageurs timides que la crainte d'un peu de fatigue fait reculer devant tout le plaisir que promet un aussi beau paysage.

On peut entreprendre cette promenade même sur un léger wiski, et parvenir ainsi jusqu'à la crête du mont.

Mais comme la plupart de celles qu'on fait dans les pays de montagnes, elle présente plus d'agrément à pied, parce qu'on peut à tout instant s'arrêter sans embarras, courir après un papillon, cueillir quelque jolie fleur ou contempler toujours avec un nouveau plaisir le tableau qui se déroule sous les yeux, à mesure que l'on s'élève; et cependant faite de cette manière, cette petite course ne demande pas plus de deux heures.

On part vers les cinq heures de l'après midi, dans ce moment où la brise de la montagne commence à rafraîchir un peu l'air, et à dissiper ses vapeurs embrasées. Deux chemins conduisent au mont. L'un est la grande route de Tarbes, que l'on quitte après l'avoir parcourue quelques instans, pour prendre le chemin du *Lerc* que l'on rencontre sur sa gauche. Celui-ci mène jusqu'au village de Pouzac, à travers les belles prairies qui couvrent toute cette partie de la plaine.

L'autre est celui de Labassère que l'on trouve au nord-ouest de la ville, au pied du monticule sur lequel s'élève la Fontaine ferrugineuse. Il est plus agréable que le premier, en ce qu'on y est abrité des derniers rayons du soleil. On le quitte à quelque distance de deux petites fermes qu'on a rencontrées sur ses pas, l'une à droite et l'autre à gauche, pour en prendre sur la droite un autre qui conduit encore à Pouzac. Là, pour atteindre à la hauteur du Camp, se présentent deux chemins également faciles; mais comme ils serpentent dans des directions contraires, l'un à l'orient et l'autre au midi, on peut suivre le premier en montant et le second à la descente, afin de jouir des différens aspects qu'ils offrent tous les deux.

Impossible de se faire une idée de la richesse et de la beauté des tableaux que l'on découvre de toutes parts, dès que l'on est arrivé sur le sommet du mont. On reste muet d'extase, et l'on manque de mots pour exprimer le sentiment d'admiration qu'on éprouve.

Cependant la vue a bientôt épuisé le peu de force qu'elle a pour embrasser de si vastes objets; l'esprit se reporte alors sur les souvenirs qui se rattachent à ces lieux. Ils lui rap-

pellent la fortune du plus grand capitaine des temps anciens, et ce nom de César, dont les légions auraient campé sur ces hauteurs, lui fait avidement rechercher les vestiges de fortifications qu'elles y auraient établies, et que le temps pourrait avoir respectées. Mais tout a disparu ; et, à l'exception de quelques épaulemens dont on retrouve encore les traces dans la partie septentrionale la plus accessible à l'ennemi, il n'y reste plus que le souvenir d'un grand homme. C'est là que fut trouvée enfouie dans la terre l'inscription romaine MARTI INVICTO rapportée dans la première partie. Cet ex-voto offert au dieu des combats par C. Minicius, prouve que ce monticule aurait servi de campement, ou que sur ce point se serait livrée quelque bataille. La disposition du terrain rendrait peut-être cette dernière opinion plus probable ; car dans quel autre objet aurait-on élevé ces épaulemens, et d'où seraient sortis ces ossemens et ce tronçon d'épée découverts depuis peu d'années en creusant quelques fondations ?

Mais si ce lieu fut témoin de combats, César s'y trouva-t-il en personne, et serait-ce à cause de sa présence qu'il aurait reçu et conservé ce nom ? telle est la première question qui se présente à

l'esprit du voyageur qui vient le visiter. Cette opinion a toujours trouvé beaucoup d'incrédules ; plusieurs même ont porté cette incrédulité jusqu'à douter que César eût jamais pénétré dans cette partie des Gaules, et ils ont pensé que ce mont n'avait été nommé ainsi, que parce qu'il avait servi de campement à ses soldats.

En effet au milieu des obscurités de l'histoire de cette contrée, il est permis de concevoir sur ce point bien des doutes : mais ce qui toutefois semblerait donner plus de vraisemblance à l'opinion contraire, c'est que César dans sa huitième campagne, après qu'il eut été maintenu dans le gouvernement des Gaules, se rendit lui-même dans l'Aquitaine pour recevoir la soumission des peuples vaincus. Pourquoi ne pourraît-on pas croire alors, qu'il vint dans les hautes vallées de ces montagnes, quand on voit surtout que son nom est demeuré dans plusieurs de ces lieux comme un souvenir de son passage. Outre ce camp de César situé près de Bagnères, ne trouvet-on pas non loin de Tarbes, un bourg appelé *Juillan*, du nom de *Julianus* (Jules), et dans le sein de la chaîne principale des Pyrénées, un bain de construction toute romaine, conservant encore le nom de *Bain de César*.

Le joli petit ermitage qui domine ce monticule est maintenant habité par un ancien officier distingué de la marine anglaise, M. Douglas, à qui les Pyrénées ont entièrement fait oublier sa patrie. Personne mieux que lui ne connaît cette carte immense que la nature déploie chaque jour à ses yeux. A l'aide d'un excellent télescope, il l'a soigneusement étudiée dans ses moindres détails, et sa politesse et son télescope répondent toujours avec complaisance aux désirs des curieux qui vont le visiter.

Il ne reste plus maintenant qu'à revenir sur ses pas. Mais si l'on ne craint pas un peu de fatigue, et surtout si l'on est à cheval, qu'on ose gagner les hauteurs qui dominent le camp. On le peut sans risque de s'égarer, en suivant un assez large chemin servant de prolongement à celui qui s'étend sur sa pente méridionale. On arrive bientôt sur une première crête où le pied ne foule plus qu'une herbe moelleuse et veloutée.

Parvenu sur le point le plus élevé, on poursuit toujours sa promenade vers le couchant sur une plaine inculte, au milieu de laquelle la nature a tracé une allée de plus trois mètres de largeur, couverte partout d'une fine pelouse que semblent respecter sur l'un et l'autre bord,

les bruyères dont le sol est partout couvert. La vallée de Trébons se laisse entrevoir en fuyant sur la droite. Un peu plus loin sur la gauche, se découvre le vallon de *Labassère-Débat* que semblent habiter l'innocence et le bonheur, et l'on arrive bientôt à l'embranchement de deux chemins. On s'arrête là, même sans le vouloir, tant on est séduit à la vue de ce charmant vallon d'Astugue qui s'étend sur la droite. On ne peut admirer assez la verdure de ses prairies, leurs gracieuses ondulations, les ruisseaux limpides qui les arrosent, et surtout ces habitations si propres et si soignées éparses çà et là, mais dont toutes le cèdent en gentillesse à l'une d'elles qui les domine, et qui presque à demi cachée dans une touffe de beau feuillage, rappelle ces beautés coquettes qui, sous les plis transparens de leur voile, cherchent à faire deviner leurs appas.

Il faut cependant s'arracher de ce lieu, et, tout plein des souvenirs agréables qu'il laisse, on prend ou le chemin de droite ou celui de gauche, suivant qu'on veuille terminer ou prolonger encore sa promenade.

Celui de gauche est le plus court, mais la vue en est bornée. Le feuillage qui le couvre sur presque toute son étendue et que percent

difficilement les rayons du soleil, le rend quelquefois humide. Celui de la *Gailleste* auquel il aboutit, ramène bientôt à Bagnères.

Le chemin de droite est plus long; mais quelle différence aussi dans le plaisir qu'il procure! Il conduit au village de Labassère, en déployant à mesure que l'on avance, tout le vallon d'Astugue et les sites variés qui l'entourent. Ce n'est qu'avec regret qu'on s'en éloigne; et l'on retourne à Bagnères, au milieu des sensations toujours nouvelles, que font éprouver ces vallons riants, et ces coteaux si bien cultivés que l'on rencontre sur ses pas.

Géologie. Terrain schisteux.

Minéralogie. Fer oligiste. — *Id.* sulfuré. — Plomb. — Argile smectique. — *Id.* ampélite.

VALLÉE DE TRÉBONS.

FONTAINE DE LABASSÈRE. — PLAINE D'ESQUIOU.

La vallée de Trébons est une des plus remarquables des Pyrénées. Elle prend son nom du second village qu'on rencontre sur la route de Tarbes en partant de Bagnères. Quoique visitée tous les ans par un grand nombre d'étrangers

qui viennent dans ces montagnes, peut-être cette belle vallée ne jouit-elle pas encore de toute la célébrité qu'elle mérite. Elle ne laisse à désirer aucun genre de beauté. Elle est coupée jusqu'aux deux tiers par une large route à laquelle on aboutit après être arrivé au village de Trébons, où l'on se détourne à gauche dès que l'on a passé le pont qui se trouve au milieu. C'est le chemin des voitures, et le seul à peu près qu'on suive habituellement. Il en est cependant un autre fort peu connu, et bien plus agréable, mais qu'on ne peut parcourir qu'à pied ou à cheval. C'est celui d'*Artigues*, qui, tracé sur la pente du coteau, offre de toutes parts une admirable perspective à travers un beau feuillage qui le borde des deux côtés.

On le prend au milieu du village de Pouzac en tournant sur la gauche et gagnant toujours vers le couchant. Arrivé bientôt aux dernières maisons, on traverse sur un pont de bois le ruisseau de l'*Anou*. De là s'élevant insensiblement sur le coteau, on se trouve dans peu d'instans au pied des murs d'une maison de campagne qu'on prendrait avec ses donjons et ses tourelles, pour un antique castel bâti sur cette élévation afin de protéger ou de défendre l'entrée de la vallée. Cette position est des plus heureuses;

on s'y arrête quelques momens avec plaisir, ne fût-ce d'ailleurs que pour jeter un dernier coup-d'œil sur cette plaine qu'on va bientôt perdre de vue.

De là, poursuivant sa route en longeant une allée de jeunes cerisiers, on aboutit à un grand chemin après avoir traversé une châtaigneraie antique : ce n'est pas encore celui qu'on eût pris au village de Trébons. Il n'en est pas cependant fort éloigné, car dans une vingtaine de pas on y arrive en tournant sur la droite. C'est là que commence la vallée.

Un ruisseau vif et limpide l'arrose dans toute son étendue. C'est l'*Oussouet*, dont les eaux presque partout couvertes d'un dôme épais de verdure, conservent toujours leur fraîcheur : tantôt prêtant au voyageur l'ombrage hospitalier qui borde ses deux rives, on le voit à ses pieds longer quelque temps le chemin ; tantôt fuyant au milieu de prairies aussi fraîches que les eaux dont il les arrose, on l'aperçoit à travers le feuillage briller, sautiller et bondir, heureux et fier de régner sur cette belle campagne.

Quoique, entre toutes les beautés, il existe un certain rapport dont le choix laisse toujours dans un douce indécision, chacune a cependant

son caractère propre. Mais ce caractère qui les fait ainsi différer entr'elles, quel est-il?... On l'apprécie, on le sent, et l'on ne peut le définir, parce qu'il est des sensations que l'âme reçoit des objets extérieurs et dont elle ne peut se rendre compte. Ainsi voudrait-on vainement établir un point de comparaison entre cette vallée et les autres sites de ces montagnes. Ce sont les mêmes arbres, le même feuillage, les mêmes prairies, les mêmes champs, la même culture, et ce n'est rien cependant de tout ce qu'on a vu déjà. A quoi donc est due cette impression nouvelle que la vue de ces objets n'avait pas réveillée jusqu'alors? est-ce à la manière dont ils sont arrangés entr'eux? est-ce à la différence des inflexions du terrain, à la disposition des lieux? On l'ignore; mais ce dont on est frappé du moins, c'est qu'on ne peut avoir assez d'admiration pour cette belle nature qu'on croit voir pour la première fois, pour cette végétation si féconde et si riche, enfin pour tous ces points animés par de nombreuses habitations rivalisant de propreté, d'agrément et de grâce.

Tel est le sentiment qu'on ne cesse un moment d'éprouver pendant l'espace de plus de deux lieues que se prolonge cette vallée. Il est ce-

pendant rare qu'elle soit parcourue jusqu'au bout ; on s'arrête à peu près à la moitié du chemin, dans un endroit où se joignent les deux versans. On revient alors sur ses pas. Mais pour prolonger le plaisir que l'on goûte dans dans ce charmant séjour, on y passe quelquefois une partie de la journée, après s'être muni de provisions auxquelles on trouve à joindre ici des œufs, du beurre et du lait frais.

Une jolie petite maison de campagne où l'on dirait qu'on a voulu compenser le désavantage de la position par un certain air du luxe et de l'élégance des villes, y sert de point de repos. On la trouve à gauche, après avoir pénétré pendant quelque temps dans la vallée. Elle est entourée de beaux ombrages et de vertes prairies.

Quoique dans cette promenade on retourne habituellement sur son premier chemin pour regagner la ville, il en est un autre dont les sites variés doivent contribuer à rendre cette course plus agréable encore. Pour le prendre, il faut s'enfoncer jusqu'à cette partie de la vallée qui semble en indiquer le terme ; là, sur un point où deux pièces de bois jetées sur l'*Oussouet* servent de passage aux piétons, se présente sur la gauche un sentier presque

partout ombragé par des hêtres et de jeunes chênes. On le suit dans la direction du sud-est, et l'on parvient jusqu'à l'extrémité du coteau d'où soudain se découvrent les vallons d'*Astugue* et de *Labassère*.

On peut aller prendre encore, en franchissant le col où les deux versans se resserrent, un autre sentier pour parvenir à ce même point. On le trouve au premier ou second petit moulin que l'on rencontre. On traverse le torrent, et suivant de là le chemin que quelque gentille meunière se fait toujours un plaisir d'indiquer aux voyageurs, on s'élève par une pente assez facile sur les hauteurs du coteau, d'où l'on regagne ensuite la ville dans l'espace d'environ une heure.

Mais ce n'est point dans cette partie de la vallée que doit s'arrêter le voyageur, qui, ravi de toutes les beautés qui l'ont frappé déjà, désire encore en admirer de nouvelles. Au lieu de revenir sur son premier chemin, qu'il continue donc à longer le torrent, jusqu'à ce qu'il l'aperçoive écumer et bondir, s'échapper en cascade, et, semblable dans son beau désordre à une nymphe échevelée, fuir des lieux incultes et sauvages, pour aller en habiter de plus dignes de lui. Il trouvera partout de rian-

tes habitations, des rochers d'une forme sévère à côté des prairies et des bosquets les plus frais, partout les plus jolis vallons, partout ce calme et cette sérénité que l'on ignore au sein des villes.

Cependant après avoir alternativement cotoyé les deux rives de l'*Oussouet*, le sombre aspect que présente la vallée avertit qu'on touche à son extrémité. On n'aperçoit même déjà plus de traces de cette élégante culture qu'on admirait à chaque pas. Elle a fui devant ces hauteurs imposantes qui forment l'enceinte de ce lieu. On est arrivé dans la région des montagnes. On ne voit en effet de tous côtés qu'une masse de monts suspendus sur sa tête et resserrant le ciel entre l'âpreté de leurs cîmes. Un petit chemin dispute l'espace étroit qu'ils laissent à leur base, au torrent dont le bruit seul trouble le silence de ces lieux. Plus de champs, plus de prairies, plus d'êtres animés. On croit être tout-à-fait séparé du monde, lorsqu'au détour de la gorge se découvre à quelques pas une petite habitation toute isolée au milieu de ce désert. Une odeur de souffre très prononcée qui se manifeste en même temps, donne aussitôt l'idée d'une eau sulfureuse dont la source pourrait exister au

milieu de ces montagnes. On ne se trompe point. C'est là que se trouve la fontaine si renommée de Labassère, employée contre le plus grand nombre d'affections de poitrine avec tant de succès ; et c'est là, dans ce petit bâtiment qu'habite sa bienfaisante naïade.

Après avoir parcouru tout ce que la nature offre de riant et de gracieux, on ne peut ici contempler assez le magnifique spectacle que présente ce fond de vallée ; et si quelque chose pouvait manquer aux émotions qu'on avait éprouvées déjà, l'âme est maintenant satisfaite en présence de ce tableau si remarquable par la fierté de ses dessins, la majesté de ses formes et la sévérité de ses couleurs.

On prend pour quitter ces lieux, le chemin par lequel on y arrive habituellement. C'est un sentier assez étroit tracé dans la direction du sud au nord, sur le penchant de la montagne. Il ramène bientôt à d'autres plaisirs, à d'autres beaux champs, à d'autres tapis de verdure : mais il faut auparavant passer au pied de la montagne de la *Peyre*, comme devant l'image de la mort. On ne peut l'éviter.... On y arrive, et l'on s'arrête malgré soi devant les immenses débris de ses roches décomposées,

profondément ému d'un sentiment triste et pénible, en voyant de quelle manière le temps a marqué sur elle son passage. En vain voudrait-on chercher à se dissimuler sa puissance, quand on voit combien elle est effrayante, même sur des masses que l'homme dans sa faiblesse aurait jugées éternelles. C'est ici qu'on sent bien que rien ne lui résiste, et que tout, soumis également à sa loi, va se plonger dans l'abîme du passé. Quel sujet de méditation !....

Cependant on tourne bientôt cette montagne qui ne parle aux yeux que de mort, pour arriver à *Soulagnets*, où tout semble enivré des illusions de la vie. Quel délicieux vallon ! quelle belle existence à quelques pas d'un tombeau ! Comme l'œil s'y promène avec volupté !.... L'âme avait besoin de ce repos pour recouvrer le bonheur qu'elle avait un moment perdu.

Le chemin que l'on suit alors est le véritable chemin de la fontaine de Labassère. C'est aussi celui qu'on parcourt le plus souvent pour aller visiter cette source. Mais si l'on connaît déjà les différens sites qui lui donnent tant d'agrément dans toute son étendue, on peut le quitter ici pour aller visiter la belle plaine

d'*Esquiou* et revenir ensuite à Bagnères par le vallon de *Serris*. Arrivé à l'extrêmité de Soulagnets, on se détourne vers la droite, afin de suivre un large sentier bordé d'arbres, qui va se perdre sur le sommet de la montagne. C'est là que se trouve cette plaine, d'où l'on revoit celle de Bagnères.

Cette étendue de terrain est immense, et présente presque partout une surface unie. La couche épaisse de terre végétale qui la couvre est d'une telle fertilité, que toutes les plantes qui y croissent, y acquièrent le double du développement qu'elles ont ailleurs. Aussi compte-t-on cette plaine au nombre des plus gras pâturages; et lorsque la commune de Bagnères en possède tant d'autres plus que suffisants pour ses troupeaux, on est étonné que jamais elle n'ait eu la pensée de la soumettre à la culture par l'établissement d'une colonie de ses nombreux prolétaires. Réchauffé par le travail et de forts engrais, ce terrain ne pourrait manquer de donner d'abondantes récoltes qui seraient pour tout le pays, et principalement pour Bagnères, une source nouvelle de richesses.

Après l'avoir traversé dans la direction du sud-est, on arrive enfin à Serris, dont la vue

seule délasse le voyageur de ses fatigues : le soleil est presque à son déclin. Il est trop tard pour s'arrêter dans cet heureux vallon. On se borne en le traversant, à jouir de ces douces sensations de plaisir qu'il fait toujours éprouver, et l'on revient à Bagnères goûter le repos dont on a besoin après une course aussi longue.

Comme cette promenade demande qu'on lui consacre la plus grande partie du jour, il faut avoir soin de se munir de provisions de voyage, de manière à parer à l'excellent appétit qu'on a toujours sur ces hauteurs. Le milieu de la vallée de Trébons pour y faire un léger déjeûner, et le vallon de Soulagnets pour un dîner bon et solide, sont peut-être les deux points qui présentent le plus d'agrément et de commodités. On peut s'y procurer d'ailleurs quelques mets champêtres et du fourrage pour les chevaux.

Géologie. Terrain tertiaire.

Minéralogie. Argilite de Kirwan. — Schiste luisant de Brongniart. — *Id.* tabulaire. — *Id.* de fer carburé. — Sulfate de chaux hydraté.

LABASSÈRE.

Labassère, au couchant de Bagnères, est un petit village, aussi renommé par la source d'eau sulfureuse que renferment ses montagnes, que par ses belles carrières d'ardoise. Il mérite de l'être encore par la beauté de ses paysages. On ne peut voir en effet de plus jolis vallons que tous ceux qu'on rencontre sur le chemin qui y conduit. On le prend au nord-ouest de la ville, au pied du monticule sur lequel s'élève la fontaine ferrugineuse, et l'on arrive dans moins d'une heure aux premières maisons du village où il se divise en deux autres chemins, l'un à droite et l'autre à gauche. Ce dernier mène aux ardoisières, dignes d'attirer les regards des curieux par l'étendue de leur exploitation et la beauté de leurs produits.

Ces carrières situées à la distance d'un quart d'heure de Labassère, présentent dans leur excavation une étendue immense, travail de plusieurs siècles. Ce sont des gouffres dont l'œil ne peut qu'avec effroi mesurer la profondeur. Leur forme est celle d'un cirque dont il est facile, à l'aide de gradins qui descendent d'étage en étage, de gagner le fond qui chaque jour se creuse de plus en plus, par

les soins et l'active industrie de M. Costallat père. Ce chemin conduit aussi à la source sulfureuse. C'est celui par lequel on y aboutit ordinairement. Mais les difficultés qu'il présente sur plusieurs points et l'importance de cette eau dont la réputation s'accroît de jour en jour, ont fait sentir à la commune de Labassère tout l'avantage qu'elle pourrait retirer d'un autre qui fût plus praticable. On s'occupe dans ce moment à l'établir (*), et le tracé qu'en a fait avec son intelligence ordinaire, à travers les gracieuses sinuosités du vallon de Soulagnets, M. Darqué d'Ordizan, commissaire voyer des chemins communaux, facilitera à tel point l'avenue de cette fontaine précieuse, qu'on la parcourra désormais comme une des promenades lointaines qui offriront le plus d'agrément.

De retour des carrières, on pénètre dans le village en suivant le chemin qu'on avait d'abord abandonné. On laisse sur la gauche un rocher en forme de pyramide, surmonté d'un pan de muraille antique, que l'on croit

(*) M. le sous-préfet a accordé pour cela 400 fr. sur les centimes facultatifs, la commune de Labassère 200 fr., et la ville de Bagnères a désintéressé les propriétaires qui ont dû faire des concessions de terrain.

être les restes de quelque tour féodale, ou d'un de ces points élevés qu'on rencontre souvent dans cette partie des montagnes, et qui servaient à transmettre des signaux.

On gagne ensuite les hauteurs qui dominent Astugue. De là, par une pente insensible, on arrive à la vallée de l'*Oussouet* que l'on traverse pour aller joindre à Trébons la grande route.

Cette course en prenant cette direction pour le retour est un peu longue, mais fort agréable. Elle n'exige pas plus de quatre ou cinq heures. On l'abrège à-peu-près de moitié, si l'on suit au contraire le chemin parcouru déjà.

GÉOLOGIE. Terrain secondaire schisteux et calcaire. — Brèche calcaire. — Granit. — Amphibole. — Grès rouge.

MINÉRALOGIE. Pyrite sulfurée. — Cristaux d'amphibole. — Calcaire pyriteux. — Efilorescence d'alun. — Souffre natif. — Asbeste. — Schiste alumineux. — *Id.* pierre à rasoir. — Brèche de transition Grawacke. — Alternances de schiste et de calcaire. — Fer sulfuré.

Les environs de la fontaine sulfureuse appartiennent au terrain schisteux secondaire.

SERRES DE POUZAC ET D'ORDIZAN.

Avant que M. de Cassan eût construit cette habitation charmante qu'on voit sur l'un des points culminans qui font face au Camp de César, on ne rencontrait guère d'étrangers sur ces hauteurs. Elles n'étaient visitées que par quelques habitans de Bagnères qui s'y rendaient en partie de plaisir, comme à l'une des promenades dont la position était la plus remarquable aux environs de la ville. On commence à les fréquenter aujourd'hui, et elles le méritent bien.

Trois chemins y conduisent. Le premier est la grande route de Tarbes, que l'on quitte au milieu du village de Pouzac, pour prendre à droite un chemin qui s'élève sur la colline.

Le deuxième est la grande route de S.t-Gaudens qu'on laisse aux dernières maisons de la ville après avoir passé sur le second pont, nommé *Pont de Pierre*. On suit alors à gauche un chemin qui traverse les champs de Monlo. Il s'élève au-dessus de trois jolies maisons de campagne qu'unit une longue allée de peupliers, et conduit après une très courte ascension à l'habitation de M. de Cassan : mais toute belle qu'elle est, ce n'est pas elle qui fixe les pre-

miers regards; c'est ce bassin que l'on voit à ses pieds; ce sont ces molles inflexions de l'Adour qui baigne ses champs et ses prairies; c'est Bagnères dont l'aspect riant présente bien l'image des plaisirs qu'on y goûte; ce sont ses promenades qui serpentent par des contours gracieux sur le monticule au pied duquel elle est adossée; c'est l'heureuse vallée de Campan et les montagnes qui la couronnent; c'est cette gorge qui s'enfonce au couchant; ce sont en un mot ces beaux paysages partout semés dans ces lieux. Ah! que la main de l'homme est peu de chose auprès de tant de beautés!... et cependant l'œil se repose avec plaisir sur cette construction élégante, d'où le véritable amant de la nature peut goûter chaque jour de si douces émotions, à la vue des charmes qu'elle lui dévoile.

Mais quelle est cette inscription en lettres d'or gravée sur le frontispice : PARVA SED APTA? Eh quoi! ce serait là l'habitation d'un homme qui, retiré de la cour, serait venu chercher ici la paix et le repos de l'âme? mais rien dans cette inscription ne l'indique. Elle ne peint que la demeure d'un architecte, qui charmé des détails intérieurs de son petit manoir et des commodités qu'il y trouve, a sans doute voulu justifier ainsi son ouvrage. La pensée est trop

matérielle pour émaner d'un courtisan qui, fatigué des vanités du monde, et pouvant goûter enfin une douce tranquillité, n'aurait exprimé que son bonheur de voir ses vœux accomplis. Lisons-y donc plutôt avec Horace, HOC ERAT IN VOTIS, et croyons que c'est le seul sentiment qui a fixé dans cette paisible retraite le propriétaire de cette habitation charmante, dont on admire avec la beauté du site, l'élégance et la richesse des décors.

Après avoir promené les regards sur tous ses alentours et les avoir en particulier reposés sur la petite maison de campagne qu'on voit à quelque pas vers le levant, sur son joli petit jardin si bien soigné, la prairie qui l'entoure, le verger qui la coupe en plusieurs allées, on parcourt vers le nord toute la crête du coteau pour jouir du beau coup-d'œil qui plonge dans la plaine. Quoique ravi de ce spectacle on sent que l'horizon doit s'étendre beaucoup plus encore en gagnant les hauteurs qu'on a vers la droite. On revient sur ses pas jusqu'à l'habitation de M. de Cassan. Quittant alors la Serre de Pouzac, on prend le chemin qui passe devant cette petite maison de campagne dont on a remarqué déjà l'élégante simplicité. Il conduit dans la direction du sud

au nord, à l'extrémité de la colline. C'est la *Serre d'Ordizan*. La vue ici n'a rien à désirer. Elle ne peut même suffire à l'étendue du pays qui se déploie de toutes parts. C'est un damier enrichi de mille couleurs, dont un nombre infini de villes et de villages disséminés sur une plaine immense, forment les différentes pièces qui en garnissent les cases.

Impossible de donner une idée de la beauté de ce tableau. Les nombreux villages que l'on voit à ses pieds fixent d'abord en particulier les regards. L'œil parcourt distinctement à nu ceux qui unissent Tarbes à Bagnères. Le premier un peu sur la gauche est Pouzac ; après avoir glissé sur Trébons, Montgaillard, Hiis, Arcizac, S.t-Martin, Momères, Horgues et Laloubère, placés sur cette belle route sans cesse animée par de nombreux voyageurs, il va se se reposer ensuite sur les clochers de Tarbes, sur la longue ligne de ses maisons, et un peu plus vers le couchant, sur la tour d'Ibos. L'œil perd ici sa force, ou ne commence à voir que d'une manière vague et confuse : il erre et se perd vers le nord sur toute la plaine fertile de l'*Arros* ; il a besoin d'une lunette pour distinguer ce point qui s'élève dans l'horizon, et qu'on prendrait pour le grand mât d'un bâtiment voguant

sur une mer tranquille. C'est la tour d'*Auriébat* plantée là comme une borne séparant le Bigorre et le Gers.

Fatigué d'admirer, et sentant le besoin d'un peu de repos après tant de sensations aussi vives, on songe à revenir à Bagnères en formant toutefois le projet de visiter encore ce magnifique panorama. On reprend le chemin qu'on a déjà parcouru; mais parvenu à l'habitation de M. de Cassan, on longe sur la gauche la crête de la colline dans la direction du nord au midi, pour aller rejoindre la route de S.t-Gaudens. C'est le troisième chemin qu'on peut suivre pour arriver sur ces coteaux. Là, le sentiment de plaisir qu'on éprouve n'est pas moins vif que celui qu'on goûtait il y a peu d'instans à la vue de cette immense étendue de pays qu'on embrassait de tous côtés. On le doit à cette plaine si riche et si variée qu'on a continuellement sur la droite à ses pieds; on le doit à ces hauteurs dont Bagnères est environnée, à ces jolis villages que l'œil traverse avant d'aller se reposer sur la belle vallée de Campan, enfin à l'aspect imposant et sévère des montagnes qui ferment ce tableau.

On entreprend cette course à pied sans trop de fatigue. Peut-être cependant pour des per-

sonnes peu exercées à la marche, est-il plus convenable de la faire à cheval. Le sentiment d'un peu de peine ne pourra les priver alors d'aucun plaisir. Elle offre plus d'agrément par un jour un peu sombre, car outre qu'on n'a pas à redouter alors les ardeurs du soleil, les objets dans cette espèce de demi jour se détachent mieux au fond de l'horizon.

Géologie. Terrain primitif.

Minéralogie. Dipyre. — Couzeranite. — Calcaire alpin. — Amphibole rayonnante. — Zinc. — Stéatite. — Fer oxidulé. — *Id.* Sulfuré en cristaux épars. — *Id.* Dipyre de Werner. — Mica lamellaire. — Grand nombre de variétés de cette roche nouvelle à laquelle M. Boubée a donné le nom de *cahiphyre couzeranien* et qui est particulière aux Pyrénées.

L'ESCALEDIEU.

Au nombre des promenades qu'on peut faire même en chaise de poste à quelque distance de la ville, est celle de l'ancienne abbaye de l'Escaledieu. Le caractère en est bien différent sans doute de celles qu'on fait dans le sein des vallées ou sur les hauteurs; mais quoique en plaine elle a aussi ses agrémens, tant par les belles campagnes qu'on traverse, que par

la situation et l'aspect pittoresque du cloître antique autrefois habité par de pieux cénobites.

Ce couvent situé sur la grande route de S.t-Gaudens, à deux lieues de poste de Bagnères, remplaça vers le milieu du 12.me siècle celui de l'ordre de citeaux, établi en 1136, par Gaucher, abbé de Morimond, entre Gripp et S.te-Marie. La translation en fut favorisée par Béatrix, comtesse de Bigorre, dont le mari, Pierre vicomte de Marsan, enrichit la nouvelle abbaye de biens considérables. Elle se rendit depuis très célèbre par la sévérité de sa règle. Elle donna naissance à plusieurs monastères du même ordre, et fut l'asile d'un grand nombre de pieux personnages, entr'autres de Pétronille (*), comtesse de Bigorre qui

(*) Elle est fameuse par ses cinq mariages. Elle avait épousé en 1.res noces Gaston de Moncade, vicomte de Béarn; en 2.mes noces le comte de Cerdagne; en 3.mes Guy de Montfort; en 4.mes le comte Aymard de Rançon; et en 5.mes le chevalier Bozon de Matas, seigneur de Cognac, auquel elle donna 20,000 sous morlans, hypothéqués sur ses terres de Bigorre et de Marsan : ce qui semblerait indiquer, comme l'observe le spirituel et piquant auteur des notices historiques de l'*Album lyrique et pittoresque des Pyrénées*, que la comtesse Pétronille lorsqu'elle épousa le chevalier Bozon de Matas, n'était plus de la 1.re jeunesse, et que l'histoire des soupirs des cadets de Gascogne pour les riches douairières, remonte fort avant dans notre moyen âge.

lui légua divers domaines, des meubles précieux, ses reliquaires, ses vêtemens et ses bijoux. Elle y fut inhumée, ainsi que plusieurs comtes qui lui laissèrent aussi de grands biens. Bertrand évêque de Comminges y avait opéré, dit-on, des miracles qui le firent canoniser sous le pontificat d'Alexandre III.

Ce monastère, qui avait mérité le nom d'école de la vertu, est construit sur la rive gauche de l'Arros, au fond d'un petit vallon triste, silencieux, même sombre et sauvage, à cause de la forêt du Kersan qui s'étend presque jusqu'à ses portes. Une partie de ses bâtimens n'offre plus aujourd'hui que des ruines qui rappellent au voyageur ces vieux monumens déserts de l'antique Calédonie. Ce qui servait de cloître est parfaitement conservé, et renferme de beaux appartemens meublés dans un goût moderne, habités seulement une partie de l'année par M. Nérac de Bordeaux qui en est propriétaire.

Au lieu du mouvement qui devait l'animer autrefois, on n'y trouve aujourd'hui que du silence. On dirait même que plus rien n'y appartient à la vie ; et l'aspect des ruines solitaires du vieux château de Mauvezin situées sur le monticule qui le domine en face, semble lui donner plus encore une image de mort.

Les restes de ce château disparaissent de jour en jour, et le temps qui le mine pierre à pierre, n'en laissera bientôt d'autre trace que le souvenir conservé par l'histoire du pays, de son importance dans les siècles de la féodalité, et du siège qu'en fit en 1734 le duc d'Anjou, contre Raymonet de l'Espée. Ce gentilhomme gascon le défendit pendant six semaines avec le plus grand courage, et ne se rendit qu'après avoir été privé de l'eau qui alimentait la place.

Toute la campagne est admirable jusqu'à la forêt du Kersan, tant sous le rapport de sa riche culture, que sous les différens points de vue qu'elle présente.

Le plus beau de tous est celui qui se découvre à l'endroit où la route formant un embranchement, se divise en deux parties dont celle de gauche se dirige vers Tournay, et celle de droite vers l'Escaledieu. C'est ce point qu'on nomme le *Hailla*, et sur lequel le voyageur frappé d'admiration est forcé de s'arrêter pour jouir de la beauté du coup-d'œil. On s'enfonce bientôt après dans la forêt du Kersan, que l'on ne quitte plus jusqu'à l'abbaye.

Cette promenade offre d'autant plus d'agrément qu'on peut la faire ou en voiture ou à cheval, sans qu'une personne même malade

puisse en être le moins du monde incommodée, tant la route est partout bien entretenue.

Géologie. Terrain de transition.

Minéralogie. Cuivre. — Fer. — Bois bitumineux.

Le château de Mauvezin est assis sur le terrain diluvien. On y trouve le mica palmé.

PALOMIÈRES.

On donne le nom de Palomières à ce coteau qui se trouve à l'orient de la ville, et dont la crête est couronnée par une longue ligne de grands chênes et de beaux hêtres. Ce nom lui vient du mot *palome* (palumba), espèce de pigeon auquel on fait la chasse sur ces hauteurs, depuis les premiers jours de septembre jusques vers la fin du mois suivant. Elles sont alors fort visitées.

Cette chasse est en effet agréable et curieuse : mais malgré le vif intérêt qu'elle offre, il serait injuste de vouloir lui attribuer tout le plaisir que cette petite course procure. Il faut convenir même que quoiqu'elle en soit le principal objet, on ne peut s'empêcher, dès qu'on est arrivé sur le sommet du coteau et qu'on se trouve en face du tableau magnifique qui se déroule tout-à-coup, de ne voir plus en elle

qu'un accessoire original et piquant à cette promenade charmante. C'est donc plus qu'une partie de chasse que l'on y trouve, c'est une admirable perspective.

Un chemin principal y conduit. On le prend sur la route de S.t-Gaudens, à droite, aussitôt après avoir traversé le pont qu'on rencontre après celui de l'Adour. Il est large et facile dans toute son étendue, et serait très agréable, même pour les voitures, s'il n'y avait trop de cailloutage sur un de ses points. Il aboutit à cette belle allée de hêtres qu'on aperçoit toujours devant soi. La campagne est partout variée. On voit presque sans cesse à à ses pieds Bagnères avec sa plaine si riche; en face, le Pic du Midi et le Mont Aigu dominant avec orgueil tout ce qui les entoure, et dans le lointain, les vertes prairies et les délicieux bocages de la vallée de Campan.

Cependant au milieu de cette variété d'objets, l'œil se repose en particulier sur de longs mâts dont la tête s'élève au-dessus de ces grands arbres formant la ligne de verdure qui se dessine sur l'horizon. Cet appareil de pièces de sapin présentant en général la forme d'un trépied, qu'on distingue mieux à mesure qu'on en approche, offre quelque chose de si bizarre

à celui qui les voit pour la première fois, qu'il lui est impossible de pouvoir en deviner l'usage. Les regards s'arrêtent sur ce point noir qui les domine. Immobile parfois, on le voit se remuer ensuite; on croit même y reconnaître les mouvemens d'un homme; mais comment en supposer l'existence à cette élévation qu'on serait plutôt tenté de prendre pour la demeure d'un aigle? Cependant on arrive, on approche, et l'on demeure glacé d'effroi, quand on apprend de chasseurs postés sous ces arbres, que c'est vraiment un de leurs camarades qui se trouve au sommet de ces mâts, et qu'on ne voit pour le garantir des profondeurs qui l'environnent, qu'un treillage léger formé de branches et de feuillage.

C'est de ces gigantesques trépieds, dont les branches écartées à leur base de deux ou trois mètres vont se réunir ensuite au sommet, que part l'arrêt de mort contre ces voyageurs timides qu'un funeste hasard a dirigés vers cette gorge. On y monte à l'aide de chevilles de bois plantées à chaque côté d'une des branches, à la distance d'un pas l'une de l'autre.

Voici comment se fait cette jolie chasse si amusante par un de ces beaux jours à demi couverts, lorsque surtout un léger vent du sud

appesantissant un peu l'atmosphère, vient favoriser l'intéressante migration de ces oiseaux chassés des bords de la Méditerranée vers ceux de l'Océan.

A l'orient de cette longue rangée d'arbres symétriquement espacés et plantés à dessein sur toute la crête du coteau, sont dressés à 300 pas environ, de longs mâts d'une extrême hauteur. Les pièces qui les composent entées l'une sur l'autre pour atteindre à cette élévation, forment une espèce d'observatoire, à l'extrémité duquel un chasseur blotti dans une cage, a les yeux constamment tournés vers une gorge qui s'ouvre au levant, pour découvrir au loin l'arrivée des ramiers, et en donner aussitôt le signal qui varie en raison de leur éloignement et de leur nombre. Dans l'intervalle des arbres, sont suspendus d'immenses filets tendus de bas en haut, au moyen de poulies fixées à l'extrémité de deux pièces de bois attachées dans l'intérieur du feuillage. Les cordes qui glissent sur ces poulies et retiennent les filets, tombent perpendiculairement à terre, d'où, par le moyen de crochets, elles sont dirigées vers un petit berceau de verdure qui sert à cacher la personne chargée de les détraquer au besoin. Au moyen d'un procédé aussi simple, un enfant seul peut

avoir la surveillance de deux ou trois filets dont les cordages sont ramenés sous sa main. Il faut cependant une grande dextérité ; mais elle est si naturelle à ces chasseurs que peut-être jamais aucun des pauvres oiseaux conduits vers cette gorge, n'a eu à se féliciter ou d'une négligence ou d'une erreur.

Pour que le vent n'agite point les filets, et qu'ils ne puissent par leurs ondulations effrayer de loin les ramiers, chacun des bouts inférieurs est fortement retenu par des crochets, et le milieu par des demi cerceaux de bois fichés dans la terre. Dans la partie supérieure, ils sont chargés de poids considérables, afin que tombant avec la rapidité de l'éclair, ils puissent envelopper leurs malheureuses victimes, dès le moment que se trouve lâchée la corde qui les tient suspendus.

Tel est tout l'appareil de cette chasse, en y joignant toutefois le talisman mis en usage pour donner aux ramiers la direction des filets : mais toute grande qu'est sa puissance, ce n'est cependant qu'une simple palette de bois de huit pouces environ de diamètre, travaillée en forme de croix, et présentant ainsi la forme grossière d'un épervier. Cette palette à laquelle on donne le nom de *matré*, est lancée par le chasseur

qui se trouve au haut du trépied, au moment où ces imprudens voyageurs vont passer sur sa tête. Effrayés par cette subite apparition, ils s'abattent aussitôt presque jusqu'à terre, afin d'échapper à travers les arbres, à la poursuite de leur redoutable ennemi. Mais au moment où ils vont toucher le filet du bout de leurs aîles, la corde qui le retient est lâchée; le filet tombe, et reçoit prisonniers dans ses mailles ces timides oiseaux que la crainte d'un danger imaginaire a conduits à la mort. Un des chasseurs court aussitôt pour les en retirer; et impatient de regagner son poste dans la crainte d'un nouveau signal, il les tue sans pitié l'un après l'autre, en leur tordant et brisant le cou sous la dent. Si quelque ramier échappe parfois à ce carnage, ce n'est que pour être privé de sa liberté dans l'enceinte d'une cage étroite, où l'attend une mort assurée.

Le filet est alors subitement relevé, et chacun retourne à sa place, jusqu'à ce qu'un autre vol vienne vers ces lieux dangereux chercher aussi sa perte.

Pour forcer ces oiseaux à suivre la direction des piéges qu'on leur a tendus, et à ne point s'écarter de la ligne naturellement tracée par la gorge, on a soin de placer sur de petites

élévations à une grande distance des trépieds ; et comme en sentinelles perdues, des enfans chargés d'agiter de petits étendards formés de morceaux de toile blanche. Les ramiers effrayés déjà à cette vue, se rassemblent, s'abaissent, et poursuivant leur vol plus rapide, vont bientôt après avoir rencontré le *matré* fatal, se jeter au milieu des filets.

On trouve sous ces arbres une pelouse si douce et de si beaux ombrages, qu'on y fait fréquemment des parties de plaisir auxquelles on consacre souvent presque la journée entière. La gaîté préside toujours à ces fêtes, et tout ravit à tel point sur ces coteaux, qu'on n'en revient jamais sans y projeter une course nouvelle.

Le peu d'éloignement de la ville et la facilité des chemins, permettent d'accompagner ces parties de dîners excellens, et de s'y livrer même à toute la sensualité de la table ; mais on a peu de besoin de recourir sur ces hauteurs à l'art des Verry de Bagnères. L'air vif et pur qu'on y respire est au-dessus de leurs plus fins assaisonnemens ; et tel dont le palais blasé ne daignait pas le matin honorer même d'un regard les mets les plus délicats, y savoure à midi avec volupté la côtelette modeste ou le poulet bourgeois.

*

Sûr de jouir du plaisir de la chasse en passant quelques heures dans ces lieux si vantés, on peut alors tout à son aise, à l'aide d'une lunette dont il est bon de se munir, examiner en détail la carte immense qui se déploie vers l'orient, et sur laquelle la vue finit par s'égarer dans l'accumulation confuse de tant d'objets qui vont se perdre au loin dans l'horizon.

Cependant le jour presque à son déclin, avertit qu'il est temps de regagner la ville. On s'oublie si facilement au milieu du plaisir, des jeux, d'une gaîté folâtre et d'un aimable entretien! On part. On dit adieu mille fois à ce charmant endroit. On jette un dernier regard sur ces beaux filets, sur ces trépieds gigantesques que l'œil ne considère encore qu'avec effroi. On demande même pardon à ces innocens et timides ramiers du plaisir cruel qu'on a goûté à les voir se précipiter dans les piéges où les attendaient l'esclavage et la mort, et l'on arrive enfin en s'entretenant du bonheur de la journée.

On peut pour le retour suivre un autre chemin que celui qu'on a pris en partant. On le trouve à 20 minutes après être revenu sur ses premiers pas. Il traverse le village de Gerde, et forme un embranchement avec celui

qu'on a déjà parcouru. On tourne alors sur sa gauche, et dans un quart d'heure on se trouve au village, d'où bientôt on arrive à Baguères, en longeant la rive de l'Adour sur la belle route de Campan.

Géologie. Terrain de transition. — Schiste ardoise. — Mica à deux axes.

Minéralogie. Fer. — Gypse lamelleux. — *Idem* grenu.

LHÉRIS.

On dirait que la montagne de Lhéris est la demeure de Flore, et que sur le sommet qui la couronne, elle se plaît tous les ans à venir étaler ses trésors. Aussi est-il peu d'endroits plus visités que ces lieux, où elle semble avoir établi son empire; et les femmes même douillettes que Bagnères reçoit chaque saison, y accourent pour tresser des guirlandes de fleurs, sans que la fatigue d'une course un peu longue puisse les détourner du plaisir qu'elle leur promet.

Lhéris considéré sous le rapport de la botanique est peut-être un des points où l'on puisse faire la plus abondante moisson. Exploré pour la première fois par le célèbre Tournefort, en 1676, il le fut depuis par

tous les savans qu'attirèrent les Pyrénées, et il est encore visité chaque jour par tous ceux qui s'occupent en particulier de cette science à laquelle se rattache autant d'intérêt que d'agrément, assurés qu'ils sont d'enrichir leurs herbiers sur ces hauteurs. C'est une vraie course de montagnes ; et cependant les pentes ne sont pas tellement rapides et les chemins si peu praticables qu'on ne puisse la faire à cheval. La distance de Baguères à Lhéris, est au plus de deux heures et demie de chemin. La forme que présente la cîme de ce mont, le fait distinguer aisément parmi tous ceux qui l'avoisinent. Il est couronné comme d'un casque, dont la partie la plus saillante s'avance vers le midi.

On y aboutit par deux chemins différens. L'un est celui des Palomières dont on longe une partie de la crête en passant par le village de Gerde. On gagne de là le bois de *Humas,* après avoir admiré les belles touffes de digitale pourprée que l'on trouve abondamment sur un petit plateau. Il n'est guère possible pour peu d'habitude qu'on ait des montagnes, de s'égarer au milieu des nombreux sentiers qui coupent le bois dans tous les sens. Les clairières qui sont à des distances fort rapprochées, servent pour ainsi dire de boussole, et laissant entre-

voir le sommet de Lhéris, remettent toujours le voyageur dans la direction qui doit l'y mener.

On prend le second chemin au village d'Asté dans une gorge qui s'enfonce au sud-est. Elle est longue, rapide, même presqu'escarpée dans certains endroits : mais les chevaux du pays que leur pied ferme et sûr met à l'abri de tout accident, la gravissent facilement sans danger pour les voyageurs. On s'élève ainsi pendant l'espace de trois quarts d'heure, jusqu'à la forêt du *Haboura* dont la mousse chevelue qui pend en longs flocons aux rameaux de ses arbres, atteste la vénérable antiquité. C'est sur ce chemin, à 150 ou 200 pas environ vers la la droite, que se trouve le gouffre effrayant connu sous le nom de *Puits du Haboura*, et dont toutes les descriptions que les poètes ont faites des affreuses cavernes du Ténare ne pourraient donner qu'une imparfaite idée. Dans l'impatience où l'on est d'arriver au terme de de sa course, on néglige le plus souvent d'aller le visiter. Il est vrai qu'on en ignore en général l'existence, ou qu'il est confondu avec une autre excavation nommée le *Puits d'Aris* qu'on trouve au sommet de la montagne à quelques pas vers le nord.

Ce puits, objet si digne de curiosité, est situé

à un quart d'heure de distance du bassin de Lhéris, dans l'intérieur du bois sur la droite, à côté d'une grande clairière couverte de pelouse : mais que le voyageur qui cherchera à le découvrir sans guide, ne le fasse qu'avec réserve, car on se trouve placé sur ses bords au moment où l'on croit encore le chercher : qu'on se garde surtout d'en approcher de trop près ; il y aurait du danger pour une tête qui se trouble à la vue des profondeurs, tant son aspect a quelque chose de repoussant et d'horrible ; et cependant ses bords sont semés de fleurs !... image frappante de la plus belle existence de l'homme dont la vie s'écoule ainsi sur le penchant de l'abîme sans cesse ouvert sous ses pas.

Au sortir de la forêt se présentent tout-à-coup les pâturages fertiles de la montagne de Lhéris formant comme un immense bassin qu'animent de nombreux troupeaux. Au milieu coule une source d'une eau limpide et pure dont la fraîcheur n'est altérée jamais par les feux du soleil. C'est là qu'avant de faire l'ascension de la *penne* (*) dont l'œil a déjà

(*) *Penne*, en langue celtique, signifie le sommet d'un lieu élevé. Celle de Lhéris a, selon M. Ramond, 820 toises d'élévation.

mesuré la hauteur, on se livre à un repas champêtre composé des provisions dont on a eu soin de se munir; car on ne trouve rien ici si ce n'est du lait que des bergers conservent soigneusement dans de petits réservoirs d'une eau glacée.

On ne peut long-temps résister à l'impatience de gravir cette penne orgueilleuse et fière qui s'élève majestueusement comme un mur de rocher. On quitte la pelouse sur laquelle on s'était étendu avec volupté; on serre jusqu'au retour le peu de provisions qui restent; on dit pour un moment adieu à cette fontaine que sa fraîcheur et sa bonté font préférer dans cet endroit aux vins les plus exquis, et l'on part pour cueillir des fleurs dans le brillant parterre qui couvre la montagne.

Mais avant d'y arriver on jouit du plaisir d'entendre la voix plaintive de l'écho répétant plusieurs fois avec fidélité tout ce qu'on lui confie.

Après avoir admiré l'imposant aspect que présente l'escarpement de la roche formant au-dessus de la tête une demi voûte sur une élévation de plus de 40 mètres, on gagne le sommet de cet immense bloc, par un passage qu'on prend sur la gauche, et qui le sépare de quelques autres rochers moins élevés. Cette as-

cension quoique un peu fatigante, est cependant à la portée des forces les plus communes. L'air à mesure que l'on s'élève devenant plus vif et plus léger, il faut prendre soin de bien couvrir sa poitrine. Qu'on ne s'arrête point, malgré que les milliers de fleurs qu'on foule sous ses pas semblent inviter au repos. On touche d'ailleurs bientôt à la cîme, c'est-à-dire au terme qui doit faire oublier toutes les fatigues qu'on éprouve.

On y arrive enfin, et là tombe d'une façon magique le voile qui dérobait le tableau le plus grand que l'imagination puisse créer. C'est là vraiment, plus encore que partout ailleurs, que pour en exprimer la magnificence on déplore la pauvreté des langues humaines.

On ne sait d'abord de quel côté se tourner tant on est saisi d'admiration. C'est tout un monde que l'on voit à ses pieds. Dès le premier instant, la vue ne sait sur quel objet se reposer : elle s'égare au milieu d'une accumulation confuse de montagnes et de coteaux, de champs et de prairies, de villes et de villages. Elle ne peut rien embrasser en particulier, tant elle est heureuse d'avoir surmonté ces masses confuses de monts qui l'emprisonnaient depuis si long-temps, de ne voir plus rien s'élever

entr'elle et la plaine, et de réduire presque au même niveau les montagnes et les vallées. Mais bientôt lasse pour ainsi dire d'errer dans cette immense étendue qui se découvre du nord au midi, et dont les points qui la terminent se confondent dans l'azur des cieux, elle se repose un moment sur les plus sensibles des milliers d'objets qui la frappent. Vers le sud, c'est la chaîne des montagnes de la vallée d'Aure, aux sommets presque toujours blanchis par les neiges; au levant, ce sont des plaines sans bornes, parsemées de villes et de villages; au nord-ouest, d'autres plaines non moins fertiles, allant se perdre avec l'Océan dans l'immensité de l'espace, au point que si de la cîme de ce mont la vue pouvait discerner ce qu'elle domine, il lui serait facile de se reposer sur les beaux champs du Languedoc et de la Guienne.

On parcourt ensuite avec délices ces riches tapis de fleurs les plus variées qui parent toute la croupe de la montagne, à laquelle on a donné le nom de *Parterre des Pyrénées*. Après avoir goûté tout le plaisir dont on jouit sur ces hauteurs, avoir garni son herbier, composé ses bouquets ou tressé ses guirlandes, avoir mesuré de l'œil, mais avec prudence, l'escarpement de la penne, avoir sondé la profondeur

de l'excavation souterraine qui se trouve au nord à quelques pas de là (*), on songe à la retraite, malgré tout le regret qu'on éprouve à s'arracher de ce lieu; et, après avoir été rendre un dernier hommage à la modeste naïade de la fontaine, on reprend enfin le chemin de la ville.

Pour varier cette promenade, il importe de ne pas suivre celui qu'on a déjà parcouru. Si l'on est arrivé par le village d'Asté, on prend alors la droite du ravin situé dans la partie septentrionale du cirque, et l'on s'enfonce dans le bois qui conduit sur le coteau des Palomières.

Le chemin qui traverse aussi le bois sur la gauche de ce même ravin est celui d'Asté, que l'on choisit ordinairement pour le retour, lorsqu'on est venu par l'autre. Ils sont tous deux bordés partout d'une grande quantité de plantes : de la dentaire pentiphile, du mélinet mineur, de l'épervière des montagnes, de plusieurs sortes de jasmins, de campanules, d'œillets, de saxifrages et surtout de groseillers, de fraisiers, de framboisiers et de myrtiles, dont les fruits offrent au voyageur le moyen de se rafraîchir durant toute la route.

Voilà la course habituelle de Lhéris, pour

(*) Le Puits d'Aris.

laquelle suffit une demi journée, qu'il faut avoir soin de choisir bien pure. Mais le voyageur qui veut l'y consacrer tout entière et se procurer tous les plaisirs qu'on peut goûter sur ces montagnes, doit pour son chemin de retour, parcourir celui d'*Ordinsède*.

Au lieu de prendre alors la direction du nord, on suit au contraire celle du sud-est, en gravissant la montagne d'Ordinsède, à laquelle aboutit le sentier qui part de la petite fontaine. C'est sur sa crête qu'est réservée au voyageur une autre surprise égale à celle qu'il a éprouvée au sommet de la penne de Lhéris : car il y retrouve autant de grandeur et de magnificence, avec plus de coloris, de grâce et de fraîcheur. C'est, en face, le Pic du Midi s'élevant majestueusement en beau cône, et plus loin, vers la gauche, le Pic d'Arbizon entouré de ses forêts immenses ; c'est la vallée de Campan avec ses deux embranchemens de Gripp et de Paillole; ce sont leurs habitations à la fois élégantes et rustiques, leurs belles prairies et les heureux compartimens de leurs champs, leur riche végétation, les gracieux méandres des belles eaux qui les arrosent, la variété de leurs sites, leurs belles touffes d'arbres, leurs gras pâturages toujours couverts de nombreux trou-

peaux, leurs magnifiques forêts de sapins et de hêtres ; c'est en un mot la *fête des yeux* avec plus de vérité peut-être encore, que ne le disait Sapho de la vallée célèbre de Tempé.

On descend dans l'espace d'une heure du sommet d'Ordinsède au bourg de Campan qu'on a sans cesse à ses pieds. Le chemin est âpre et rocailleux, mais le plaisir qu'on éprouve en fait oublier toute l'aspérité.

Cette course est sans contredit la plus belle qu'on puisse faire dans les montagnes.

GÉOLOGIE. Calcaire de transition.

MINÉRALOGIE. Gypse terreux. — Sanguine. — Calcaire grenu fétide. — Calcaire à caryophillies. — Toutes les variétés de calcaire de transition, que les Anglais désignent sous le nom de *mountain limestone*.

VALLÉE DE CAMPAN.

La vallée de Campan a toujours été regardée comme la rivale heureuse de la vallée célèbre qu'arrosait le Pénée. L'Adour coule entre ses deux versants, comme pour séparer tout ce que, d'un côté, la nature offre de grâce et de fraîcheur, d'avec tout ce que, de l'autre, elle a de silencieux, de triste et de sévère.

impétueux déjà, quoique à peine sorti de son berceau, on voit ce jeune fleuve s'échapper à travers les champs par mille ruisseaux dont les eaux pures et limpides vont se jouer au milieu de riantes prairies. En vain toutes les richesses de la poésie ont-elles essayé de retracer les beautés de cette vallée, l'art est resté toujours au-dessous du modèle : et comment peindre en effet toute la féerie de ces lieux enchantés ! quelles couleurs retraceraient ce ravissant tableau, offrant l'image délicieuse et vraie des champs fortunés de l'Elysée !...

Ces nombreuses petites habitations si propres et si jolies, ces riches prairies qui les entourent et dont le souffle empesté du midi n'altéra jamais la vivacité des couleurs ; ces bosquets toujours verts qui les ombragent et que des milliers d'oiseaux font retentir de la plus douce mélodie ; la gaîté de ces troupeaux bondissant sur de gras pâturages ; le son de ces chalumeaux rustiques auxquels le calme de ces lieux semble donner quelque chose de moelleux et de tendre ; ce mélange des fleurs du printemps et des plus riches fruits de l'automne contrastant avec la couleur sombre et grisâtre de ces rochers arides, tout, en un mot, y dispose à de telles émotions de bonheur, que

l'homme sent qu'il n'a de puissance que pour admirer et jouir.

On arrive au bourg de Campan, en remontant la rive gauche de l'Adour. Ce bourg plus digne du nom de petite ville par le nombre de ses habitans, l'élégance et la propreté de ses maisons, est à la distance d'environ une lieue de Bagnères. Il possédait autrefois un château fort où les anciens comtes de Bigorre entretenaient une garnison; et s'il faut en croire une tradition antique, ses souvenirs historiques remonteraient à des temps plus éloignés encore; car elle rapporte que presque sous ses murs, dans les champs qui le séparent du prieuré de S.t-Paul, se donna vers le milieu du huitième siècle, un combat sanglant entre les Bigorrais et les Maures.

Son église renferme les restes de M. Plantade, géomètre habile, mort subitement en 1748, à l'âge de 70 ans, sur la Hourquette des Cinq-Ours, à côté de son quart de cercle et dans les bras de ses guides. On y conserva longtemps sa perruque et son chapeau, précieuses reliques qui n'excitèrent jamais du moins le rire de l'incrédulité, et qu'on allait visiter avec cette espèce de dévotion et d'intérêt qu'inspire tout ce qui se rattache au vrai mérite.

C'est à la sortie du bourg de Campan que commence la vallée. Impossible de se faire une idée du spectacle enchanteur qui vient alors frapper la vue : aussi la plume toute poétique de M. Ramond a-t-elle reculé devant tant de beautés, ou n'en a-t-elle tracé qu'une légère esquisse.

« Je ne peindrai point, a dit cet écrivain » aimable, cette belle vallée qui le voit naî» tre (*), cette vallée si connue, si célébrée, si » digne de l'être; ces maisons si jolies et si » propres, chacune entourée de sa prairie, ac» compagnée de son jardin, ombragée de sa touffe » d'arbres; les méandres de l'Adour, plus vif » qu'impétueux, impatient de ses rives, mais » en respectant la verdure, les molles inflexions » du sol, ondé comme des vagues qui se ba» lancent sous un vent doux et léger, la gaîté » des troupeaux et la richesse du berger; ces » bourgs opulens formés comme fortuitement, » là où les habitations répandues dans la vallée, » ont redoublé de proximité; Bagnères, ce lieu » charmant où le plaisir a ses autels à côté de » ceux d'Esculape et veut être de moitié dans » ses miracles, séjour délicieux, placé entre

(*) L'Adour.

» les champs de la Bigorre et les prairies de
» Campan, comme entre la richesse et le bon-
» heur; ce cadre enfin, digne de la magnifi-
» cence du tableau, cette fière enceinte, où la
» nature oppose le sauvage au champêtre, ces
» cavernes, ces cascades, visitées par tout ce
» que la France a de plus aimable et de plus
» illustre; ces roches trop verticales peut-être,
» dont l'aridité contraste avec la parure de ces
» heureuses vallées; ce Pic du Midi suspendu sur
» leurs tranquilles retraites, comme l'épée du
» tyran sur la tête de Damoclès,.... menaçans
» boulevards qui me font trembler pour l'élysée
» qu'ils renferment.

» C'est à l'adoucissement de ses pentes que
» la vallée de Campan doit l'avantage d'être la
» plus délicieuse retraite de la vie pastorale.
» Elle fut d'abord un profond ravin creusé
» entre les racines du Pic du Midi et les rochers
» calcaires qui s'y appuyaient, par ces torrens
» anciens dont l'impétuosité était proportionnée
» à la roideur des pentes primitives, et dont
» la fureur était irritée par l'aspérité des formes
» qu'avait ébauchées le vieux Océan; mais les
» débris des sommets qui la dominaient sont
» venus rehausser le fond de ces précipices;
» les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol

» qu'elles parcouraient, les éboulemens se sont
» étendus; le repos a succédé à de longues con-
» vulsions, et la végétation a couvert ces amas
» de ruines, désormais propres à la recevoir.

» La vallée de Campan est donc une appa-
» rition anticipée du monde futur. Elle présente
» cet état de calme, si bien annoncé et si bien
» décrit par ce physicien philosophe (*), digne
» de prévoir tout ce que l'humanité peut at-
» tendre de la perfectibilité de la terre. Telles
» seront toutes les vallées des Pyrénées et des
» Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes,
» quand les forces qui tendent à produire seront
» en équilibre avec celles qui tendent à détruire;
» quand les sommets auront cessé de descendre
» vers les bases, et les bases de s'élever vers
» les sommets; quand les pentes auront ce degré
» d'inclinaison, où il n'y a plus d'éboulement
» possible; quand l'active végétation, si prompte
» à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un mo-
» ment de repos, si souvent repoussée du flanc
» des montagnes par les dernières agitations
» de ces géants expirans, s'asseoira en paix sur
» leurs cadavres.

» Mais si la vallée de Campan n'en était pas

(*) M. de Luc.

» encore à cet état de calme permanent! si des
» révolutions la menaçaient encore!... que de
» hauteurs je vois autour d'elle qui ont à ra-
» baisser leur orgueil au niveau de ses collines!
» Là, c'est le Pic d'Espade suspendu sur les
» sources de sa rivière; ici, le marbre caver-
» neux qui renferme ses grottes; plus loin, mais
» plus haut, ce Pic du Midi qui n'en est pas
» encore assez loin au gré de mes craintes, puis-
» que entre lui et ces heureux vallons, je ne
» vois que des pentes prêtes à y rouler ses
» ruines... Les changemens de forme sont lents
» aujourd'hui; mais s'ils devenaient subits....
» quel bouleversement, et que de débris! Alors
» et pour long-temps, plus de prés et plus de
» bergers; plus de ces cabanes si élégantes et
» si paisibles... Des rocs amoncelés; des eaux
» furieuses; quelques gazons isolés, broutés par
» la brebis et la chèvre; voilà ce que notre
» postérité verrait dans la vallée de Campan;
» et le souvenir de cette seconde Arcadie de-
» venue le domaine de la fiction, revêtirait
» peut-être les couleurs fantastiques de la pre-
» mière.»

La vallée de Campan se dirige vers le sud-est, en se retrécissant toujours jusqu'au village de S.te-Marie; là, se divisant en deux branches,

elle forme deux autres vallées, dont l'une appelée de la *Seoube*, s'enfuit vers la gauche jusqu'aux bases du Pic d'*Arbizon*, et l'autre, celle du *Capadur*, va se perdre au pied du Pic du Midi. La première conduit aux carrières de Campan, et la seconde aux cascades de *Gripp*.

Quoique très-remarquable dans toute son étendue, la vallée de Campan a cependant certains points dont la beauté du paysage fixe en particulier les regards par on ne sait quelle richesse de culture, quelle teinte de fraîcheur et quelle élégance champêtre dans les nombreuses habitations qui les couvrent. Telle est toute cette partie du coteau que l'on voit sur la droite, dès que l'on a quitté les dernières maisons du bourg. Elle se prolonge jusqu'à une gorge qui s'enfonce au midi, et dont les versants, tapissés par des forêts de hêtres, forment par leur couleur foncée comme une ombre magnifique relevant encore l'éclat des prairies qui les entourent. On aperçoit dans le fond la montagne de *Niclade*, couverte d'un côté par de sombres sapins, et de l'autre étalant les flancs déchirés de ses roches arides.

Tel est encore ce vallon qu'on aperçoit sur sa droite, dès qu'on est arrivé au troisième pont qu'on trouve sur son chemin. C'est celui

de *Rimoula* ou *l'Elysée Fanny* dont la fraîcheur égale la gentillesse. Le feuillage dont est couvert un de ses versants, les prairies parsemées d'habitations charmantes qui tapissent le versant opposé, l'aspect imposant des montagnes de *Balounco* et de *Peyras* formant le dernier plan de ce vallon, la neige qui quelquefois au milieu de l'été couvre encore leurs sommets, et présente dans un cadre aussi étroit l'admirable contraste du printemps et de l'hiver, l'air pur qu'on y respire, tout porte aux sens une impression de plaisir qui semble se communiquer à l'ame.

Plus loin, et presque aux portes de S.te-Marie, est un autre petit vallon fuyant dans une direction semblable. C'est celui d'*Escaret* que l'on croirait être la seule issue qu'offre ici la vallée. On ne peut rien voir de plus gentil, de plus aimable et de mieux soigné. Cette masse de rochers aux formes âpres et sévères qui forment le fond du tableau est le Pic d'*Arbizon*.

Enfin se découvre S.te-Marie, groupé dans ses trente maisons qui semblent n'en former qu'une seule, et placé sur ce point où se joignent la gorge qui descend de la *Hourquette d'Arreau* et celle qui vient du *Tourmalet*, comme pour reposer un moment le voyageur

et le préparer à de nouveaux plaisirs. C'est là que finit la vallée de Campan, et que commencent celles de la *Seoube* et du *Capadur*, ayant toutes deux la même grâce et les mêmes beautés.

On peut aller visiter, au retour, la grotte autrefois célèbre qui se trouve sur le versant du côté gauche, quelques instans avant d'arriver au pont de Rimoula : mais elle n'offre aujourd'hui rien de remarquable. On n'y voit plus ces belles colonnes de stalactites qui y attiraient tant de curieux. Ce n'est maintenant qu'une espèce de caverne souterraine, humide et fangeuse, à laquelle un vandalisme que la curiosité ne saurait excuser, n'a rien laissé qui fut digne de l'attention du naturaliste, que sa bizarre structure et son étendue d'environ 400 toises qu'on n'a pu lui ravir.

La vallée de Campan possède de si beaux pâturages, de si nombreux troupeaux, et une telle abondance de lait, qu'on est étonné que ses habitans n'aient jamais eu la pensée de rivaliser pour la fabrication des fromages, avec les vallées de la Suisse et les montagnes de l'Ariège et de l'Auvergne. Possédant déjà tous les élémens nécessaires à cette branche d'industrie, ils parviendraient aisément à la dé-

velopper, et il n'y a pas de doute qu'ils n'atteignissent encore à la perfection des fromages de Roquefort, s'il est vrai que ceux-ci ne doivent la supériorité qu'ils ont sur tous les autres, qu'aux grottes dans lesquelles on les enferme. Campan en possède de si nombreuses dans les montagnes qui l'environnent, qu'il y trouverait selon toutes les apparences, des avantages non moins précieux. Ce commerce serait la source d'une prospérité nouvelle pour la contrée : mais comme ces essais demanderaient d'abord quelques sacrifices, c'est aux riches de cette vallée qu'il convient de les faire. Ils en seront doublement récompensés, et par la reconnaissance des habitans de toutes ces montagnes, et par les profits qu'ils retireront eux-mêmes plus tard de leurs produits.

Géologie. Calcaire de transition.

Minéralogie. Fer. — Pyrite arsenicale. — Asbeste en roche. — Marbres. — Brèches, etc., etc. — Stalactites et stalagmites.

VALLÉE DE GRIPP.

La vallée de Gripp est une de celles que visitent le plus, dans la saison des eaux, la majeure partie des étrangers qui viennent à

Bagnères. Il en est peu qui vaguement instruits de ses beautés, ne s'informent de toutes les particularités qui s'y rapportent, de son éloignement de la ville, de ses sites les plus remarquables, de ses trois belles cascades, de ses noires forêts de sapins, même de ses truites délicieuses, et qui ne soient impatiens déjà de goûter tous ces plaisirs qu'on leur a tant vantés. Il n'est pas en effet d'étranger, s'il a parcouru ces montagnes, qui ne parle de Gripp comme d'une des vallées les plus agréables, et qui n'inspire à tous ceux auxquels ils la dépeint le désir de la visiter aussi.

Dire qu'elle n'est qu'une suite de la vallée de Campan, c'est en faire le plus bel éloge. Ce sont en effet les mêmes prairies, les mêmes champs, les mêmes habitations, les mêmes bergers, la même économie agricole, quoique cependant avec quelque chose de plus agreste, mais qui ne fait qu'ajouter à ses beautés (*).

Elle prend naissance au petit village de S.te-Marie, où elle forme un embranchement avec

(*) C'est dans cette vallée que se trouvait autrefois le monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé par Gaucher abbé de Morimond, et transféré quelque temps après en 1160, à l'Escaledieu, sur la rive gauche de l'Arros, par la comtesse Béatrix.

celle de la Seoube qui se prolonge vers la gauche. Elle a une grande lieue d'étendue, et se perd aux bases du Tourmalet et du Pic du Midi. Le chemin est partout spacieux et facile.

Toutes les descriptions que l'on pourrait faire de ce charmant asyle de la vie pastorale, ne donneraient qu'une très imparfaite idée du plaisir qu'on goûte à le parcourir et à se trouver au milieu de ses habitans, qui, par leur candeur et leur simplicité, rappellent peut-être plus qu'en tout autre lieu, cette vie patriarchale dont on vante tant le bonheur.

On arrive après une heure de chemin à l'une des deux hôtelleries situées au fond de la vallée. C'est là que la nature cultivée finit pour faire place à une autre nature morne, décrépite et sauvage, mais dont les formes majestueuses offrent presque autant d'intérêt que les lieux déjà parcourus. Avant d'aller admirer les cascades, on prend ici quelques momens de repos. L'appétit d'ailleurs les réclame. Il est si vivement aiguisé par l'air de la vallée que les simples mets champêtres qu'on trouve au pied de ces montagnes, y sont savourés avec délices. Ce sont des œufs frais, du lait, du beurre, du fromage, et comme objet de luxe quelques truites qu'on peut avoir le plaisir de prendre

soi-même dans un petit réservoir alimenté par l'eau du torrent voisin. Souvent on accompagne ce frugal repas de provisions dont on a pris soin de se munir à la ville ; mais quelle qu'en soit la composition, l'appétit, le plaisir et la gaîté qui toujours y président, rendent tous les mets exquis.

Il n'y avait autrefois qu'un seul endroit dans cette vallée où l'on pût se procurer ces modestes ressources ; c'était à la petite hôtellerie qu'on rencontre sur son chemin, un quart d'heure avant d'arriver aux dernières habitations : on la distingue facilement aujourd'hui sur toutes celles qui l'environnent, autant par le petit air de luxe qui y règne, que par son enseigne *A l'auberge de Gripp.*

Depuis peu de temps, il s'en est établi une seconde ; et quoiqu'elle n'ait pas encore acquis un grand developpement, peut-être cependant importe-t-il de la signaler aux voyageurs, comme leur offrant un avantage qu'ils ne peuvent avoir dans la première, celui de la proximité des cascades. C'est la dernière maison de la vallée sur laquelle on a mis pour toute inscription *A la truite fraîche.* On y trouve d'ailleurs les provisions nécessaires pour un repas champêtre, et de plus, comme chose

curieuse, une chambre originale et bizarre dans sa construction et ses ornemens.

On y jouit d'une admirable vue, car l'œil plonge d'un côté, au milieu de la riante campagne qu'on vient de parcourir, et s'élève de l'autre, jusqu'aux sommets des pics arides qui forment l'enceinte de ces lieux.

Dans le fond du tableau qu'on découvre au midi, se dessine en superbe nape l'une des trois cascades. C'est celle de *Lartigue*, dont la blancheur des eaux relevée par la couleur foncée des sapins qui l'environnent, forme un de ces points de vue dont on ne peut détacher les regards.

Après ces momens de repos consacrés à l'appétit et à une franche gaîté, on se met en route pour aller visiter les cascades.

Avant d'arriver à la première qu'on avait déjà depuis long-temps aperçue, on rencontre à cinq ou six minutes de l'auberge, sur la rive droite de l'Adour, une source appelée le *Bagnet* dont l'odeur hépatique frappe fortement l'adorat, malgré la vivacité de l'air qui doit en diviser promptement les molécules sulfureuses.

Afin de la garantir des infiltrations de l'Adour, M. Soucaze, ancien notaire de Campan, avait voulu, dans l'intérêt de l'humanité, fixer sur

cette source les regards de la commune. Pour la conserver dans toute la pureté de ses principes, il l'avait fait entourer à ses frais d'un mur qui s'élève encore à un pied au-dessus du sol : mais les travaux n'ayant pas été continués, elle fut de nouveau envahie par l'Adour. Cependant malgré le mélange de ses eaux, elle a 17 à 18 degrés, et l'on voit sur tous les points où elle coule, des amas d'une matière floconneuse et blanchâtre, qui prouvent combien doivent être fortement prononcés les principes sulfureux qu'elle renferme. Soumis à quelques analyses, peu sérieuses à la vérité, ces principes ont été reconnus être de même nature que ceux des sources de Barèges. Pourquoi donc la commune de Campan, ne fût-ce que dans le seul intérêt hygiénique des habitans de ces vallées, ne s'est-elle jamais occupée d'utiliser une eau si précieuse, alors sur-tout qu'elle pouvait le faire avec aussi peu de frais ? Elle n'avait pour cela qu'à détourner sur un autre point le bras de l'Adour dont le voisinage l'altérait, et l'exécution de ce travail était aussi facile que peu coûteuse. En élevant ensuite un petit bâtiment, où elle eût établi deux baignoires, elle faisait non-seulement un acte d'humanité, mais encore un acte dont elle

pouvait, sous le rapport de l'intérêt pécuniaire, retirer un immense avantage.

Après avoir vu à quelques pas de là sur la gauche, la petite cascade de *Lartigue* formée par l'embranchement de l'Adour, on arrive à la seconde, qui, se précipitant sur un lit de rochers, semble les ébranler par la violence de sa chûte. C'est celle de *Garet*. Elle est de toute beauté; mais pour bien jouir de l'admirable effet qu'elle produit, il faut longer la rive droite du torrent jusqu'au dessus du bassin où elle tombe avec un fracas horrible. Si l'on prend un peu de fatigue pour arriver jusqu'à ce point, on en est bien dédommagé à la vue d'un aussi beau spectacle, par le sentiment d'admiration qu'on éprouve au milieu de cette nature grande, silencieuse, et dont le calme n'est troublé que par le bruit effrayant de la chûte des eaux.

Au dessus de cette cascade est une autre source sulfureuse d'une haute température. On voit en hiver s'élever, du point où elle se trouve, une épaisse vapeur. Peut-être celle du Bagnet qui par les infiltrations de l'Adour a perdu presque tout son calorique, n'en est-elle qu'une déviation. La nature semble avoir tout fait pour elle. Douée, d'un côté, de principes émi-

nemment sulfureux, et située de l'autre, à l'extrémité d'une des plus jolies vallées des Pyrénées, à trois lieues de Bagnères, dont elle n'est séparée que par un immense jardin, nul doute que les bains qu'on pourrait créer sur le charmant plateau de Lartigue n'en fissent, dans peu d'années, un endroit de délices et de vogue ; nul doute que le plus grand nombre d'étrangers qui tous les ans se rendent à Barèges, n'y accourussent en foule, laissant à cet établissement célèbre à juste titre, mais d'où repousse l'aspect affreux de ses montagnes, son hôpital militaire et tous ceux qui ne pourraient trouver accès auprès de la bienfaisante naïade de la vallée de Gripp.

Que la commune de Campan sache donc enfin apprécier les trésors qu'elle possède, et si l'intérêt qu'elle doit retirer de l'exploitation de sources aussi salutaires ne l'a pas guidée jusqu'à ce moment, qu'elle le soit du moins aujourd'hui par un sentiment d'humanité.

Le gouvernement gagnerait lui-même à la création de cet établissement. Obligé chaque année de faire des dépenses considérables pour réparer la route qui conduit à Barèges, il pourrait l'abandonner et la livrer aux soins des habitans de la vallée, qu'il aiderait au besoin de

quelque subvention. D'un autre côté, l'abord de leurs âpres montagnes serait beaucoup plus facile en traversant le Tourmalet, et la construction de ce chemin, dont la dépense n'excéderait pas de beaucoup celle que tous les ans occasionne le seul entretien de la grande route de Barèges, offrirait d'abord au commerce des vallées des communications plus faciles et plus sûres, et aux étrangers l'agrément de pouvoir dans le même jour parcourir les coteaux de *Davantaïgue*, fiers avec raison de leurs richesses et de leurs beautés, et les délicieuses campagnes arrosées par l'Adour.

La troisième cascade est celle de *Tramezaïgues*. C'est la plus éloignée. Son volume est plus considérable que celui des deux autres. Mais quoique son aspect offre quelque chose de plus imposant, le voyageur s'arrête moins long-temps peut-être devant elle, et le peintre saisit moins vite ses pinceaux.

Telle est cette vallée qui chaque saison voit accourir tout ce que Bagnères attire d'étrangers et de curieux. Ils en rapportent tous les plus agréables souvenirs. La fraîcheur et la teinte de ces belles prairies toujours respectées, même par le soleil de la canicule, ces paisibles demeures qu'habitent des bergers dont la vie n'est

jamais troublée ni par l'histoire des grands, ni par la chûte des empires, ces masses imposantes de montagnes, le bruit des eaux du torrent et le fracas des cascades, qu'ils croient entendre quelquefois encore au milieu du tumulte des villes, tout se retrace long-temps à leur esprit, tout leur rappelle avec délices cette vie pastorale pauvre et ignorée, mais du moins tranquille et heureuse.

Géologie. Le levant de la vallée de Gripp est terrain diluvien à gros blocs granitiques, le couchant est calcaire schisteux, de même que le fond de la vallée.

Minéralogie. Graphite. — Tourmaline. — Grenat noir. — Fer. — Asbeste soyeux. — Blocs erratiques de granit porphyrisé.

VALLÉE DE LA SEOUBE.

La vallée de la Seoube est le second embranchement de celle de Campan, et va se perdre aux bases du Pic d'Arbizon. On en prend le chemin au centre du petit village de S.te-Marie en tournant sur la gauche. Quoique à-peu-près semblable à celle de Gripp, elle offre cependant un caractère tout particulier par la coupure de son terrain et la disposition de ses

collines qu'on dirait n'être que des attérissemens formés par de grandes eaux.

Cette vallée se divise en trois différens quartiers. Le premier que l'on trouve en sortant de S.te-Marie, est celui des *Estupats*. Il est riant et gracieux, mais moins encore que celui de la *Laourence* qui le suit. Ce dernier commence à l'endroit où une vingtaine de maisons, toutes bâties sur un même dessin, espacées à des distances égales, et entourées de prairies, s'avancent en ligne sur un charmant plateau servant de couronnement à la colline qui borde la rive droite du torrent. On ne peut s'empêcher de s'arrêter à la vue de l'effet pittoresque produit par ces habitations rustiques, rangées à la file l'une de l'autre et présentant l'aspect d'un petit camp.

A ce quartier qui s'étend pendant l'espace d'environ un quart d'heure, succède celui de *Castetmaou*. Il va se perdre insensiblement au milieu d'une nature sauvage qui termine la vallée.

Avant de parvenir à ce point, on a déjà touché à la région des sapins, et admiré sur la gauche au fond d'une gorge, la magnifique forêt du *Houeillassa*, dont le noir feuillage se dessine admirablement sur l'azur des cieux.

Non loin de là, se découvre la ferme modeste de *Paillole*, petite hôtellerie servant de point de repos aux voyageurs. Elle offre les mêmes ressources que les deux auberges de Gripp : du lait, du beurre, des truites, des œufs frais, et du vin presqu'impotable, si ce n'est pour les habitans de ces montagnes.

Peu d'instans avant d'y arriver, on trouve un chemin récemment pratiqué du côté droit de la route, sur le flanc de la montagne, à-peu-près dans la direction de l'est à l'ouest. C'est celui de *Rémi*. Il joint l'extrémité de la vallée de la Seoube avec celle de Gripp, en formant le troisième côté du triangle dont les trois points sont S.te-Marie, Paillole et la base du Tourmalet. Outre la facilité des communications qu'a procurées ce chemin, on lui doit quelques courses charmantes qu'on peut faire sur toutes les hauteurs qui dominent ces deux vallées.

Les promenades ainsi que toute autre chose dans le commerce de la vie, ne sont qu'affaire de mode. Ce n'est pas toujours celle qui présente le plus d'agrément qu'on visite le plus, mais celle où tout le monde accourt. Ainsi Gripp est plus renommé que Paillole, et c'est pour ce motif que les étrangers vont en foule

13

offrir le tribut de leur admiration aux nymphes des cascades. Sans doute elles le méritent bien... Tout charme et séduit en effet dans cette heureuse vallée : mais celle de la Seoube lui cède-t-elle en beautés, en grâce et en fraîcheur ? ses eaux sont-elles moins pures et moins limpides ? la nature y a-t-elle déployé moins de magnificence, moins de majesté dans ses formes ?... Ainsi que celle de Gripp, elle n'a pas à la vérité de belles cascades ; mais en échange, elle a ses riches carrières de marbres, ses immenses et beaux pâturages du pré de S.t-Jean, les antiques forêts des Quatre-Véziaux qui couronnent l'enceinte d'un cirque magnifique, et enfin si l'on s'élève jusqu'au col de la Hourquette, un des plus ravissans spectacles que présentent les Pyrénées, celui de toute la vallée d'*Aure* avec ses nombreux villages, ses beaux champs, sa riche culture et les monts gigantesques qui l'environnent.

Les carrières de marbre, connues sous le nom de *Campan*, sont à très-peu de distance de la petite ferme de *Paillole*, sur le versant d'une gorge qui s'enfonce vers la gauche. Elles sont immenses et dignes par elles seules d'attirer les curieux au fond de cette vallée.

Exploitées en grand sous les règnes de Louis

XIV et de Louis XV, ces carrières fournirent une partie des marbres qui décorent Trianon et Versailles. Abandonnées depuis pendant de longues années, elles furent en 1810 tirées de l'oubli dans lequel on les avait laissées, par M. Costallat qui le premier livra leurs beaux produits au commerce; mais le peu d'extension donnée à cette nouvelle branche d'industrie ne les avait encore que très-peu fait connaître, lorsque vint se fixer dans les Pyrénées un jeune industriel (M. Géruzet) à qui elles devaient être un jour redevables de leur réputation et de leur gloire. Succédant à M. Costallat, il sentit aussitôt tout ce que leur exploitation devait procurer d'avantages à la contrée et à lui-même. La carrière de Campan fut celle à laquelle il s'attacha le plus; et dans peu de temps, il alla de nouveau faire admirer ses marbres au sein de la capitale, sur tous les points de la France et même à l'étranger. Ils sont en grande vogue aujourd'hui et fort appréciés surtout pour ce qui se rapporte aux décorations intérieures des bâtimens, à cause de leur composition de matières calcaires et talqueuses qui ne résistent pas très-bien à l'action de l'air.

Sur le chemin de la carrière, on voit une

petite réunion de huttes formées de pierres entassées. C'est ce qu'on appelle *courtaou* en terme du pays. Elles sont couvertes de gazons soutenus par des branchages, et présentent l'aspect d'une terrasse. C'est pendant la saison l'asyle d'un peuple de nomades qui conduisent leurs troupeaux dans les gras pâturages de ces montagnes, jusqu'à ce que le retour des frimas les repousse dans les basses vallées. On trouve de semblables *courtaous* sur plusieurs points, et surtout dans les lieux où la beauté des herbages attire les plus nombreux troupeaux. Un des plus considérables est celui de *Tramezaïgues* que l'on rencontre sur le Tourmalet, à la base du Pic du Midi, après avoir traversé celui de *Lartigue*, situé au pied de la cascade de Garet.

Les cabanes des bergers diffèrent de celles qui dans les mauvais temps servent d'abri aux troupeaux, en ce que celles-ci bâties sur des tronçons d'arbres ne sont que des hangars ouverts du côté du midi, tandis que les premières sont fermées de toutes parts et n'offrent d'autre ouverture qu'une porte très basse et fort étroite.

De ce *courtaou* on arrive ensuite à la carrière d'où l'on découvre dans presque toute

son étendue, le cirque immense formé par les belles prairies de S.t-Jean. Une antique tradition rapporte que dans cette plaine Messala défit les Bigorrais après qu'ils eurent voulu s'affranchir du joug des Romains. Aussi ces lieux ont-ils conservé le nom de *Camp Bataillé* (le champ de la bataille.) Le nom de pré de S.t-Jean lui vient d'une chapelle qui s'y trouvait autrefois, et qui des Templiers, auxquels elle appartenait d'abord, passa dans la suite aux chevaliers de S.t-Jean de Jérusalem.

C'est sur ce point qu'existe le tracé d'une grande route qui doit servir de communication entre Bagnères de Bigorre et de Luchon, et dont ces deux villes, ainsi que tous les lieux qu'elle traversera, doivent, surtout pendant la saison des eaux, retirer tant d'agrémens et d'avantages.

Le chemin de Rémi qu'on peut prendre au retour sur la gauche de la grande route, à dix minutes de *Paillole*, offre une suite d'aspects les plus variés. On ne le quitte pas jusqu'au point culminant de la crête, où perdant alors de vue la vallée de la Seoube pour celle de Gripp et de Campan, qu'on voit pour ainsi dire à ses pieds, on

arrive, après avoir traversé les beaux pâturages qui couvrent toutes ces hauteurs, au petit village de S.te-Marie.

Géologie. Terrain diluvien à gros blocs granitiques.

Minéralogie. Mica palmé.

SARRAT DE MORTIS.

Au nombre des promenades qu'on fait sur les hauteurs qui dominent les vallées de Gripp et de la Seoube, est celle de Sarrat de Mortis (*). On la considère comme une des plus agréables, tant sous le rapport des lieux que l'on parcourt, qu'à cause des points de vue dont on y jouit.

Le chemin est le même que celui de la Seoube: mais on le quitte presqu'au sortir de S.te-Marie, deux ou trois cents pas après avoir traversé le pont de l'Adour. On prend alors un large sentier qu'on trouve sur sa droite, bordé des deux côtés par une haie. Il donne naissance, après un quart d'heure de marche, à deux autres dont l'un se dirige vers le midi, et l'autre remonte vers l'orient. C'est ce dernier

(*) Le mot *Sarrat* en langage du pays signifie *hauteur*.

que l'on doit suivre. Il conduit sur la crête du mont.

A moins que d'avoir joui du ravissant aspect d'*Ordinsède*, on ne peut se faire une idée de celui que l'on découvre de ces hauteurs. C'est le premier en raccourci, mais avec quelque chose de plus agréable peut-être, en ce que les regards embrassent de plus près tous les objets environnans. En se tournant vers le nord, on a devant soi la vallée de Campan et tout l'horizon qui se prolonge au loin ; sur la droite, celle de la Seoube, et à gauche celle de Gripp, paraissant toutes deux vouloir disputer à la première le prix de la beauté.

Longeant ensuite toute la sommité du coteau dont les vertes prairies, les charmantes habitations et les beaux troupeaux annoncent de toutes parts une dépendance de la vallée de Campan, on va joindre au pied de la montagne le chemin de Rémi dont on a vu déjà la naissance à peu de distance de *Paillole*. Ce chemin déjà très praticable et très joli, car sur la majeure partie de son étendue on pourrait l'assimiler à une allée de jardin, n'est encore qu'un simple tracé fait pour montrer à l'administration des ponts et chaussées

la possibilité de joindre les deux vallées par la montagne. La partie qui pouvait offrir le plus de difficultés étant déjà parfaitement exécutée, tout fait présumer que cette route sera un jour établie. Si l'on considère en effet, qu'elle peut servir de point de jonction à toute la vallée d'Aure avec celle du Bastan, et faciliter ainsi leur commerce; qu'un jour, lorsque sera terminée la traverse de Bagnères de Luchon par la Hourquette d'Arreau, elle doit servir de communication entre cet établissement et ceux de Barèges, S.t-Sauveur et Cauteretz, au moyen de sommes peu considérables pour sa continuation par le Tourmalet; qu'elle peut encore être utilisée par les nombreux étrangers qui tous les ans se rendent à S.t-Sauveur et à Barèges, on verra toute l'importance d'une semblable route dont la construction ne serait pas coûteuse et l'entretien presque nul.

On peut, dès qu'on est parvenu sur ce point, suivre ou vers la droite ou vers la gauche, le chemin dont chacune des extrémités aboutit aux vallées de Gripp ou de la Seoube. On traverse en prenant celui de gauche, de riches pâturages parsemés de bergeries. Il est partout facile : celui de droite conduit à Gripp. Sans

offrir plus de difficultés il présente cependant quelque chose d'âpre et de sévère. Il est ainsi moins agréable, surtout pour ceux dont la tète se trouble à la vue de pentes trop sensibles. Il traverse le bois de la *Lit-Bère*, dont la sombre verdure des sapins jette sur tous ces lieux une teinte de tristesse et de mélancolie. Le sol sur lequel il est tracé se compose d'une terre végétale noirâtre, qu'on regrette de trouver sur ces hauteurs où l'homme ne peut aller la soumettre à la culture.

Lorsqu'on est arrivé sur la ligne des dernières maisons de la vallée, et qu'on entend distinctement le bruit des cascades, au lieu de poursuivre alors le chemin dont le tracé ne s'étend guère plus loin, on se détourne à droite par un des sentiers nombreux que l'on y trouve, en se dirigeant vers la cascade de Garet qu'on a toujours devant soi. Ces sentiers sont étroits et rapides, mais ne présentent aucun danger. Il est prudent toutefois de mettre pied à terre, et de se faire devancer par les chevaux qu'on peut livrer à eux-mêmes sans craindre qu'ils s'égarent. Enfin après avoir payé à cette imposante chûte d'eau le tribut d'admiration qu'elle mérite, on gagne le petit *courtaou de Lartigue*, et puis la modeste hôtellerie qui se trouve

non loin de là, pour prendre un moment de repos, avant de traverser la vallée de Gripp.

Il est prudent, pour parcourir ces hauteurs, de se munir de quelques provisions de bouche, que l'on savoure avec délices sur le point le plus élevé de Sarrat de Mortis.

Géologie. Terrain diluvien à gros blocs granitiques.

Minéralogie. Blocs erratiques de granit porphyrisé.

SARRAT DE BON ET SARRAT DE PRADILLE.

Les Sarrats *de Bon et de Pradille* sont encore deux jolies promenades, qu'on peut faire en parcourant la vallée de la Seoube.

Le premier en face du quartier de la *Laourence*, le domine en entier. On en prend le chemin à une demi lieue environ de S.te-Marie, à côté d'une croix de bois peinte en rouge, que l'on trouve sur sa droite. Parvenu sur ses hauteurs, on en parcourt toute la crête pour aller joindre plus loin le tracé de Rémi, qui conduit vers la gauche aux portes de *Paillole*.

Le chemin du Sarrat de *Pradille* est à l'extrémité du quartier de la *Laourence*. On le prend aussi sur la droite, après avoir passé

un pont qui couvre sur toute la largeur de la route le ruisseau de *Rioudille*, au delà de la croix rouge. L'extrémité de ce Sarrat est encore traversée par le chemin de Rémi que l'on suit pour aboutir à *Paillole*.

En suivant pour le retour, la grande route de la vallée, on varie sa promenade et l'on en double l'agrément.

Géologie. Terrain diluvien à gros blocs granitiques.

Minéralogie. Blocs erratiques de granit porphyrisé.

VALLÉE DE BAGNÈRES OU DE LESPONNE.

Lesponne est un vaste hameau disséminé dans une fort longue vallée à laquelle il donne son nom. On l'appelle aussi vallée de Bagnères, parce qu'elle en forme une des dépendances. Elle présente dans toute son étendue tant de sites variés, qu'il est peu d'endroits que l'on parcoure avec plus de plaisir. Aussi ne se rend-il pas d'étrangers dans cette partie des Pyrénées, qui ne s'empressent de visiter cette vallée charmante, où les peintres surtout ont à cueillir de si riches moissons.

Sa direction est vers le sud-ouest. On y ar-

rive par la belle route de Campan, que l'on quitte entre Beaudéan et l'ancien prieuré de S.t-Paul, pour prendre le premier chemin qu'on rencontre sur sa droite. C'est là qu'elle débouche, et qu'elle laisse, comme en fuyant entrevoir déjà quelqu'une de ses beautés. On avance, on se hâte, impatient de se trouver au milieu de ses champs si bien cultivés, de ses vertes prairies, de ses nombreuses habitations. Bientôt au premier tournant, se découvre le *Mont-Aigu*, terminant au sud l'horizon de ce magnifique paysage. La cime élevée de ce pic, l'aridité de ses roches et l'âpreté de ses avenues contrastant avec ce riche tapis de verdure qui se déploie de tous côtés, forment un superbe tableau. Ce n'est partout dès ce moment que l'aspect le plus enchanteur, variant à chaque pas de ton, de dessin et de forme, jusques bien au delà du pittoresque clocher de l'église qu'on trouve sur son chemin.

Tantôt et comme dans une lanterne magique où les ombres paraissent et disparaissent tour à tour, se montre dans toute sa majesté le Mont-Aigu formant seul le fond de la vallée; tantôt on le voit se cacher peu à peu derrière la belle forêt de *Transloubat* qui s'étend sur la droite, pour faire place aux montagnes de

Lhéoü et de *Bizourtère* hérissées de rochers abruptes qu'on jugerait inaccessibles; puis, on le voit se montrer encore, en refoulant le *Lhéoü* derrière le beau rideau de verdure formé par le bois du *Mourgoueil*, qui se déploie sur la gauche; et puis enfin, comme si le voile qui dérobait ces objets à la vue se déchirait tout-à-coup, se découvre dans son entier cette chaîne de roches arides, disposées en masses énormes, qu'on dirait presque verticalement élevées jusqu'aux nues.

Ici la vallée se resserre, et prend une teinte sauvage. On touche bientôt à son extrémité, et l'on se trouve au pied de la région silencieuse et triste des sapinières antiques de *Bizourtère* et du *Mourgoueil*.

C'est là qu'on se détourne à gauche en suivant toujours le torrent lorsqu'on veut aller visiter le magnifique lac aux eaux d'azur connu sous le nom de *Lhécou* ou *Lac Bleu*, suspendu sur le revers des montagnes de Barèges : mais cette course est un peu longue et pénible. Beaucoup de dames visitant pour la première fois des montagnes, osent cependant chaque année l'entreprendre, et oublient leurs fatigues au milieu des plaisirs qu'elle procure.

Les lacs de *Houscou, de la Vache et de Pey-*

ralade, disséminés sur ces rocs escarpés, que de hardis piétons traversent quelquefois pour aller à Barèges, offrent aussi des courses intéressantes à faire; mais un bon guide est nécessaire pour ne point s'égarer sur ces hauteurs.

Un chemin de retour beaucoup plus agréable que celui qu'on a suivi déjà, longe la partie supérieure de la rive droite du torrent qui traverse avec rapidité la vallée, impatient d'aller payer le tribut de ses eaux à l'Adour dont il est une des branches et dont il porte aussi le nom. Ce chemin d'une belle largeur, présente en général beaucoup moins d'aspérités que le premier et domine à tel point tout ce magnifique paysage, que par ses différens aspects, on croit être transporté sur d'autres lieux. C'est de là qu'il faut vraiment voir la vallée pour en apprécier les beautés; qu'il faut considérer cette masse pyramidale formée par les rocs bleuâtres du Mont-Aigu; qu'il faut contempler cette immense forêt de *Transloubat*, fière de ses richesses et de son beau feuillage, ce bois superbe du *Mourgoueil* rivalisant avec *Transloubat* de richesse et de majesté, et sous ses pieds, au fond de la vallée, un heureux assemblage de jolies petites maisons parsemées au milieu de la plus riante campagne.

En traversant le pont *de las Graouos* qu'on trouve aux deux tiers à peu près de la vallée, ou bien celui d'*Abay* placé presque à son extrémité, on arrive sur le chemin qui longe une grande partie de la lisière du *Mourgoueil*. Parvenu presque vis-à-vis le clocher du hameau, on rencontre le petit torrent qu'on avait remarqué déjà du bas de la vallée, s'échapper en bondissant à travers cette belle forêt, dont il relevait la beauté du feuillage par la blancheur éclatante de ses eaux. Ce n'est plus maintenant qu'un ruisseau limpide légèrement animé par l'inclinaison du terrain sur lequel il serpente, et que l'œil suit avec plaisir au milieu des vertes prairies qui lui doivent toute leur fraîcheur.

Un peu plus loin, on tourne sur sa droite, dans un embranchement qu'on rencontre en face d'une gorge qui fuit vers le nord-ouest. Elle est couverte de bois et sert de communication entre cette vallée et celles de Labassère et de Trébons. De ce point et dans la direction du chemin, on aperçoit à travers sa double rotonde de beaux peupliers, le tranquille ermitage du prieuré de S.t-Paul, où l'on arrive bientôt après, en se détournant un peu sur la droite, au moment de toucher à la grande route de Campan.

Cette vallée est d'autant plus agréable à parcourir que jamais l'abord d'un étranger ne rappelle parmi ses bons habitans une idée d'intérêt ; on y trouve au contraire beaucoup de bienveillance, de politesse, de bonté, de désir d'être utile, et cette candeur et cette simplicité si bien en harmonie avec les beaux champs qu'ils habitent.

L'intervalle du déjeûner au dîner suffit pour cette course.

GÉOLOGIE. Brèche calcaire.

MINÉRALOGIE. Variétés de carbonates de chaux.

VALLON DE SERRIS.

Rien de plus délicieux que le vallon de Serris ; rien qui peigne mieux la vie pastorale et le bonheur qu'elle procure. Relégué dans une petite gorge de montagnes qui de tous côtés lui servent d'horizon, on dirait que la nature a voulu le rendre ainsi tout étranger au monde, pour en faire comme la retraite de la paix et du repos.

En y arrivant, il semble en effet qu'on jouisse d'une autre existence. A la vue de ses riantes prairies, de ses frais ombrages, de ses petits champs si bien cultivés, de ses habita-

tions si propres et si simples dont la tranquillité semble ne pouvoir jamais être troublée ni par l'ambition, ni les sombres chagrins, l'ame cherche à se rendre compte des sensations qu'elle éprouve, et ne peut concevoir quelle est cette harmonie qui s'établit aussitôt entre elle et le calme de ce charmant vallon.

Etrangère à tous les sentimens qui l'agitaient naguère dans la ville, elle ne s'occupe ici que du plaisir qu'on y goûte, et préfère mille fois aux avantages de la fortune ceux que la nature a prodigués dans ces beaux lieux. Elle erre avec volupté sur tout ce qui l'entoure, et ne trouvant partout que du bonheur, regrette dans ses épanchemens, que le sort au lieu de la jeter avec des richesses au sein des orages et des tempêtes politiques, ne l'ait pas fait naître pauvre au milieu de cette douce sérénité.

On prend pour aboutir à ce vallon, le chemin qui conduit à la vallée de Campan; mais on le quitte après avoir passé la capucinière de Médous, pour suivre celui qui est sur la rive gauche du torrent. Il traverse la partie occidentale du village où le célèbre docteur Larrey a vu le jour. Ce village est celui de Beaudéan.

On passe ensuite sur un pont de pierre le

torrent qu'on a déjà longé quelques instans. On le traverse encore un peu plus loin, afin de repasser sur la rive gauche que l'on quitte alors pour gagner les hauteurs de Serris.

Le chemin tracé partout pour servir au passage des chars, s'élève gracieusement sur des pentes faciles. Il est bordé d'aunes, de cerisiers, de peupliers et de hêtres. Serris commence enfin à se découvrir. Ses champs et ses prairies s'étendent de plus en plus à mesure que l'on monte, jusqu'à ce que bientôt parvenu sur la crête d'un mamelon qu'on trouve sur ses pas, on est arrêté malgré soi par on ne sait quelle puissance magique.

L'œil cependant n'embrasse pas encore toutes les beautés du vallon ; et quoique celles que l'on découvre semblent n'avoir point à redouter de rivales, il en est de cachées à quelques pas de là qui l'emportent même sur elles. Du nombre de ces beautés modestes est le quartier de *Bayen* que l'on voit après avoir quitté le chemin, et s'être avancé vers la gauche, au pied de cette belle montagne couronnée par le bois de la *Penne*, qui le garantit tout le jour des ardeurs du soleil.

Non, jamais champs ni prairies n'offrirent une plus riante image du printemps ; rien,

jamais, qui fût plus brillant de couleur et de grâce; rien où régnât plus de calme; rien enfin qui reposât l'âme et l'œil avec plus de délices.

Quoiqu'il semble, du point où l'on se trouve élevé, qu'on embrasse tout le vallon, qu'on se garde cependant de revenir sur ses pas: on n'a joui déjà qu'à demi; qu'on regagne donc le chemin, et qu'on le suive jusqu'à cette ligne d'arbres qui lui servent d'enceinte dans la partie supérieure; car là seulement est le terme du plaisir qu'on respire partout avec l'air de ce lieu. Au lieu de voir alors éparses ces beautés qu'on n'avait rencontrées sur son chemin qu'une à une, et sur lesquelles l'œil trop distrait par des beautés nouvelles s'était à peine reposé, on les aperçoit de là toutes réunies, toutes rivalisant de charmes. Le voisinage du Pic du Midi contrastant avec leur brillante parure par la teinte noirâtre de ses roches décomposées, en relève encore l'éclat.

C'est de là que se montre à découvert dans le fond du vallon, le joli quartier de *Serris-d'Aouan*, fier de ses belles prairies et de ses frais ombrages; plus haut, celui de *Serris-d'Arré* coupé par les gracieuses sinuosités du chemin que bordent de tous côtés des champs

couverts de riches moissons et de magnifiques tapis de verdure : à droite, le quartier de *Bayen* bravant par sa position sur le revers de la montagne tous les feux de la canicule, et l'emportant sur les deux autres en grâce et en fraîcheur. C'est de là qu'on peut compter ces nombreuses habitations séparées par des jardins, des champs, des prairies, des touffes d'arbres, et cependant si rapprochées qu'on serait presque tenté de leur donner le nom de village; c'est de là que franchissant ensuite la crête du coteau qui sépare Serris de la vallée de Lesponne, l'œil après avoir glissé rapidement sur les montagnes arides du village d'Asté, va s'arrêter ou sur le bourg de Campan, auquel donne un air de petite ville l'ardoise brillante qui le couvre, ou sur ses belles prairies qui semblent ne se montrer à celles de Serris qu'avec un sentiment de jalousie.

Avant de s'arracher à ce paysage enchanteur dont le pinceau le plus habile ne saurait retracer la moindre des beautés, on ne peut s'empêcher de visiter une allée qui s'étend à l'orient, sur la ligne supérieure du vallon, comme pour le séparer de la nature inculte. La pelouse qui la couvre dans toute son étendue, le silence qui règne sous la voûte de

son feuillage, l'isolement où elle se trouve, et surtout le demi jour qui l'éclaire, tout y invite au bonheur..... Mais quelque chose ramène sans cesse à ce vallon que dérobe maintenant aux regards un épais rideau de verdure; on sent qu'on a besoin d'ailleurs de quitter ce lieu, où l'âme ne peut suffire aux vives émotions qu'elle éprouve; on revient sur ses pas, au milieu des souvenirs heureux du passé, et l'on va se reposer encore sur ces riantes prairies où libre de tout impétueux désir, l'ame retrouve ce calme et ce repos que lui avaient enlevé les voluptueux ombrages de la mystérieuse allée.

Il faut songer enfin à regagner la ville, et quoique l'on pût se tracer un chemin sur le revers oriental de la montagne, en se dirigeant vers le vieux couvent de Médous, on n'hésite point un moment à traverser de nouveau le vallon pour jeter un dernier regard sur cette belle nature.

Géologie. Calcaire de transition.

S.t-PAUL.

L'ancien prieuré de S.t-Paul, un peu sur la droite de la route de Campan, est éloigné de la ville de trois quarts de lieue.

A la place des bâtimens immenses qui s'élèvent aujourd'hui sur ce plateau charmant, il n'existait autrefois qu'une petite habitation, demeure d'un des pâtres de la vallée.

M. l'abbé Torné, ancien prédicateur de Louis XV, qui dès le commencement de la révolution était devenu évêque constitutionnel de Bourges, sût distinguer tout l'avantage qu'on pourrait retirer d'un site auquel la nature avait prodigué tant de faveurs. Las de toutes les vanités du monde et renonçant à ses fonctions épiscopales, il conçut le projet de venir terminer ses jours dans cette paisible retraite. Il en devint en conséquence acquéreur, et sentant qu'une maison simple comme ces lieux leur convenait plus qu'un somptueux palais qui en eut détruit l'heureuse harmonie, il respecta pour ainsi dire celle qu'il y trouva. Il crut cependant qu'un peu d'art ne pouvait déparer la nature; il voulut ajouter quelques ombrages, et par ses soins et de ses mains peut-être, furent plantés ces berceaux de charmille, ces belles allées de tilleuls, de hêtres et d'ormeaux, et ce double rang de superbes peupliers. L'eau y était rare. De tous les dons de la nature, c'était le seul dont elle ne s'était pas montrée prodigue. M. l'abbé Torné sentit tout l'agrément

que ces beaux lieux retireraient d'une source d'eau vive. Elle y fut dès lors amenée à grands frais du sommet d'une montagne voisine ; et il fit ainsi de cet endroit un véritable élysée, où venait le visiter dans la saison des eaux tout ce que Bagnères recevait de plus spirituel et de plus aimable.

L'abbé Torné ne jouit pas long-temps du bonheur qu'il goûtait dans cette tranquille demeure. Frappé d'une mort subite causée d'après l'opinion commune par une trop forte dose d'opium, il termina ses jours à Tarbes, le 12 janvier 1797, à l'âge de 70 ans.

Député du Cher à la législature en 1792, c'est lui qui proposa la prohibition des costumes ecclésiastiques, après s'être montré l'un des ennemis les plus acharnés du clergé. Il avait en effet embrassé avec un si vif enthousiasme l'esprit philosophique de cette époque, que, quoique alors fort avancé en âge, il se maria et divorça peu de temps après.

Un petit moulin qu'il avait acquis dans les environs de Tarbes, peu de temps avant de mourir, lui fit appliquer le proverbe, *d'évêque meunier*, dont son esprit bizarre avait aussi peut-être conçu l'idée quand il fit cette acquisition.

Tout le monde connait la petite anecdote relative à un sermon qu'il prêchait un jour devant Louis XV et qu'il commença par ces mots: *Les Grecs et les Romains.*

L'abbé Torné eut pour successeur dans son ermitage, M. Barère de Vieuzac, son ami, qui ne le garda pas long-temps; et S.[t]-Paul redevint la propriété d'un des paysans de la vallée.

Séduit par la beauté de ce lieu, un anglais, M. Forster, en devint plusieurs années après acquéreur. Cet asile, délaissé depuis un grand nombre d'années, ne renfermait plus que des ruines qui furent alors remplacées par de superbes bâtimens : mais l'inconstance qui d'ordinaire est l'apanage des hommes riches souvent ennuyés de ce qu'ils ont, les rendit bientôt veufs de leur propriétaire, qui, de retour dans sa patrie, mourut peu de temps après. Le riche mobilier que S.[t]-Paul renfermait fut vendu par les héritiers : mais le bien qui se trouvait inaliénable d'après des arrangemens pris par M. Forster, tomba dans les mains d'un fermier, qui, maître de ces beaux jardins, de ces jolies pelouses et de ces verts gazons, les fit sans respect brouter par ses troupeaux, et d'une hache sacrilège abattit ou mutila ses plus beaux arbres. Aussi n'est-ce qu'avec un sentiment de

regret qu'on visite aujourd'hui S.t-Paul, surtout en voyant ce bâtiment construit à peine depuis douze années, tellement détérioré par le temps, qu'il semble déjà compter un siècle d'existence. Mais ce que n'a pu détruire encore ni le temps, ni le vandalisme, ni l'incurie des paysans qui l'habitent, c'est ce beau site que viendra tous les ans visiter avec plaisir l'amant de la simple nature, c'est ce ravissant aspect de trois belles vallées qui viennent déboucher au pied de cette tranquille retraite que l'on prendra toujours pour la demeure du bonheur.

GOÉOLOGIE. Calcaire de transition.

MÉDOUS. — ASTÉ.

Médous avant la révolution était une maison religieuse, très célèbre dans tout le pays par la dévotion qu'on y avait à la S.te Vierge. On y accourait de toutes parts à certaines époques de l'année, et ce concours de fidèles, moins attirés souvent par une piété véritable que par le plaisir de faire un aussi charmant pélerinage, transformait alors ce pieux asile en une maison de fête, où l'on se livrait à mille petits jeux auxquels les religieux eux-mêmes prenaient part quelquefois.

Ce couvent que des capucins habitaient, avait été fondé par Suzanne de Grammont, marquise de Montpezat, vers les premières années du 16.me siècle. Il n'en reste presque plus aujourd'hui que des ruines, dont la vue loin d'exciter la curiosité du voyageur, le repousserait au contraire par le peu d'intérêt qu'elles inspirent, s'il n'y était attiré par l'heureuse position de ce lieu et la beauté de ses deux sources, jaillissant à grands flots l'une à côté de l'autre des cavités profondes d'un rocher.

Bientôt il n'existera même plus de traces de cette église toujours trop petite pour l'affluence du monde qui s'y rendait. Le temps la détruit chaque jour; et sur ce sol que foulait avec respect le pied des fidèles, rampent aujourd'hui de vénimeux reptiles, ou vaguent quelques troupeaux, dont le bêlement trouble seul cette enceinte qui ne retentissait autrefois que de chants religieux.

Le village d'Asté situé vis-à-vis le couvent de Médous, possède la statue de la Ste-Vierge, à laquelle venaient s'adresser dans cette église toutes les prières et tous les vœux. C'est un très joli morceau de sculpture exécuté en marbre blanc et de grandeur naturelle. La translation

de cette statue dans ce village y a perpétué le culte de la Vierge, que l'on y célèbre en particulier le 25 mars de chaque année.

Dans l'église de Médous se trouvaient aussi quelques tableaux qui n'étaient point sans mérite. De ce nombre était *l'adoration des mages*, le seul échappé à cette époque de bouleversement et de trouble où le couvent cessa d'exister. Il tapisse encore l'un des murs d'une de ses grandes salles.

Il est douloureux de voir que par une négligence coupable, tout dans cette abbaye soit tombé dans un état de misère et de ruine, et que de ces beaux lieux il ne reste plus aujourd'hui que son agréable site et l'abondance de ses eaux : aussi semblent-ils maintenant devoir tomber plutôt dans le domaine de l'industrie, qu'entre les mains d'un homme riche et de goût. Quels avantages immenses n'aurait-elle pas à retirer en effet de ses deux belles sources ! elle l'a déjà senti plusieurs fois (*), et c'est moins elle qu'il faut accuser, si l'on ne voit tout ce terrain couvert de nombreuses usi-

(*) Au nombre des personnes désireuses d'acheter Médous, on peut citer M. Ternaux qui avait voulu, il y a une quinzaine d'années, en donner 40,000 francs.

nes, que l'obstination de son propriétaire à conserver ce vieux couvent, qu'il laisse dépérir sans en retirer aucun avantage.

Sur la gauche de ces deux sources, dont les eaux limpides s'arrêtent d'abord dans un bassin demi circulaire, comme pour étaler leur transparence et leur beauté, s'élève un châtaignier sauvage à la hauteur de plus de 20 mètres. La tige en est si droite et si unie, qu'elle a fait toujours l'admiration de ceux qui l'ont vue. Elle est entièrement dégagée de branches. Ce n'est qu'au sommet qu'elle en déploie quelques-unes en forme de couronne, comme le symbole de sa prééminence sur tous les arbres qui l'entourent.

Au pied de ce châtaignier si remarquable, est une grande table de marbre sillonnée d'inscriptions diverses de noms et de dates remontant à des époques fort éloignées; curieux et précieux album, si dans chacun de ces noms était renfermée la biographie de ceux qui les tracèrent.

De l'autre côté de ce bassin où l'on voit se jouer de nombreux poissons dont on suit avec plaisir les mouvemens animés et rapides auxquels ils viennent se livrer au milieu des eaux, pourvu que rien n'en trouble le silence, mais

qui dès le plus léger bruit retournent aussi vifs que l'éclair dans leurs sombres demeures, se trouve une grotte large et élevée, ornée de quelques stalactites, et creusée par la nature dans les flancs d'une roche calcaire. Elle traverse la montagne, dans l'étendue d'une centaine de pas environ. Une tradition antique rapporte qu'il y avait autrefois un oracle païen et un temple druidique. Peut-être était-ce celui du dieu *Aghon* que les étymologistes ont regardé comme le dieu des bonnes sources et des fontaines : car dans quel lieu méritait-il plus de recevoir des hommages?

Deux inscriptions trouvées près d'Asté donneraient du moins quelque vraisemblance à cette opinion, en prouvant qu'il était dans ce lieu l'objet d'un culte particulier. Elles sont rapportées par Oïhénart :

AGHONI
DEO
LABVSIVS
V.S.L.M.

DEO
AGHONI
AVLIN.
AVRIN.
V.S.L.M.

Dans l'intervalle qui sépare la grotte du bassin, existe un petit ventilateur d'où se dégage quelquefois un vent si froid, qu'on y congélerait du mercure. On le distingue à l'agita-

tion continuelle des plantes qui l'avoisinent. Ce dégagement d'air est produit sans doute par la communication de cette ouverture avec les cavités de la source.

Après avoir quitté cette agréable solitude, on peut aller visiter le village d'Asté qu'on voit à peu de distance en face de l'abbaye. On doit ce petit pélerinage, d'abord à la Vierge de Médous, placée sur le maître-autel de cette église, et puis à quelques souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux.

Le pont sur lequel on traverse l'Adour pour y arriver, est à quelques pas au-dessus du couvent.

Le village d'Asté était dans le neuvième siècle une vicomté possédée par la maison de ce nom. Elle passa 300 ans après à la branche cadette de la maison d'Aure par le mariage d'Agnès fille unique d'Hispan II avec Sanche Garcie d'Aure, et prit le nom de Grammont, lorsque dans les premières années du seizième siècle, Menaud d'Aure (*), vicomte d'Asté, eut

(*) Menaud d'Aure, dont les restes furent ensevelis dans l'église des Dominicains de Bagnères, était l'aïeul de Suzanne, marquise de Montpezat, grand' tante de Henri de Grammont, qui fut enterrée dans l'église du couvent de Médous.

épousé Claire de Navarre (*), sœur et héritière de Jean, seigneur de Grammont.

On voit encore à l'orient du village quelques restes du château habité par les différens seigneurs qui se succédèrent dans ces deux maisons, depuis Jean III qui en fut le fondateur au commencement du 15.me siècle. Quoique dépourvus de tout intérêt par eux-mêmes, l'œil s'y repose cependant avec plaisir, lorsqu'on pense que dans leur enceinte palpita le cœur du Grand Henri pour la belle Corizandre d'Andoins, dont il fut éperdûment amoureux. Le nom de *laco dé Bourboun* que porte un petit ruisseau qui coule à l'entrée du village dans sa partie septentrionale, perpétue parmi ses habitans le souvenir des visites qu'il venait y faire à sa belle maîtresse.

A quelque distance au-dessus des ruines de ce château, un peu vers le sud-est, existent quelques vestiges de murailles où l'on croit qu'était construit un temple au dieu *Theuttad* que les Gaulois regardaient comme le père des dieux. Son enceinte de 75 pieds de long sur 20 de large, présente une forme régu-

---

(*) Elle devint ainsi la tige de la nouvelle maison de ce nom.

lière, à l'une des extrémités de laquelle se trouve un petit réduit carré. Ce temple dont bientôt il ne restera plus de traces est connu dans la contrée sous le nom de *paréts dé Thaoutoud*, murailles de Theuttad. Sa position sur le versant de la montagne que couvraient autrefois de sombres forêts, rend cette croyance très-probable, quand on se rappelle que pour les sacrifices horribles offerts sur de semblables autels, les druides, ministres de Theuttad ou Teutatès, choisissaient les endroits les plus retirés au sein des montagnes.

Dans ce village habite le bon Jacou, si connu des naturalistes que le goût de la botanique conduit dans les Pyrénées. On ne saurait en effet trouver d'indicateur plus sûr des lieux où croissent les différentes plantes de ces hauteurs, et surtout celles de Lhéris. Jaloux de soutenir la gloire de son aïeul et de son père dont le premier servit de guide à Tournefort, il se fait encore un plaisir, malgré son grand âge, d'y guider ceux qui veulent suivre ses pas. Sa maison qui servit souvent d'asile à ce célèbre naturaliste, est presque au centre de la rue qui traverse le village du nord au sud, et se distingue par ce quatrain gravé sur une ardoise :

« Pitton de Tournefort dans cet humble réduit
» Des fatigues du jour se reposait la nuit,
» Lorsque, explorant nos monts qu'on ignorait encore,
» Ce grand homme tressait la couronne de Flore.»

M. B. 1833.

Son petit jardin renferme quelques plantes curieuses des Pyrénées.

Afin de ne pas rejoindre au retour la grande route, et revenir ainsi sur ses pas, on gagne en quittant Asté le village de Gerde, d'où prenant un chemin qui traverse la plaine, et qu'on trouve à gauche, après avoir passé la première maison, on rentre à Bagnères par la route de S.t-Gaudens, sans aucune fatigue et tout charmé des lieux qu'on a parcourus.

MÉDOUS.	GÉOLOGIE. Brèche calcaire. MINÉRALOGIE. Variétés de carbonates de chaux.
ASTÉ.	GÉOLOGIE. Calcaire de transition. MINÉRALOGIE. Fer. — Gypse terreux. — Crayon.
GERDE.	GÉOLOGIE. Schiste de transition. MINÉRALOGIE. Fer sulfuré. — *Id.* carburé. — Calcaire blanc. — Couzeranite. — Plombagine.

ÉLYSÉE-COTTIN.

Ce mot seul d'*Élysée*, par toutes les idées de bonheur qu'il rappelle à l'esprit, peint mieux que les descriptions qu'on pourrait en faire, le vallon délicieux auquel on a donné ce nom : mais ses beautés naturelles reçoivent un attrait de plus aux yeux de l'homme de lettres, par le souvenir qui s'y rattache de l'auteur de Mathilde et de Malvina. Aussi va-t-on visiter souvent cette tranquille retraite, moins attiré peut-être par le charme particulier qu'on y trouve, que par le plaisir de respirer l'air suave et pur de ces lieux où M.me Cottin trouva ses plus belles inspirations.

On arrive à ce petit vallon, en se tournant à droite, deux pas avant le pont de la *Moulette* (*), à l'entrée de l'avenue de Salut. De là s'élèvant sur la montagne du Bédat, après être passé devant le tir et le petit pavillon de la poudrière, on gagne, en longeant toujours la gauche de la montagne, l'extrémité du col, où le rideau qui emprisonnait la vue se dé-

(*) Ce pont est ainsi nommé à cause d'un petit moulin qui s'y trouvait autrefois.

chirant tout-à-coup, découvre un des plus gracieux tableaux.

Des trois chemins qui se présentent sur ce point, on prend pour descendre à l'Elysée, celui du centre que l'on parcourt à travers une belle prairie, jusqu'à l'embranchement de trois autres dont on choisit encore celui du milieu. Il conduit au fond du ravin, où l'on trouve sur sa droite, au dernier pas de la descente, une petite claie fermant l'entrée d'une prairie. On suit le sentier qui la traverse, et dans peu d'instans on arrive enfin sous des berceaux d'un feuillage épais, au fond de ce vallon.

C'est là que M.me Cottin se plaisait à passer des journées entières et qu'elle écrivit, à ce qu'on assure, son roman de Mathilde. Le soir elle se retirait dans une des petites fermes voisines, où se mêlant à l'entretien des bons paysans qui l'habitaient, et dont elle avait tous les goûts simples et modestes, elle vivait heureuse et tranquille, éloignée du monde et des méchants.

Le souvenir qu'on y conserve de sa bienfaisance et de sa bonté, n'y fait prononcer son nom qu'avec attendrissement; et c'est avec un sentiment de vénération et d'orgueil qu'on y

montre le portrait de cette femme célèbre, qui, sans prétention, même dans tout l'éclat de ses succès, n'avait pas dédaigné de coucher sous le chaume.

On trouve toujours dans cette ferme d'excellent laitage pour se rafraîchir.

Il y a peu d'années qu'au dessus de la source qui jaillit dans l'endroit le plus retiré de cet agreste vallon, s'élevaient encore cinq ou six hêtres magnifiques, dont l'un portait le chiffre de M.me Cottin, gravé sur une écorce lisse et polie. Il était entouré d'une infinité d'autres noms, dont plusieurs connus dans les sciences et les lettres, semblaient s'y grouper à l'envi, comme pour honorer l'auteur de tant de charmans ouvrages. Ces hêtres faisaient le principal ornement de ce lieu, lorsqu'un paysan sacrilège, ignorant sans doute l'impiété qu'il commettait, les fit tomber sous sa cognée, et couvrit ainsi tout ce vallon d'un voile de deuil.

L'un des arbres qui y restent porte encore cette jolie inscription, à demi effacée par le temps :

« Ces lieux si beaux ont fait naître l'amour;
» Ils ont inspiré le génie. . . . . .
» Voilà pourquoi Mathilde ici reçut le jour,
» Voilà pourquoi Cottin passait ici sa vie !...»

En remontant le ravin on peut aller visiter tout près de là, sur le versant de la montagne qui fait face à l'orient, trois grottes découvertes depuis peu d'années. Mais autant elles méritaient, dès le moment où l'on en connut l'existence, de fixer l'attention des naturalistes et des curieux par la richesse et la beauté des stalactites qu'elles renfermaient, autant elles en sont aujourd'hui peu dignes. On éprouve même un sentiment pénible à la vue des dégradations dont elles ont été l'objet.

La pente du ruisseau qui baigne le fond de ce vallon, conduit au chemin de Labassère, près d'un petit moulin, d'où se tournant à droite, on arrive dans peu d'instans à la ville : mais il faut se frayer soi-même un sentier sur les rives de ce ruisseau que l'on côtoie toujours, en passant alternativement de l'une à l'autre.

Géologie. Calcaire de transition.

Minéralogie. Fer oligiste.

Dans l'intérieur des grottes on trouve des masses de spath calcaire.

GRANDES AVENUES DE BAGNÈRES.

TARBES. - S.T-GAUDENS. - CAMPAN.

Les trois grandes avenues qui aboutissent à Bagnères des côtés du nord, levant et midi, offrent des promenades infiniment agréables que peuvent y faire en voiture les personnes auxquelles leur santé débile ne permet point l'exercice à pied ou à cheval. La manière dont elles sont constamment entretenues et les belles campagnes qui les entourent, les feraient prendre plutôt pour de vastes allées traversant d'immenses jardins.

La première est celle qui conduit à Tarbes. Elle est parsemée dans toute son étendue de si nombreux villages si rapprochés les uns des autres, qu'on croirait que ce sont de longs faubourgs unissant ces deux villes.

Dans l'intervalle des deux premiers, Pouzac et Trébons, s'élève sur la gauche au milieu des champs, à peu de distance de la grande route, un tout petit bâtiment ombragé par quelques arbres. C'est la chapelle de Notre-Dame de la Hourcadère où sont déposés les restes de M. le vicomte de Ségur, mort à Bagnères en 1805.

Là, dans cette modeste demeure dont la simplicité répond à celle des goûts qu'il eut toute sa vie, repose en paix cet ami de la nature et des lettres; son corps fut transporté dans cette chapelle par les soins de M.me Lavaux, son amie, qui lui fit élever un petit monument avec cette inscription :

Ici repose, dans la paix de Dieu,
M. Joseph-Alexandre de Ségur, maréchal-de-camp,
second fils de M. de Ségur, maréchal de France.
Né en 1766, il est décédé l'an 1805.
Il soutint l'honneur de sa famille par les armes;
Il se distingua dans les lettres, et fut un des ornemens
de la cour de France, par ses qualités aimables et brillantes.
Une maladie douloureuse termina ses jours,
dans les Pyrénées, loin de sa famille.
Ses longues souffrances y furent adoucies
par les soins de l'amitié.
Nulli flebilior quàm mihi.

La deuxième avenue tracée sur une côte assez rapide qui se prolonge au sortir de la ville pendant une demi heure, est celle qui conduit à Toulouse par S.t-Gaudens. La perspective y est de toute beauté.

La troisième, et la plus habituellement suivie à cause de la variété de ses sites, est celle par laquelle on aboutit à la vallée de Campan. La vue s'y repose avec plaisir sur les différentes

habitations qui l'animent, sur les petits villages de Gerde et d'Asté, sur l'heureuse position de la capucinière de Médous, et sur les montagues, les collines, les champs et les belles prairies qu'on découvre de toutes parts.

Cependant sur le point d'entrer au village de Beaudéan, on est frappé du donjon sourcilleux qui s'élevant avec fierté sur le sommet du tertre voisin, semble exercer une domination tyrannique sur tous les lieux qui l'avoisinent : mais que l'on se rassure, car si ces murs dans le temps de l'anarchie des grands et des riches, alors que le peuple ignorait encore son origine et sa puissance, faisaient la terreur et l'effroi du pays, ils servent aujourd'hui de refuge à l'infortune, toujours assurée de trouver un asile auprès du bon pasteur auquel ils servent de demeure.

C'est dans ce château dont les restes n'offraient il y a peu d'années que des ruines, qu'habitaient les fiers barons de Beaudéan. Leur maison qui n'est pas éteinte encore et dont l'origine remonte à la fin du treizième siècle, s'était rendue fameuse dans ces contrées, à l'époque des guerres sanglantes des catholiques et des huguenots. L'histoire en a conservé le souvenir; mais en déplorant la fin tragique de celui de ses

barons qui gouvernait Bagnères en 1574 (*), lorsque les protestans du Béarn vinrent faire une excursion dans le Bigorre, elle n'a pu s'empêcher de flétrir d'un éternel opprobre la tyrannie d'un de ses successeurs (**). Il exerçait un tel despotisme dans ses domaines que non content de ravir les femmes et les filles de ses vassaux, il condamnait à des prisons éternelles

---

(*) Le capitaine Lizier du parti des huguenots, après s'être emparé de Tarbes, et en avoir rançonné les habitans, frappa des contributions dans les villages des alentours, afin d'approvisionner la place et de soutenir le siége que se disposait à en faire le comte de Grammont. Trébons que protégeait le baron de Beaudéan, gouverneur de Bagnères, fut le seul village qui refusa de payer la part pour laquelle on l'avait imposé. Outré de cette résistance audacieuse, le capitaine Lizier, accompagné de quelques troupes, part une nuit pour en tirer vengeance; mais avant de pénétrer dans le village, il s'avance seul enveloppé d'une cape blanche sous les murs de Bagnères pour examiner l'état de la place. Dans ce moment, et par un malheurenx hasard, le baron de Beaudéan se promenait sur la grande route à quelques pas de la ville. Trompé par le vêtement de Lizier, sous lequel il croit reconnaître le seigneur de S.t-Martin qu'il attendait, il marche vers lui sans défiance, et ne voit son erreur que lorsque Lizier lui crie de se rendre. Il met aussitôt l'épée à la main et fond sur son adversaire, quand un coup de pistolet l'étend mort sur la place.

(**) Il vivait en 1730.

*

le père ou l'époux assez audacieux pour s'en plaindre ou même pour en murmurer.

Après avoir traversé le village de Beaudéan, on voit sur sa droite le prieuré de S.t-Paul, et quelques pas plus loin, le bourg de Campan et sa vallée.

Telles sont les principales promenades qu'offrent les environs de Bagnères : mais si le plaisir qu'elles procurent, ne peut à cause de l'éloignement de la plupart d'entr'elles, être goûté par tout le monde, que les personnes auxquelles leur âge ou leur santé donnent le regret d'en être privées, se rassurent ; car la nature prodigue de ses faveurs sur tous les points de cette contrée, ne les a pas répandus avec moins de profusion aux portes de la ville. Sans doute ce ne sont point les mêmes richesses ; ce n'est point cette grandeur et cette magnificence de spectacle que présente la région des hautes montagnes ; ce n'est point ce grandiose de formes, cette même sévérité de tons : mais cependant c'est la même nature ; c'est elle-même, réduite à de moindres proportions, resserrée dans un cadre plus étroit, peinte de plus fines couleurs, plus gentille, plus embellie, plus léchée, c'est en un mot ce qu'à l'une des plus belles compositions de

Michel-Ange, est une des plus gracieuses peintures de l'Albane.

On ne peut en effet s'éloigner un peu de Bagnères, qu'on ne se trouve aussitôt entouré des sites les plus variés et les plus pittoresques; qu'on ne foule à ses pieds les plus beaux tapis de verdure et de fleurs; qu'on ne respire l'air le plus pur à l'ombre des plus verts feuillages; qu'on ne se croie même souvent transporté, tant la nature étale partout de richesse et de luxe, au milieu de ces champs élysées ou de ces jardins enchantés décrits par l'imagination féconde de Virgile et du Tasse. Le choix seul embarrasse dans les promenades nombreuses que de toutes parts présentent ses alentours, et d'où l'aspect varie pour ainsi dire à chaque pas.

Mais quoiqu'on puisse errer sans guide au milieu d'elles, il en est cependant quelques-unes auxquelles la préférence est due, et qui dans l'impossibilité où l'on est souvent de les visiter toutes, auraient droit de se plaindre qu'on les eût laissées dans l'oubli.

SALUT.

Le petit vallon de Salut, par exemple, réclame au moins un souvenir. Il est en effet si rapproché de la ville, qu'on ne saurait y faire même un séjour de quelques instants, sans venir admirer sa magnifique avenue bordée de peupliers superbes, de tilleuls, de sycomores et d'ormeaux, sans venir fouler l'herbe veloutée de ses prairies et porter le tribut de son hommage aux bienfaisantes naïades qui habitent ce fortuné vallon.

Salut dans la saison des eaux est en particulier le rendez-vous de ce que Bagnères a de plus élégant et de plus aimable, de ce qu'on appelle, en un mot, le beau monde. Aussi est-ce le plus joli petit panorama qu'on puisse imaginer tant par la variété des objets qui s'y groupent en foule, que par la nature de ces objets eux-mêmes.

C'est un tableau charmant se mouvant au milieu du plus joli paysage, et dans lequel par la différence des aspects et des teintes, trouvent un charme égal, le moraliste, le philosophe et l'homme du monde.

Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Les vieillards éclopés, un jeune essaim de fous,

La sottise, l'esprit, l'ennui, le ridicule ;
Là, l'épigramme court, et le bon mot circule ;
Là, la coquette vient, réparant ses attraits,
Aux fats de tout pays tendre encor ses filets ;
Là, même lieu rassemble, et l'aimable boudeuse,
Et la jeune éventée, et la vieille joueuse,
Que l'aube au tapis vert surprend à son retour,
Veillant toute la nuit, se plaignant tout le jour.
Plus la foule est nombreuse et plus elle est active ;
L'un vient et l'autre part, l'un part et l'autre arrive.
Assemblage piquant de costumes, d'humeurs,
D'âges, de nations, et d'états et de mœurs ! (*)

Impossible en effet de voir rien de plus piquant et de plus agréable que cette belle avenue, de toutes parts encadrée par la nature la plus riante et la plus fraîche, lorsque surtout un jour de fête, des flots de promeneurs s'y pressent à l'envi !

L'habitation qu'on voit à gauche en allant à Salut, sur le versant du coteau, est la demeure du général d'Uzer, dont l'esprit doux et conciliant, autant que les talents et les qualités aimables font aujourd'hui chérir, à Bonne, la domination Française par un peuple accoutumé jusqu'à ce jour à la mépriser.

Le petit vallon qui s'enfuit vis-à-vis, sur

(*) Délille, les trois règnes, chant III.

la droite, est le tranquille vallon de Constance. Rieunel est le nom de la jolie ferme qu'on voit s'élever un peu au-dessus du chemin qui y conduit.

A l'extrémité de l'allée de Salut, se trouve un grand bâtiment où coulent d'abondantes sources d'eau minérale dignes par les trésors qu'elles y déversent chaque jour, d'une demeure plus élégante ou du moins mieux soignée.

Si l'on s'enfonce dans la gorge qui remonte vers le sud-est, on arrive en foulant des tapis de verdure à la capucinière de Médous, d'où l'on revient ensuite à Bagnères en côtoyant sur la grande route, la rive gauche de l'Adour.

On peut aussi dès qu'on est parvenu sur la crête du coteau, le longer dans toute son étendue dans la direction du sud au nord, et regagner la ville, en traversant les allées Maintenon. La promenade est ainsi beaucoup moins longue.

Il est possible de l'abréger plus encore et de se procurer cependant le plaisir de parcourir toute la crête de ce coteau dont la vue s'étend des cimes du Pic d'Arbizon jusqu'aux plaines immenses du Bigorre, en se tournant à l'extrémité de la châtaigneraie qu'on trouve sur la grande allée de Salut, deux cents pas

avant d'arriver à l'établissement des bains. Après l'avoir traversée, en suivant un très petit sentier qui conduit dans une prairie où il se divise en deux, on prend celui qui s'élève vers la gauche sur un tracé peu sensible, pour aller aboutir à la petite ferme que l'on voit au-dessus. Ce même sentier se prolonge encore jusqu'à la ferme supérieure, où il se perd dans un autre assez large, bordé d'une double haie de gros buis. Il va rejoindre dans peu d'instans celui qui longe tout le sommet du coteau, dont une des extrémités touche aux portes de la ville, et l'autre à la capucinière de Médous.

En prenant cette dernière direction, on rencontre sur sa droite, quelques moments avant la descente, un petit chemin d'un abord rapide, planté des deux côtés de coudriers touffus. Il conduit à la ferme de la *Herrère*, petit plateau charmant, peu visité, et cependant bien digne de l'être par son heureuse position, ses vertes prairies, ses touffes d'arbres et le lait pur de ses troupeaux.

On voit par là que le petit vallon de Salut, est à lui seul une source de promenades les plus agréables : mais il lui en manque une pour ne rien laisser ensuite à désirer. C'est

une allée dans le versant opposé à celui sur lequel est tracée la grande avenue, de manière à former avec celle-ci comme une espèce de parallèle. Il existe bien un petit sentier qui parcourt cette ligne, en tournant le bosquet de hêtres qui produit un si joli effet dans ce vallon, mais il est souvent peu praticable, à cause de quelques sources qui le traversent.

Cette seconde allée à laquelle suffirait une largeur de deux mètres, et qu'on planterait de tilleuls et d'ormeaux, afin de la protéger contre le soleil du matin, formerait en joignant ainsi *Salut* à *Rieunel*, la promenade la plus romantique.

Géologie. Calcaire de transition.

Minéralogie. Pyrite sulfurée. — *Idem* ferrugineuse.

RIEUNEL. — VALLON DE CONSTANCE.

Rieunel est une petite habitation tranquille et retirée, dont le vallon de Salut forme tout l'horizon. Ce serait une retraite charmante pour un homme de lettres qui voudrait vivre éloigné du monde. Il y trouverait de beaux ombrages, de belles eaux, du calme et du silence.

C'est une promenade à deux pas de la ville. On en prend le chemin à l'entrée de l'avenue de Salut où, avant de passer le pont de la *Moulette*, on se détourne à droite en côtoyant la rive du ruisseau.

Agréable à tout instant de la journée, elle l'est cependant plus encore, alors que les plantes, à leur réveil du matin, exhalent un parfum mille fois plus doux et plus suave que lorsqu'elles ont été fatiguées par la chaleur du jour : aussi y rencontre-t-on principalement à cette heure, de nombreux promeneurs, et surtout la beauté languissante à laquelle ces lieux offrent un charme particulier.

On y trouve un point de repos sur un tertre recouvert d'un beau tapis de gazon, entouré de siéges commodes et planté de tilleuls qui l'ombragent.

Sur le chemin qui s'enfonce dans le vallon, coule une source abondante immortalisée par les vers du chantre d'*Éléonore*, dont la muse vint trouver de nouvelles inspirations à ses eaux fraîches et limpides.

C'est de là que suivant un sentier étroit sur le bord du ravin, on s'élève insensiblement dans le vallon de *Constance*, plus tranquille, plus retiré, plus champêtre encore que Rieunel,

Là coule aussi, mais moins prodigue de ses eaux, la petite *source de Constance* (*) dont la simple et modeste naïade vit délaissée presque sans culte et sans autel.....

Parvenu dans le fond du vallon, on peut en gagnant vers la gauche le plateau qui le domine, aller aboutir aux bains de Salut. Le sommet du versant opposé, d'où se découvre une belle vue de Bagnères, conduit au chemin de l'Élysée.

FONTAINE FERRUGINEUSE.

Le coteau qui borne la ville à l'occident, est celui qui renferme les promenades les plus variées, les plus nombreuses et les plus fréquentées. Cependant au milieu des allées qui le coupent dans tous les sens, celle qui mène à la *Fontaine ferrugineuse* est le plus habituellement suivie. Elle part de l'angle occi-

---

(*) Le vallon de *Constance* doit son nom aux amours de M. de Comminges et de M.lle de Lussan, qui loin des yeux de leur famille dont l'inimitié s'opposait à leur union, venaient se voir dans cet endroit solitaire, où plus d'une fois sans doute ils se jurèrent un éternel amour. Tout le monde sait quelle en fut la constance et la fin malheureuse.

dental de la chapelle de S.t-Barthélemy attenante à l'hospice, en s'élevant pendant l'espace d'environ dix minutes sur le flanc de la montagne, où s'embranchent trois chemins dès qu'on est parvenu sur un petit taillis qui forme une dépendance du jardin enchanté de M. Bordeu.

Celui du centre conduit à la source ferrugineuse. Dès ce moment on cesse de monter, et l'on y arrive par une superbe allée ombragée dans presque toute son étendue.

Bagnères qu'on découvre tout entier à ses pieds, sa petite plaine si fertile, le coteau qui se présente en face et dont le versant est animé par une foule de maisons de campagne, la ligne des beaux arbres qui le couronnent, plus loin une chaîne de montagnes terminée par le Pic d'Arbizon, et dans l'horizon opposé les plaines du Bigorre parées de leurs villes et de leurs villages y forment une admirable perspective.

Le petit bâtiment surmonté d'un fronton qu'on trouve à l'extrémité de cette allée, renferme la source ferrugineuse, à laquelle ses merveilleuses cures ont déjà donné tant de célébrité.

On arrive dans cinq minutes à Bagnères en suivant le chemin tracé sur la pente du mon-

ticule. C'est celui que l'on prend ordinairement pour arriver à la fontaine, lorsqu'on n'est occupé d'autres soins et d'autres pensées que d'aller y puiser la santé qu'on attend de ses eaux salutaires.

Géologie. Schiste de transition. — Granit. — Micachiste. — Gneiss.

Minéralogie. Fer oligiste.

HAUTEURS DE CHIPOLOU.

Le sentier qui se dirige de la fontaine ferrugineuse vers le nord, procure encore une agréable promenade, par l'aspect romantique d'un petit vallon qu'il traverse, et sur lequel l'épais feuillage de ses hêtres, le murmure de son petit ruisseau, le calme et le religieux silence qui y règnent, répandent toujours un charme qu'on ne peut exprimer.

Ce petit chemin va aboutir à celui de Labassère, à 20 minutes de la ville.

PROMENADE DU BÉDAT.

Cette promenade est la plus longue, mais aussi la plus belle qu'on puisse faire sur le versant de ces hauteurs, sans perdre pour ainsi dire Bagnères un seul moment de vue.

On prend le chemin au-dessus de la fontaine ferrugineuse. De là s'élevant entre une double haie de jeunes arbres qui le bordent dans toute son étendue, on arrive sur un grand plateau d'où l'on embrasse un lointain immense, qui se développant et s'étendant plus encore dès qu'on touche au point culminant de la montagne, laisse muet d'admiration, à la vue de cet horizon sans bornes. On descend ensuite dans un petit bas-fond, où la vue se trouve entièrement bornée. La nature semble l'avoir placé là tout exprès, pour varier ses tableaux, et laisser l'ame se remettre un peu des vives émotions qu'elle vient d'éprouver. Il est couvert d'une tendre pelouse, qui n'attend pour en faire un point délicieux de délassement et de repos que l'ombrage des jeunes arbres que l'on y a plantés.

A la suite de ce petit bas-fond, on traverse tout le Bédat sur le chemin qui lui sert de ceinture. De là, après avoir long-temps parcouru de ses regards Bagnères et le labyrinte de ses rues sans cesse animées par la population brillante et nombreuse qui s'y rassemble de tant de pays divers, avoir admiré ses petits palais dont le marbre fait tout le luxe, le goût et la simplicité tout l'ornement, s'être

promené d'un horizon à l'autre sur les belles campagnes qui l'environnent, et avoir visité les trois grandes grottes que l'on rencontre sur ses pas, mais qui n'offrent au naturaliste d'autre objet de curiosité que celui de profondes excavations dans les flancs de la montagne, on gagne par de gracieux contours plantés d'arbres de toute espèce, le chemin de l'*Elysée Cottin*.

Il ne reste plus alors qu'à revenir à la ville; mais pour éviter l'âpreté que le *Bédat* présente dans sa base (*), on se détourne à la descente, par un petit sentier que l'on trouve non loin de là, sur la droite. Il conduit à la ferme de Rieunel. On est alors presque à Bagnères, et l'on y arrive bientôt après, plein

(*) Comment M. Samazeuilh a-t-il pu dans ses textes de l'*Album lyrique*, peindre le *Bédat* comme la plus hideuse des montagnes qu'il ait vues dans les Pyrénées?.. Si l'on en excepte sa base, labourée par le troupeau d'animaux immondes qu'on y fait parquer souvent, ne présente-t-elle pas au contraire dans toutes ses autres parties, un agréable aspect autant par sa forme et sa surface unie, que par sa robe de verdure dont la teinte est relevée par les roches grisâtres qu'elle montre à nu sur quelques points, et par la couleur vermillonnée de sa terre argileuse?

des souvenirs agréables que l'on conserve longtemps d'une promenade aussi belle.

Géologie. Calcaire de transition.

Minéralogie. Fer. — Dandrite. — Gypse grenu.

LA ROUQUETTE.

En se dirigeant vers la fontaine ferrugineuse, après avoir pris pour point de départ l'angle occidental de l'hospice, on a trouvé l'embranchement de trois chemins dont on a pris déjà celui du centre. Il en reste encore deux à parcourir.

Celui de droite descend vers la *Rouquette*, petite promenade très retirée, peu suivie, et cependant fort agréable par la quantité de ses ombrages.

Là coule sur le bord d'un petit ravin, la *fontaine de la Rouquette* dont l'eau par sa fraîcheur et sa bonté, l'emporte sur toutes les autres sources de Bagnères.

Ce chemin aboutit aux dernières maisons du quartier *des Vergers*, au pied de celui qui s'élève vers la fontaine ferrugineuse.

MENTIOL ET MÉTAOU.

Mentiol et *Métaou*, sur le versant du coteau qui borne Bagnères à l'occident, sont deux jolies fermes qui se découvrent de tous les points de la ville et des environs. Elles servent ordinairement de point de repos à ceux qui vont s'égarer dans les allées tracées sur ce versant.

On y arrive par le chemin qui fait partie de l'embranchement dont on a déjà suivi les deux autres. (Voy. pag. 219 et 223). Non loin de là, sur la droite, existait il y a peu d'années une petite fontaine construite par les soins d'un habitant de Bagnères. Il l'avait entourée de banquettes de marbre, y avait élevé comme un petit autel avec cette inscription: *bonne et belle*, et l'avait ombragée de tilleuls, d'acacias et d'ormeaux. On n'y retrouve plus aujourd'hui que quelques pierres gisant sur le gazon. La source même est presque tarie, ou ne laisse couler que quelques gouttes qu'on prendrait pour autant de larmes échappées à sa naïade en signe de tristesse et de deuil.

A quelques pas plus haut, le chemin se divise en deux. Celui de droite mène à la ferme de *Mentiol*, d'où l'on va rejoindre ensuite à

travers une prairie, le chemin de la fontaine ferrugineuse.

Celui de gauche conduit à la ferme de *Métaou*. Avant d'y arriver, on ne peut s'empêcher de se reposer un moment sur un plateau de forme circulaire qui la domine, et qu'ombragent déjà de jeunes arbres de la plus belle venue. Là se trouvait anciennement le petit ermitage concédé par la commune en 1666, aux capucins de Médous. C'est un point de vue charmant, et tellement rapproché de la ville, que la petite ascension qu'il faut faire pour y parvenir, ne saurait être au-dessus des forces d'une personne faible ou malade. Bagnères se découvre de là dans son entier, à travers un rideau transparent de la plus belle verdure. On y est pour ainsi dire suspendu sur ses mille maisons auxquelles donne un si vif éclat l'ardoise brillante qui les couvre, et l'on y entend distinctement le bruit de la foule que l'on voit se presser et s'agiter dans son étroite enceinte.

L'allée qui part de ce plateau et s'élève vers le nord-ouest sur la montagne, offre un second chemin pour arriver à la promenade nouvelle du Bédat. (Voy. pag. 221).

Le sentier qui s'enfonce dans le vallon qu'on

voit sur sa droite conduit à une autre jolie petite ferme, où coule aussi une source ferrugineuse.

Métaou par son heureuse position est un endroit délicieux, et qui pourrait le devenir bien plus encore entre les mains d'un homme riche. Tout y invite à des parties de plaisir. En descendant au sud-est à travers ses champs et ses prairies, on se trouve au-dessus du rocher dont la base s'étend jusqu'au chemin de Salut. De là, se dirigeant vers la gauche, on aboutit auprès de la petite chapelle de l'hospice, au même point d'où l'on était parti. En suivant la direction opposée, on arrive au pont de la *Moulette*, sur l'avenue de Salut, après avoir laissé à droite la poudrière et le tir.

ALLÉES MAINTENON.

Au midi de Bagnères est un petit monticule d'où la vue embrasse non-seulement la ville entière, mais encore le fond de l'horizon qui va se perdre au nord.

Ce monticule planté d'arbres de toute espèce est une promenade agréable. Elle porte le nom de *Maintenon* parce que c'était sur ses hauteurs que M.me de Maintenon aimait à porter ses rêve-

ries, lorsqu'en 1675, 1677 et 1681, elle vint accompagner le duc du Maine à Bagnères.

On prend le chemin qui y conduit aux dernières maisons de la ville, sur la droite, au tournant du mur d'un jardin, à l'entrée de l'avenue de Campan.

En gagnant l'angle occidental de ces allées, on peut aller aboutir encore au pont de la *Moulette*.

MONLO.

On fait une promenade charmante en traversant la plaine de *Monlo*, située près de la ville au nord-est. On suit pour cela la grande route de S.t-Gaudens, que l'on quitte après les dernières maisons de la ville, au moment de monter la côte. On prend alors sur la gauche une petite allée qui s'enfonce non loin de là dans la basse-cour de la seconde ferme que l'on rencontre. On gagne la gauche à travers un verger à fruit couvert d'un épais feuillage, et bientôt, après avoir laissé sur la droite le château de Monlo que les Monck d'Uzer habitaient autrefois et dont on pourrait aujourd'hui faire une agréable demeure, on arrive à sa longue et belle avenue de châtaigniers, que l'on suit pour joindre un large chemin par où l'on revient à Bagnères.

LES VIGNEAUX.

Cette promenade quoique de trois côtés entourée de maisons, pourrait être considérée comme hors ville, tant elle est découverte de toutes parts, surtout du côté du nord dont elle embrasse tout l'horizon.

Malgré ses agrémens, le beau feuillage de ses arbres, ses fraîches pelouses et l'air pur qu'on y respire, elle est cependant presque délaissée, et ses riches tapis de verdure ne sont foulés que par des bonnes et de petits enfans qu'elles y mènent pour essayer leurs premiers pas, ou par quelques personnes qui fuyant le bruit de la ville, viennent au milieu du silence de ses allées, s'y livrer à la méditation.

A peu de distance vers le nord est un lieu de demeure éternelle. Peut-être, est-ce à ce triste voisinage qu'on distingue trop aisément à la grande croix qui s'élève au-dessus des murs qui l'entourent, qu'on doit attribuer de ne pas voir se réunir chaque jour sur les Vigneaux tout ce que Bagnères possède d'élégant et de riche. Il en coûte en effet de s'abandonner aux plaisirs, et de se livrer aux vanités du monde, lorsqu'on entrevoit à ses côtés le précipice affreux dans lequel on doit s'abymer pour toujours!....

Au centre de la promenade est une fontaine en marbre dont le dessin est si bizarre pour un monument de ce genre, qu'on l'a toujours prise avec raison pour un mausolée élevé au bon goût.

LES COUSTOUS.

Les Coustous n'étaient autrefois qu'une simple place dont l'existence est fort ancienne. On la trouve mentionnée dans l'art. 1.er des fors et coutumes accordés à la ville de Bagnères par Centulle III comte de Bigorre, le 4 des nones de mai de l'an 1171. En 1679, elle fut convertie à ce qu'il paraît en une promenade, car une délibération du 28 juillet de cette année, rapporte qu'une plantation d'arbres y fut faite à cette époque par les soins de M. d'Uzer. Elle présente la forme d'un rectangle. Elle est entourée de siéges de marbre, et plantée sur ses bords de platanes, de tilleuls et d'ormeaux. Sa longueur est de 135 mètres, et sa largeur de 17. Elle occupe presque le centre de la ville dont elle est le point le plus vivant et le plus animé. Aussi les jolies maisons qui l'entourent ornées pour la plupart de belles terrasses et de jardins, sont-elles le plus recherchées, à cause

de leur position heureuse qui les met aux premières places de cette curieuse lanterne magique, dont Bagnères, chaque saison, offre la plus riante image. Cette promenade est un point de rendez-vous général, où tous les jours, et surtout vers le soir, chacun vient étaler son élégance et son luxe, ses ridicules et ses grâces.

Le jour, c'est un véritable bazar renfermant des marchands de toute espèce ; le soir, un assemblage de jeux et de divertissemens variant à chaque pas. Ici, sont des funambules, des saltimbanques, des jongleurs et des physiciens ; là, le salon des nains incomparables, des spectacles de polichinelles, de marionnettes à ressort, de panoramas et de marchands d'orviétan ; d'autre part, des concerts de voix, d'orgues, de violons ou de harpes ; plus loin, les petites banqueroutes de mille différents objets depuis un sou jusqu'à dix sous, des tire-lire d'oublies, de gaufres et de bonbons, des glaces *à la glace* à un sou le verre ; enfin des spectacles, des jeux et des marchands de toute sorte, au point que dans le milieu de cette réunion nombreuse qui va, vient, tourne et retourne, se foule et se presse, on se croit transporté dans le sein de Paris.

Au bas des Coustous est une fontaine mes-

quine et sans goût, peu digne par conséquent de la place qu'elle occupe dans un aussi brillant quartier, et surtout de la source abondante qu'elle reçoit. On regrette, dans un pays dont les marbres font la principale richesse, de ne pas la voir remplacée par une autre qui se ferait distinguer par sa simplicité et son élégance, et dans laquelle se trouveraient réunis les plus beaux marbres de ces montagnes.

JARDINS
DE MM. BORDEU, JAULAS ET BÉGUERIE.

En parcourant ce délicieux coteau que coupent dans tous les sens de si nombreuses allées, où tout fait éprouver à l'ame tant d'émotions de plaisir, il semble que la nature ne puisse étaler nulle part plus de fraîcheur et de grâce; mais pour voir combien ses ressources sont infinies, il faut visiter encore les jardins de MM. *Bordeu, Jaulas et Béguerie*. Il faut voir dans le premier, cette magnificence admirable de perspective au milieu des plus frais ombrages, des gazons les plus verts et des plus belles eaux; dans le second, cet agréable demi jour que semblent habiter de concert le silence

et le mystère ; et dans le troisième, quelque chose qu'on ne peut définir, mais qui charme, qui séduit, et qu'on n'a trouvé nulle part que là, surtout à cette heure du jour où le soleil voisin de son coucher y répand ce charme et ces douces teintes qui naissent de l'approche du soir. Aussi est-ce le moment où M. Béguerie l'ouvre aux curieux qui désirent le visiter, et qu'il se plaît à guider lui-même, en leur en faisant connaître avec un art merveilleux et une complaisance sans bornes, toutes les jolies allées et les gracieux sentiers.

MM. Bordeu et Jaulas se font un plaisir de tenir le leur ouvert à toute heure aux personnes qui veulent aller s'y promener.

Ces deux jardins sont voisins l'un de l'autre. L'entrée du premier est à cette balustrade, isolée sur la rive droite d'un canal qui coule à l'extrémité du boulevard de la poste. Celle du second part de l'intérieur de l'établissement thermal de Théas ; et pour arriver au jardin de M. Béguerie on prend la rue qui s'enfuit vers le nord, en partant de la petite place qui termine le même boulevard de la poste. Parvenu sur le pont d'Arras qu'on trouve à quelque pas de là, on se détourne à gauche pour suivre un chemin qui s'élève vers la montagne. C'est

celui de la *Rouquette*; et la dernière porte qu'on rencontre sur sa gauche, est celle de ce charmant jardin, véritable merveille de la nature et de l'art.

D'après ce rapide aperçu des promenades si variées et si belles que présentent les environs de Bagnères, on voit que le séjour ordinaire fait dans cette petite ville pendant la saison des eaux, peut à peine suffire pour en connaître et en apprécier les agrémens. En s'éloignant de ses murs, on doit donc emporter bien des regrets, et surtout celui de ne pouvoir passer ses jours au sein de ces belles montagnes où tout semble contribuer au bonheur de la vie.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENS PUBLICS.

S.t-VINCENT.

L'ÉGLISE de *S.t-Vincent* est un corps de bâtiment immense dont la construction ainsi qu'on l'a dit déjà (pag. 56), remonte au moins au 12.me ou 13.me siècle. Son enceinte est fort belle et sa voûte très hardie. Les sommes considérables qu'on a dépensées pour l'embellir et qu'on y dépense encore tous les ans, n'en ont fait qu'une grosse église de village par la quantité de mauvaises statues et de plus mauvais tableaux dont on a tapissé ses murs, et surtout par la prodigalité des dorures qu'on a portées jusque sur la figure des saints.

Il n'est donc pas un seul des nombreux objets placés cependant pour l'embellir, sur lequel les regards puissent se reposer un moment avec complaisance. On dit toutefois que la statue

de la Vierge qui surmonte le maître-autel est d'un joli travail ; mais comment le deviner au milieu des ornemens de toute espèce dont on la surcharge chaque jour ? Un peu de goût ou moins d'indifférence dans le chef qu'a eu pendant long-temps cette église, eussent pu produire un autre résultat, en donnant une bonne direction aux travaux exécutés tous les ans par chaque confrérie. Puisse le pasteur qui se trouve maintenant à sa tête, mieux sentir sous ce rapport l'importance de ses devoirs, et ne pas souffrir que dans un temple où tout doit être plein de l'image de Dieu, on vienne, même par ignorance, mêler des choses ridicules !

L'église de S.t-Vincent possède un très beau jeu d'orgues touché par un artiste habile, dont le talent peut s'honorer d'avoir attiré régulièrement à tous les offices, l'auteur célèbre de *Tancrède* et du sémillant *Barbier,* pendant le séjour qu'il fit à Bagnères en 1832.

S.t BARTHÉLEMY.

La chapelle de *S.t Barthélemy* dont l'existence est aussi fort ancienne (voy. pag. 59), est attenante à l'hospice. Elle se fait remarquer par le bon goût qui y règne. On n'y

trouve partout que la grandeur et la majesté de Dieu, au milieu des simples ornemens qui la décorent et du demi jour religieux qui l'éclaire. Elle est desservie par l'aumônier de l'hospice.

CHAPELLE DE LA CROIX.

La chapelle de *la Croix* existe depuis peu de temps. Elle fait partie d'un bâtiment situé sur la route de Tarbes, où de pieuses sœurs de cet ordre se sont consacrées à l'instruction des jeunes filles pauvres. Les dix colonnes stuquées et les quatre pilastres dont on a chargé son étroite enceinte, sans lui donner un air de somptuosité ni d'élégance, l'ont privée de cette simplicité qui devait être son plus bel ornement. Un prêtre particulier y est attaché.

HOSPICE CIVIL.

L'*hospice* est au sud de la ville, sur la gauche du grand établissement thermal. Il est peu de bâtimens de ce genre dont la position soit plus heureuse. L'air pur que les malades y respirent peut seul, sans le secours de la médecine, redonner la santé et prolonger l'existence.

Sa construction qui remonte au milieu du 18.me siècle, est belle et sévère. Ses fondemens reposent sur une masse de rochers. Il reçoit ordinairement 45 à 50 malades. L'intérieur en est vaste. (*)

Une cour et deux jardins en forme d'amphithéâtre, de toutes parts entourés de murs, offrent à ses malades des promenades aussi agréables que commodes.

Il est administré par quatre sœurs de Nevers, dont la douceur et l'inépuisable charité font souvent oublier à l'infortune ses souffrances et ses misères. On ne saurait donner assez d'éloges aux soins qu'elles y portent, et au luxe de propreté sous lequel elles cachent l'indigence.

Dotée d'un hôpital où ne pouvait être reçu qu'un nombre fort limité de malades, Bagnères, afin de secourir plus de malheureux, eut la pensée vers l'an 1777 de créer un établissement où la bienfaisance viendrait verser

---

(*) On va agrandir cet établissement de toute la partie occidentale qui renferme la chapelle de S.t Barthélemy, en la raccordant avec la partie existante, au moyen d'un pavillon couronné par un belvédère à portique entouré d'une galerie, et dont la partie supérieure en forme de dôme, sera surmontée d'un petit clocher.

ses offrandes. C'est de cette époque que date l'existence du *bureau de charité* qu'elle possède, et que dans des circonstances douloureuses, les pauvres ont eu si souvent occasion de bénir (*).

(*) A l'aide de cette institution, que la ville dote chaque année d'une somme assez forte, on a voulu plusieurs fois détruire la *mendicité;* mais loin d'obtenir ce résultat si désireux surtout pour Bagnères, le nombre des mendians s'est tellement accru que l'on peut sans aucun doute croire que la fainéantise en fait chaque jour une profession. La cause n'en serait-elle point dans l'application peu judicieuse des aumônes, au milieu de toute l'attention que l'on met à ne les faire tomber que sur l'extrême indigence? L'oisiveté se trouve excitée par là, et ne se fait aucun scrupule, pour usurper sa part de pitié que le malheur inspire à juste titre, de revêtir les haillons de la pauvreté afin d'en avoir les priviléges.

Le système suivi jusqu'à ce jour serait donc mauvais. Pourquoi ne pas lui substituer alors celui dont les succès heureux ont déjà dans plusieurs endroits dépassé les espérances? Je veux parler d'une maison d'asile, où tout homme valide encore, mais hors d'état de se livrer à des travaux qui nécessitent un certain développement de forces physiques, viendrait faire usage de celles qui lui restent; car celui qui pouvant être utile à ses semblables, ne vit qu'au moyen des secours gratuits qu'il reçoit d'eux, fait un vol permanent à la société pour laquelle il n'est qu'une lèpre qui la dévore.

Que la ville bien pénétrée du danger de ce mal ne recule devant aucun sacrifice afin de le faire disparaître; et pour y parvenir qu'elle n'oublie jamais, *que l'oisiveté*

A propos de cet utile établissement, rappelons-en un autre qui existait autrefois dans la ville, sous le nom d'*institution des pauvres filles*. Il avait été fondé par *Jean Bégole*, qui par testament à la date du 14 novembre 1566, laissa tous ses biens aux filles pauvres de Bagnères, afin que les intérêts de ces biens qui seraient, à sa mort, colloqués en rentes perpétuelles, servissent à les marier. Il fixa lui-même la quotité de la dot de chacune, à la somme de 50 *écus petits*, déterminant ainsi le nombre des filles qui seraient dotées tous les ans sur ses biens, par le nombre de fois que leurs revenus produiraient cette somme.

Il est à regretter vivement qu'un acte de biensance aussi digne d'éloges ait cessé de recevoir son exécution, non moins par le respect que

---

qui mendie, n'est que le développement d'une dépravation qui peut conduire à tout.

L'hospice recevrait ainsi les vieillards et les infirmes qui n'ont plus rien à faire qu'à mourir : la maison d'asile ceux qui peuvent rendre encore quelques services à la société de laquelle ils recevraient du pain en échange ; et pour tout homme qui, capable de quelque travail, refuserait à la société le concours qu'elle a droit d'attendre de lui, la loi se montrerait rigoureuse et sévère.

doit toujours inspirer la volonté des morts, lorsque surtout cette volonté a pour objet des sentimens aussi nobles, que dans l'intérêt de ces jeunes personnes pauvres et privées souvent de devenir d'excellentes mères de famille, par l'impossibilité de contribuer aux premiers frais d'un établissement.

TRIBUNAUX.

Bagnères était en possession depuis les temps les plus reculés de la justice civile et criminelle. Ce privilége était contenu dans les fors et coutumes qui lui furent accordés par Centulle III, et confirmés dans la suite par les comtes et les rois de France successeurs de Centulle dans le comté deBigorre.

Elle y est aujourd'hui rendue par un *tribunal civil, un tribunal de commerce et un juge de paix.*

Le premier tient les audiences dans l'établissement des bains Lasserre, depuis 10 heures du matin jusqu'à 2 heures après midi. Il est composé d'un président, de deux juges dont un d'instruction, d'un procureur du roi, d'un substitut et d'un greffier. Il compte vingt avocats et dix avoués.

Le mardi est consacré aux *affaires correctionnelles*; le vendredi aux *délits forestiers*, et le reste de la semaine aux *affaires civiles*.

Il expédie, année commune, 5 ou 600 affaires civiles, 100 à 150 correctionnelles, et deux mille 3 ou 400 affaires forestières. Le terme moyen des procès nouveaux inscrits chaque année est de 6 à 700.

Le tribunal de commerce siége le *mardi à trois heures de l'après midi*, dans la maison de M.me *Victor*, *rue de Lorry*, qui débouche à la promenade des Coustous. Il est composé des négocians notables de la ville. Le nombre des affaires qu'il juge est à peu près tous les ans de 350 à 400, dont le plus grand nombre est fourni par la vallée d'Aure, très commerçante et très processive.

La justice de paix se rend dans la maison *Idrac*, *rue Traversière*, parallèle à celle de Lorry. Elle a deux audiences par semaine. Le *mardi* et le *samedi à neuf heures du matin*. Le nombre des jugemens rendus par ce tribunal, sans compter les procès-verbaux de non-conciliation, s'élève à près de 400.

Le bureau de l'enregistrement et des hypothèques est situé dans la *rue de Tarbes*. Il est ouvert depuis 9 *heures du matin* jusqu'à 3 *heures de l'après midi*.

THERMES.

Voyez à la page 70, la description de ce bel établissement.

COLLÉGE.

Le collége de Bagnères est un des plus anciens de l'université de France. Il eut pour fondateur M. Pambrun qui, secondé par le savoir et la longue expérience de MM. Daube et Sarabeyrouze, anciens doctrinaires comme lui, et de quelques autres professeurs qui marchaient sur leurs traces, le fit prospérer pendant longues années.

Malgré la multiplicité d'établissemens de ce genre créés depuis l'organisation de l'instruction publique, celui-ci a constamment soutenu sa réputation et sa prospérité.

Indépendamment du français, du latin, du grec, de la littérature, des sciences physiques et mathématiques, de l'histoire, de la géographie, de l'écriture, du dessin et de la musique, qui font l'objet essentiel de l'enseignement auquel on s'y livre, il y a des cours spéciaux de langue anglaise, espagnole et italienne, ainsi qu'une classe particulière de grammaire française raisonnée.

Le nombre des élèves, année commune, y est de quatre-vingt-dix, parce que le local n'a pas encore été disposé par la ville pour recevoir des pensionnaires : mais quelques-uns de MM. les professeurs en prennent chez eux, et leur procurent ainsi peut-être plus d'avantages, par une surveillance continuelle et des répétitions de chaque jour.

Lorsque quelques colléges de l'académie autrefois florissans sont tombés ou touchent au moment de leur ruine, on ne peut attribuer l'existence permanente de celui de Bagnères au milieu des élémens de destruction qui l'ont entouré pendant long-temps, qu'aux soins assidus et à l'expérience de ses professeurs. Sans intrigue, et seulement par leurs constants efforts, leur instruction et leur moralité, ils ont déjoué toujours les petites trames que la jalousie a pu ourdir contr'eux.

Baguères ne possédait autrefois qu'une maison d'instruction publique qu'on appelait *le collége*. On y enseignait le latin. Elle fut démolie vers les dernières années du 17.me siècle. Des maîtres particuliers furent chargés dès lors du peu d'éducation que recevaient quelques enfans privilégiés appartenant aux familles les plus aisées. Elle occupait l'emplacement où main-

tenant est une rue qui conduit à la *place d'Uzer*, entre la maison de M. Bordeu et l'extrémité de la cour de celle acquise des héritiers Pinac, par le docteur Sarabeyrouze : alors n'existait point cette place d'Uzer qui malgré sa petitesse est une des plus jolies de Bagnères. C'était un jardin qui fut vendu par la demoiselle *Antoinette Manas* à la ville, en 1699, pour la somme de 600 livres.

Il y avait à cette époque au coin de la maison de M. Sarabeyrouze, un petit bâtiment où se trouvait la *salle d'audience*. Il faisait face à la rue actuelle de *Frascati*, alors rue du *Bourg-Vieux*. On l'appelait *l'auditoire de la ville*. Il était séparé de l'ancien collége par une place qui en portait le nom.

Puisse l'administration de Bagnères, amie des lettres et des arts, ne pas perdre de vue tous les besoins du collége actuel, digne de sa plus vive sollicitude, tant par son importance morale, que par son état de délabrement et de vétusté!

INSTRUCTION PRIMAIRE.

Au lieu d'une simple école que la ville avait autrefois, elle en compte aujourd'hui qua-

torze où les enfans appartenant aux classes les plus indigentes, vont chaque jour recevoir de l'instruction. Au milieu d'elles se fait remarquer celle de *l'enseignement mutuel*, les dominant toutes par son excellente méthode et les progrès de ses élèves. A la lecture, l'écriture, la grammaire, le calcul et le dessin linéaire qui font partie de son enseignement, se joint aussi la musique dont les succès ont été si étonnants jusqu'à ce jour, qu'on a vu de petits élèves de sept ou huit ans, lire et chanter à livre ouvert, une page quelconque de notes, et former en unissant leurs voix les plus heureux accords.

Cette école se tient dans une des salles de l'ancienne mairie, en face de l'hôtel de ville; mais ce local est si peu convenable, que la commune devrait bien faire en sorte de lui en fournir un autre qui répondît mieux à ses besoins.

Les petites filles de la classe pauvre trouvent dans la ville, de même que les petits garçons, l'avantage d'une instruction gratuite. Quelques bonnes sœurs de *la Croix*, dans une maison qu'elles possèdent sur le chemin de Tarbes, se sont vouées à l'éducation de cette intéressante jeunesse, que l'ignorance, les mauvais exemples

ou de funestes sociétés eussent pu de bonne heure entraîner dans le vice. Elles travaillent avec un sainte ardeur à en faire un jour de dignes épouses, de tendres mères, capables à leur tour de bien élever leurs enfans et par le précepte et par l'exemple.

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

L'éducation des demoiselles est une tâche bien délicate et bien difficile à remplir : aussi parmi les établissemens où l'on s'en occupe, en est-il peu qui répondent à tout ce qu'on devrait en attendre. Sans doute cela vient de ce que les personnes qui s'y consacrent, ne possèdent pas en général une instruction assez forte, ne sont pas assez pénétrées de l'étendue de leurs devoirs, ou ne sentent pas assez les besoins de l'époque. De telles institutions doivent marcher aussi dans la voie des progrès : et sans prétendre vouloir donner à ces jeunes élèves l'éducation sérieuse des hommes, on ne doit pas cependant oublier tout ce que la société a droit un jour d'espérer d'elles. Un pensionnat où serait bien compris ce mode d'éducation, et dans lequel on les instruirait de bonne heure sur la mission importante qu'elles sont appelées à remplir, sur leurs

devoirs envers elles-mêmes sous le rapport de la religion et des mœurs, sur la vigilance attentive, l'ordre et l'arrangement qu'exige l'administration d'un ménage, et où l'on saurait développer en même temps par une instruction agréable et solide les facultés heureuses de l'esprit et du cœur dont la nature a doué tout leur sexe, rendrait un éminent service à la société et acquerrait des droits éternels à sa reconnaissance.

Quelques personnes qui sont déjà depuis longtemps en possession de l'estime et de la considération publique, ont conçu le projet de former un établissement de ce genre, à Bagnères même, où tant d'avantages réunis, joints à la beauté des sites et à la pureté de l'air, décideront sans doute beaucoup de mères de famille qui s'y rendent tous les ans, à préférer ce pensionnat à ceux des grandes villes. Il ne leur cédera en rien en effet sous le rapport de l'éducation, tandis qu'il l'emportera de beaucoup par les avantages et de l'air et des lieux.

En attendant, cette ville offre aux jeunes demoiselles dans une des salles de l'hospice, à côté de la chapelle de S.t-Barthélemy, une école tenue par trois sœurs de Nevers qui ne négligent rien pour l'éducation de leurs élèves.

HALLE.

Bagnères possédait autrefois, à l'endroit où se trouve cette jolie place carrée située près de la salle du spectacle, une vaste halle entourée de magasins qui en faisaient le point central du commerce pour la draperie, la rouennerie, la bijouterie, la mercerie et la quincaillerie. Elle avait été autorisée par lettres patentes d'Henri IV. La tradition rapporte que son immense charpente avait été formée des arbres tirés de la forêt qui couvrait anciennement la montagne du Bédat.

Il paraît en effet, d'après plusieurs délibérations renfermées dans les archives de la commune, que la ville était autrefois entourée de bois; car elles rapportent que les ours et les loups faisaient de si grands ravages sur les bestiaux, dans les forêts et les vacants situés aux environs, que l'on fut obligé d'affecter des primes en faveur de ceux qui auraient pris quelqu'un de ces animaux. Cette prime varia pendant plusieurs années, et fut établie toujours en proportion de la grosseur de l'animal.

Le terrain sur lequel fut construite cette halle, incendiée dans la nuit du 7 avril 1811, formait

dans les temps anciens sept petits locaux particuliers dont la commune fit l'acquisition en 1625, pour le prix de 1640 livres. Comme ses principales administrations sont placées dans des maisons particulières, elle a le projet de faire une immense construction sur cette place qu'elle agrandirait de tout le *moulon* qui est à l'orient; elle réunirait ainsi sur le même point les différens tribunaux, la sous-préfecture et la mairie, et se ménagerait une halle sous de beaux péristiles qui feraient le tour de ce magnifique établissement.

SPECTACLES. -- DANSES. -- CONCERTS. -- SALONS LITTÉRAIRES. — MUSÉES.

THÉATRE.

Bagnères n'avait anciennement aucune salle de spectacle. Ce furent les comédiens *Baron* père et fils qui les premiers conçurent l'idée d'en y créer une, vers la fin de 1772. Ils ne demandèrent qu'un local, s'engageant à supporter tous les frais de construction. Le conseil de la ville accueillit leur demande, et mit à leur disposition l'emplacement *des boucheries*

qui existaient autrefois dans cette espèce d'avant-cour qui se trouve au nord de l'ancienne mairie. Mais sur quelques observations adressées au conseil, au sujet des inconvéniens qui pourraient en résulter pour la maison commune, si la construction de la salle avait lieu sur ce point, il fut décidé qu'on donnerait le *grenier à sel* situé au couchant de la halle, dans l'espace qui la séparait de la maison voisine: et c'est là que fut construite en planches la première salle de spectacle que Bagnères ait possédée. On l'abandonna dix ans après, à cause de son état de délabrement, et il fut délibéré que la ville offrirait à l'intendant un terrain plus spacieux et plus commode, s'il voulait en y bâtir une nouvelle. On discuta sur le local qu'on choisirait, et l'on n'était point fixé, lorsqu'éclata la révolution de 89. Ce fut peu de temps après que quelques personnes réunies en société transformèrent l'église de S.t-Jean en salle de spectacle (voy. pag. 59). C'est celle qui existe aujourd'hui; elle est petite, mais élégante et de bon goût. Il ne lui manque que des décorations pour ne rien laisser à désirer. Les comédiens du 16.me arrondissement l'occupent pendant les trois mois de la saison, et y attirent une foule considérable, lorsque leur troupe est bien

composée. On y joue même la tragédie. Si les acteurs en général entendaient bien leurs intérêts, ils se borneraient uniquement au vaudeville, d'abord parce que ce genre offre moins de difficultés, ensuite parce qu'il plaît en général beaucoup plus, et puis, raison dominante, parce qu'il souffre plus de médiocrité.

Il est assez ordinaire de voir quelques-uns des premiers acteurs de Paris, que les Pyrénées attirent à cette époque, y donner quelques représentations.

Un manége établi presque tous les ans à Bagnères, des jeux de physique amusante et d'autres spectacles dont le choix seul embarrasse, procurent aux étrangers qui l'habitent, les plus agréables délassemens (*).

(*) La ville est assez bien éclairée, pour qu'on puisse à la sortie des spectacles se reconnaître aisément dans ses rues. C'est encore un des nombreux avantages qu'elle a sur l'ancienne Bagnères, qui pour la première fois seulement, en 1754, fit placer à toutes ses grandes avenues quelques lanternes qu'on cessait d'allumer lorsque la saison était finie. Elle compte aujourd'hui cinquante-quatre réverbères.

FRASCATI.

La danse et les concerts sont au premier rang des plaisirs après lesquels on court communément pendant la saison des eaux. Il est impossible, à moins qu'au sein des grandes villes, de trouver nulle part un endroit où l'on ait comme à Frascati, un culte plus particulier pour Euterpe et Terpsichore.

Ce magnifique établissement, unique peut-être en Europe, possède toute espèce d'agrémens, vastes et belles salles de danse, petit théâtre de société, salons de concert, salons de jeu, cabinet littéraire, journaux français et étrangers, bibliothèque, restaurant, table d'hôte, café, magnifiques appartemens, et chambres séparées, bains aussi spacieux qu'élégans et commodes, il ne laisse en un mot rien à désirer, principalement sous le rapport des jouissances et des plaisirs que procure la bonne compagnie.

M. de Lugo, ancien consul d'Espagne en France, en est le propriétaire. Il a non-seulement voulu rivaliser avec Paris, mais l'emporter encore sur tout ce que la capitale pouvait offrir de plus beau dans ce genre.

Avec ce seul établissement on ne peut vivre un moment isolé dans Baguères, tant il est facile d'après les élémens qu'il renferme, de se composer une société conforme à ses goûts. Savans, hommes de lettres, artistes dans tous les genres, femmes spirituelles, aimables et jolies se trouvent réunis dans son heureuse enceinte, comme si tout ce que l'Europe a de plus distingué, s'était donné rendez-vous dans ses superbes salons.

Les soirées des lundi et vendredi sont consacrées régulièrement à la danse; les autres, à des concerts d'artistes, à de simples soirées musicales ou à d'aimables causeries. Frascati pour tout dire en un mot est un lieu de délices. On s'y rend le soir, au retour de la promenade, sans recherche et sans art, et l'on y passe les heures les plus agréables au milieu d'une société charmante. On s'y fait vite des amis, mais

Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pylades du jour, qui dans quelques semaines,
L'un de l'autre oubliant les sermens superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus!
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies,
Arrivent s'adorant, et partent ennemies. (*)

Délille, les trois règnes, chant III.

L'établissement est couronné d'un élégant belvédère entouré de vitrages, d'où la ville entière, les belles campagnes qui l'environnent et le magnifique horizon qui s'y découvre, forment le plus joli panorama.

Le prix de la souscription pour l'entrée journalière de l'athénée de Frascati est pour les messieurs, de 5 f pour une semaine, 8 f pour 15 jours, et 15 f pour chacun des mois de juin et de juillet; de 6 f par semaine, 11 f pour 15 jours, et 20 f pour les mois d'août et de septembre. Les dames ne paient que la moitié de ce prix.

L'abonnement pour un jour est de 3 fr. Les souscripteurs ont seuls le droit d'entrer dans l'athénée.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

Désireux de laisser dans les Pyrénées un établissement de bienfaisance comme un souvenir durable de tout ce qu'il leur devait, pour les momens heureux qu'il y avait passés dans l'étude des sciences naturelles, M. A. Rolland qui cultive avec un égal succès les sciences et les arts, convaincu de l'influence que la musique exerce sur les mœurs, forma le projet

en 1832 de fonder un petit conservatoire à Bagnères. Quelques voix dont il avait remarqué le charme et la douceur, lui firent pressentir qu'assujetties à des règles, elles pourraient peut-être un jour atteindre à la hauteur des Laïs, des Garat et des Lavigne qui devaient leur naissance à ces montagnes, et dès lors il exécuta son philanthropique projet, et créa cet établissement dont le produit devait tourner au profit des pauvres de la ville.

Dans peu de jours il réunit 50 à 60 personnes de tout âge et de voix différentes ; et par son goût exquis, son excellente méthode et son admirable patience, il développa si bien toutes les ressources de ces voix jusqu'à ce moment livrées à la nature, il obtint une si douce harmonie et de si délicieux accords, que tout le monde accourut à ses concerts. Il fut alors heureux de pouvoir, comme il l'avait espéré, venir au secours de l'indigence et sécher les larmes du malheur.

Favori de toutes les sœurs d'Apollon, il ne pouvait être étranger à la poésie. Il la consacra à chanter les Pyrénées, et voulut que ses chants, pour lesquels il composa une musique simple et belle comme ces montagnes, devinssent la base de ses soirées musicales. Ces accens

patriotiques furent bientôt dans toutes les bouches. Imprimés ensuite avec accompagnement de harpe, de guitare et de piano, ils furent vendus au profit des pauvres; et par ses soins généreux, Bagnères et les Pyrénées furent chantées dans la France entière et même à l'étranger.

Marchant sur la belle route que venait de leur tracer M. Rolland, trois auteurs d'un talent distingué, MM. Samazeuilh, Soubies et Gélibert qui ont trouvé dans ces montagnes de nouvelles inspirations, viennent de publier une collection de 24 romances, chansons et chansonnettes sous le nom d'*Album des Pyrénées*. Ils ont concouru tous trois à ce charmant ouvrage, le 1.er pour la poésie et le texte historique joint à chaque morceau de chant, le 2.me pour la musique, et le 3.me pour les dessins.

Sous le nom de *Ménestrel des Pyrénées Françaises et Espagnoles*, M. Rolland a publié aussi les différens morceaux qu'il a composés et qui forment un très joli recueil. Celui-ci se vend *au profit des pauvres*.

SALON DE M. JALON.

Considéré comme cabinet littéraire, ou de peinture, de dessin, de minéralogie, de bo-

tanique, d'ornithologie, de conchyliologie, d'entomologie, en un mot comme le plus joli petit assemblage d'une infinité d'objets qui se rapportent à ces différentes parties de l'histoire naturelle, le salon de M. Jalon mérite d'être visité par les savans, les artistes et les amateurs, dont la curiosité s'y trouve encore excitée par un grand nombre d'autres objets originaux et rares.

Tout y est placé sans méthode et sans ordre comme dans la nature. Ici, c'est une foule de papillons posés sur un bouquet de fleurs, là s'envole un oiseau de proie tenant un malheureux rat dans ses serres; sur ces beaux échantillons de schiste micacé, de poudingues et de granits, repose un essaim d'insectes aux plus vives couleurs; au milieu de ce tas de différentes pyrites, de morceaux de zinc et de fer, de stéatite, d'asbeste et d'amphibole, on voit se glisser une couleuvre, et sur ce marbre de *Lumachelle* dont la teinte grisâtre ressemble au sable de la mer, briller une collection des plus jolis coquillages. On dirait que rien n'est inanimé dans ce charmant salon, où l'art et le bon goût ont su donner à chaque être une existence nouvelle, aux dépens de la froide harmonie que réclamait la science.

*

M. Jalon est un bon peintre de paysages ; aussi dans les tableaux à l'huile et les aquarelles qui décorent les murs de son salon, trouve-t-on réunies les principales vues des Pyrénées, qui jamais n'inspirèrent à personne plus d'enthousiasme et plus d'amour. Les courses nombreuses qu'il y a faites, avec la plupart des artistes ou des savans qui les ont parcourues, l'ont mis à même d'en connaître mieux que tout autre les sites pittoresques et les beautés. En 1822, sur la recommandation de M. Azaïs, son intime ami, il y accompagna M. Thiers aujourd'hui ministre d'état, et M. Thiers de retour dans la capitale, partageant le regret qu'éprouvent à se séparer de M. Jalon, tous ceux qui ont eu le plaisir de l'avoir pour compagnon dans ces montagnes, de jouir de la gaîté de ses entretiens et d'apprécier surtout la bonté de son cœur, lui écrivait quelque temps après : « Je vous ai » quitté péniblement affecté de me séparer » de vous, et je puis vous assurer que cette » séparation m'a coûté presqu'autant que celle » de mon propre pays. J'espère que vous vou» drez bien me conserver un souvenir....

On est en effet si bien avec M. Jalon ! On est entouré chez lui de tant d'égards, de soins,

de complaisances, qu'il n'est point d'étranger qui s'éloigne de ce petit sanctuaire des arts et des sciences, sans réclamer comme M. Thiers, un souvenir des hôtes aimables qui l'habitent, et qui ne lui adresse aussi cet adieu :

Adieu, salon charmant, par les arts habité ;
Tout respire en ton sein leur aimable influence.
Ici, les tendres soins de l'hospitalité,
Des pénates chéris font oublier l'absence. (*)

On y trouve avec tout ce qui peut se rapporter au dessin ou à la peinture, une bibliothèque choisie et des journaux.

MUSÉUM DU GRAND ÉTABLISSEMENT THERMAL.

Bagnères, par sa position au pied des Pyrénées et par l'affluence des étrangers que ses eaux y attirent chaque saison, sentait depuis long-temps le besoin d'un petit *muséum* dans lequel se trouvât réuni tout ce que cette belle chaîne pouvait offrir de plus intéressant. On ne s'était encore occupé que de petites collections où la curiosité presque seule se trouvait satisfaite, lorsque MM. Gélibert et Philippe conçurent chacun de leur côté, le projet d'aller

(*) Vers anonymes laissés sur la table du salon.

plus loin, et de répondre aussi à ceux qui ne sont avides que de science. Passionnés tous deux pour l'étude de l'histoire naturelle, ils étaient bien capables de remplir cette tâche importante et difficile. Aussi la ville favorisant de si nobles vues, s'empressa-t-elle de mettre à la disposition de M. Gélibert qui lui en fit la demande, les deux grandes salles de chacun des pavillons qui sont aux deux extrémités du grand établissement.

Il en a consacré l'une spécialement à la peinture. Le plus grand nombre des tableaux représentent différentes vues des Pyrénées que l'habile pinceau de cet artiste a retracées avec talent, et surtout avec une rare fidélité. On y voit en outre plusieurs ouvrages de quelques peintres distingués de nos jours.

La seconde salle renferme tous les objets d'histoire naturelle. Elle réunit déjà une très belle collection d'échantillons de roches et de minéraux divers, méthodiquement classés pour l'étude de cette science.

Dans le règne animal, on y trouve plus de 2000 pièces, soit de quadrupèdes, d'oiseaux ou d'insectes.

Ce *muséum* où les sites les plus remarquables des Pyrénées sont à côté de tous les trésors

qu'elles possèdent, ne peut manquer par l'intérêt qu'il offre, d'attirer en foule les savans, les amateurs et les curieux.

M. Gélibert est heureusement secondé dans son entreprise par M. Artigala, architecte, qui déjà depuis quelques années s'était occupé de former un cabinet d'ornithologie.

CABINET DE M. PHILIPPE.

M. Philippe est un naturaliste que son amour pour les Pyrénées a fixé à Bagnères, où il a réuni la plus riche collection qu'on ait encore eue d'oiseaux de ces montagnes. Il les a lui-même empaillés avec ce goût et cette intelligence qui montrent combien il connaît la nature, et comme il a su bien la prendre sur le fait.

L'étude particulière de la *géologie* et de la *minéralogie,* à laquelle il s'est livré depuis trois ou quatre ans, spécialement dans le rayon qui environne Bagnères, le met à même de donner à ceux qui cultivent ces deux sciences, toutes les indications et tous les renseignemens qu'ils pourraient désirer sur la topographie et la richesse de ces lieux. Il a tant d'obligeance et de bonté, qu'il se fait un plaisir d'accompagner lui-même les voyageurs qui désirent aller ex-

plorer ces montagnes ; et certes ils ne sauraient trouver de meilleur guide. Ils peuvent être assurés avec lui de retirer toujours d'heureux fruits de leurs courses.

Son cabinet renferme une grande quantité de minéraux curieux et rares. Il est en face de l'hôtel de France. On y trouve aussi quelques journaux politiques et littéraires.

INDUSTRIE.

MARBRERIE.

Malgré l'abondance et la variété des marbres des Pyrénées, leurs nombreuses carrières sont restées pendant des siècles entiers enfouies dans la terre, sans que personne ait eu même la pensée de leur demander compte des trésors qu'elles recélaient. En vain y voyait-on les traces des exploitations auxquelles s'étaient livrés les Romains pour en extraire les marbres, les porphyres et les granits dont ils avaient décoré les superbes monumens que l'on admire encore dans plusieurs villes de France (*) : en

(*) Lyon, Aix, Nîmes, Avignon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, etc.

vain tout le monde et particulièrement les habitans de ces montagnes, savaient-ils que de leurs carrières étaient sortis les plus beaux marbres qui servirent d'ornement aux palais de François I.er, d'Henri IV, de Louis XIV et de Louis XV, personne ne songeait à profiter des avantages immenses que devait produire ce genre d'industrie, lorsque M. Costallat conçut en 1810, le projet de remettre en vigueur quelques-unes des anciennes exploitations.

Plus de 100 blocs détériorés en partie, gisaient depuis un nombre considérable d'années dans les carrières de *Campan*, de *Sarrancolin* et de *Beyrède*. Il en devint concessionnaire pour une somme très modique, et dès lors s'appliquant d'une manière particulière au sciage des marbres, il les façonna en chambranles et dessus de tables. Mais malgré la mention honorable obtenue par M. Costallat en 1822, ce commerce ne reçut que très peu d'extension.

La gloire sinon de le créer, du moins de le développer d'une manière étonnante, était réservée à M. Aimé Géruzet. Il arriva à Bagnères en 1825, devint le gendre de M. Costallat, et lui fut associé pendant trois années. Ensuite il demeura seul chargé de la *marbrerie*. Dès lors arrachant au berceau cette industrie qui

peut-être y fut demeurée long-temps encore, il la porta dans peu de temps et comme par prodige, à ce degré d'élévation qui la mit en vue de la France entière et des pays étrangers.

Par ses soins, son activité, sa rare intelligence, il a formé le plus bel établissement qu'il y ait dans ce genre. Il comprend l'extraction des marbres à la carrière, l'écarrissage des blocs, le transport à l'atelier, le sciage, le taillage et le polissage. Soixante-dix à soixante-quinze ouvriers sont tous les jours employés à ces différens travaux.

Le sciage se fait au moyen de deux roues hydrauliques qui mettent en jeu, jour et nuit, quatre chassis composés chacun de 20 lames, suivant le besoin ou l'importance des blocs, sans compter quelques petites scies latérales marchant par le même mécanisme pour de petits sciages.

L'arbre d'une de ces roues meut en même temps une scie pour les tables rondes que l'on creuse pendant qu'on y fait toute sorte de moulures.

Cet établissement où se trouvent réunis presque tous les marbres des Pyrénées, et particulièrement ceux des 14 carrières qu'exploite M. Géruzet, va malgré son importance actuelle en

acquérir une plus grande encore, par le placement de quatre nouveaux chassis, d'un moulin à carreaux pour appartemens, d'un martinet à piler le marbre pour le stuc, et d'un mécanisme pour le polissage.

Grace à ce développement si surprenant et si rapide, mais qui n'étonne plus dès que l'on connaît l'heureuse organisation et l'activité extraordinaire de M. Géruzet, la France ne devra plus bientôt recourir aux pays étrangers, car, ainsi que l'a dit et prouvé M. Héricart de Thury, elle possède en marbres de toute espèce, brèches, albâtres, granits, porphyres, etc. etc., tout ce qu'on peut désirer. Pour obtenir cet heureux résultat, il faut que le Gouvernement soit le premier à n'employer dans ses travaux que des marbres indigènes, et que d'autre part il favorise cette nouvelle branche d'industrie : qu'il sache, par exemple, lui faire quelques concessions, telles que des fermes à long terme de ses carrières ; et au lieu d'une exploitation resserrée, dans l'unique objet d'offrir des marbres pour décorer des appartemens, il verra de véritables entreprises commerciales qui le soustrairont avant long-temps au tribut de 2,000,000 qu'il paie à l'étranger.

Le magasin de M. Géruzet est une des plus

jolies curiosités de la ville, tant sous le rapport de ses marbres, que par la quantité d'objets qu'il renferme, tous également remarquables par l'élégance et la beauté du travail. On y voit en stalactites et stalagmites une infinité de petites choses charmantes. Tout le monde y est accueilli avec la plus grande politesse. (*)

Ce bel établissement est sur la rive gauche de l'Adour, à quelques pas au-dessous du pont.

M. Graciette fils en possède aussi un autre important au nord-ouest de la ville, mais on regrette de n'y pas trouver ce mouvement et cette vie qui animent celui de M. Géruzet, lorsque cependant les besoins de chaque jour pourraient alimenter plusieurs ateliers de ce genre. Il mérite aussi d'être visité.

FABRICATION DE LAINAGES.

Sur la première ligne de l'industrie Bagnéraise se trouve, à côté des marbres, celle des

(*) M. Géruzet a envoyé à l'exposition de cette année plusieurs objets sortis de ses ateliers, et qui tous ont mérité les mentions les plus honorables dans les différens journaux qui se sont occupés des produits de l'industrie française. Espérons que dans la distribution de ses récompenses, le gouvernement se montrera juste à son égard.

lainages : mais celle-ci est fort ancienne et a varié beaucoup dans ses produits.

On faisait autrefois à Bagnères des *cadis* ou demi-draps croisés pour le vêtement de la classe du peuple, des *reverses* pour ameublement ou garnitures de lit, et des *étamines*, ou *tissus lisses* (tout laine peignée) rayés et à carreaux, de couleurs bariolées, pour l'habillement des femmes.

Les deux premiers articles se fabriquent encore, mais beaucoup moins qu'anciennement. Leur principal commerce repose sur la tête de MM. Castagnère fils et Villeneuve.

Les indiennes et les perkales ont fait tomber presque entièrement le troisième. On ne s'en sert guère plus qu'à *Biarris* près de Bayonne, où le commerce lui donne le nom de *bagnerette*. On en fait des chemises pour prendre des bains de mer.

La fabrication des *crépons* ou *voiles* forme une des branches principales de cette industrie. On en ignore l'origine qui remonte à des temps fort éloignés. On ne s'en servait autrefois que pour de longs voiles qu'on portait dans des cérémonies religieuses. Il s'en expédiait beaucoup pour les couvents d'Espagne : mais il y a une trentaine d'années

que cet article perfectionné dans le travail, et varié dans les dessins et les couleurs, devint un objet de luxe dont la mode existe toujours. On en fit principalement des robes, des écharpes, des turbans et des schalls. Plusieurs fabriques jalouses de la vogue qu'obtinrent les *crépons* cherchèrent à les imiter en soie, coton et laine filée à la mécanique, et malgré tout ce qu'elles firent, leur rivalité ne put leur porter aucune atteinte. Dans le principe il s'en vendit beaucoup à Barèges, qui, sans le mériter, eut l'honneur de donner son nom à ces jolis tissus.

Cet article a décliné un peu depuis quelques années; comme à un produit en succède un autre, celui-ci a été remplacé par le tricot à l'aiguille connu déjà depuis long-temps, mais perfectionné d'une telle manière qu'on peut le considérer comme une production toute nouvelle, dont on ne sait admirer assez la beauté du travail et la richesse des couleurs.

MM. Boé, Vignerte et Dianous marchent à la tête du commerce des voiles et des tricots, que leur intelligence et leur bon goût développent de plus en plus chaque jour. C'est chez eux que l'on trouve tout ce qui se confectionne de beau en ce genre. Les crépons

ont un peu perdu de leur vogue, parce que tout le monde a voulu en faire, et que la mauvaise fabrication a causé la perte du crédit de la bonne. Pour qu'il n'en soit pas de même des tricots, il importe que les personnes qui désirent en acheter, s'adressent aux meilleures sources.

Les laines filées pour tricots et broderies forment une branche importante de l'industrie Bagnéraise. M. Vignerte en a toujours de beaux assortimens.

Malgré la fabrication de ces divers objets, cette ville pourrait aller plus loin encore. Il faudrait pour cela que des hommes actifs et possédant quelques capitaux vinssent s'y établir. Aucun pays ne pourrait leur offrir plus de bras, plus d'intelligence dans les ouvriers et de plus belles eaux.

TEINTURERIE.

On fait en grand à Bagnères toutes sortes de couleurs sur laine, coton et fil. Les cuves à pastel pour le bleu s'y travaillent dans la plus grande perfection, et les rouges à la garance, dont on se sert principalement pour les capulets de femme, y sont d'une beauté remarquable.

Les couleurs fines y sont aussi très bien travaillées, et il n'existe point d'ateliers en France où les diverses nuances d'écarlate, ponceau, amaranthe, chamois, orange, bouton d'or, etc., etc., reçoivent sur laine plus d'éclat que dans les ateliers de M. Vignerte. Ceux de MM. Manet, Costallat fils et Court sont les principaux pour les couleurs bleu et garance.

MM. Caubin et Noiré font très bien toute espèce de couleurs sur soie, et remettent entièrement à neuf les étoffes reteintes, par les aprêts qu'ils savent leur donner.

ARDOISERIE.

M. Costallat un des actionnaires des ardoisières immenses de Labassère, dont toute l'administration est confiée à ses soins, possède chez lui un atelier, où plusieurs ouvriers sont occupés à tailler et polir les ardoises soit pour les besoins des écoles d'enseignement mutuel, soit pour le dessin, tables, carrelages et bordures d'allées.

Les étrangers qui ne peuvent aller visiter les belles carrières d'où l'on extrait ces ardoises, verront avec plaisir cet atelier pour

avoir une idée de la manière dont on les travaille.

PAPETERIE.

Bagnères par l'abondance et la limpidité de ses eaux peut dans des fabriques de ce genre, rivaliser avec celles d'Annonay et d'Angoulême. Aussi ses papiers ont-ils joui toujours de la plus grande réputation, sans redouter jamais aucune rivalité.

Une série de traverses et de malheurs ont forcé M. Brun qui se trouvait à la tête d'une papeterie à laquelle il avait donné un grand développement, de suspendre tous ses travaux. Elle est à vendre aujourd'hui, et n'attend pour acquérir encore plus d'importance, que de passer entre les mains d'un homme aidé de quelques capitaux, administrés avec de l'intelligence et du zèle.

FAÏENCERIE.

Ce genre d'industrie a fait depuis sa création peu de progrès. La faïence de Bagnères est dans certaines qualités d'une nature assez bonne, mais laisse pour quelques autres beau-

coup à désirer. Cependant elle se vend très bien et presque aussitôt après sa fabrication. Les formes sont en général assez élégantes.

Il est à regretter que M. Destrade qui dirige cet établissement, le premier que l'on trouve sur la route de Tarbes, à gauche en entrant à Bagnères, ne sente pas tout le développement dont il peut être susceptible avec l'emploi de meilleures matières premières, lorsque surtout ces matières se trouvent sous sa main : car indépendamment des mines d'argile la plus pure, qui composent la plupart des coteaux qui environnent la ville, et qui par une bonne préparation pourraient rivaliser avec les meilleures terres de pipe, les environs de Pouzac ne lui fournissent-ils pas abondamment du kaolin, pour en obtenir une belle porcelaine ?

La poterie grossière qui se vend tous les jours de marché sur la place, se travaille aux villages d'*Ordizan* et de *Pouyastruc*. Elle n'a fait aucun progrès depuis son enfance.

COMMERCE.

Bagnères sous le rapport du commerce intérieur offre en petit pendant la saison des

caux, tous les avantages que procure une grande ville. Les marchands de toute espèce y affluent même du sein de la capitale, au point de faire un vrai bazar de ses jolies rues, où sont étalées dans de nombreux magasins, les marchandises les plus riches, les plus élégantes et les plus variées.

Son commerce extérieur consiste en produits de ses montagnes, tels que marbres, ardoises, chaux, bois de construction, boissellerie, bétail, beurre et cire jaune. Il consiste encore en haricots, maïs, et différens lainages fabriqués dans l'intérieur de ses murs. Mais ce commerce d'exportation qui pour quelques-uns de ces objets serait susceptible de recevoir une extension fort importante, est à cause de la difficulté et de la cherté des transports resserré dans d'étroites limites.

Par cette absence de communications faciles et promptes, ainsi que l'a dit, à propos de nos richesses départementales, mon estimable ami, M. Colomès, député des Hautes-Pyrénées, dans le compte consciencieux et loyal qu'il a rendu de sa conduite parlementaire à la dernière session, « les produits de la terre condamnés » à être consommés sur place, restent sans » valeur. La population s'accroît, mais les ca-

» pitaux ne se forment pas; les chutes d'eau » demeurent sans emploi, les mines sans ex- » ploitation; enfin tous nos avantages industriels » périssent dans nos mains, et nous usons notre » précieuse activité à des travaux ingrats, qui » satisfont à peine à nos besoins, sans améliorer » notre bien-être.

» Que des communications faciles soient » créées, et à l'instant tout change de face. Les » capitaux étrangers ne sont plus effrayés de » notre éloignement : attirés au contraire par la » beauté de notre climat, par tous nos avanta- » ges naturels, ils viennent donner à nos terres » une valeur plus en rapport avec celle des » autres pays, et prêter à notre industrie leur » puissant appui.

» D'un autre côté, nos produits, nos den- » rées de toute espèce, trouvent, dans un dé- » bouché nouveau, une augmentation de valeur » considérable. Des capitaux indigènes se for- » ment et se joignent aux capitaux étrangers » pour porter la vie industrielle et prospère » dans toutes nos campagnes, où l'on ne trou- » vait précédemment qu'une existence pour » ainsi dire instinctive.»

Un moyen prompt et facile de communiquer avec les autres pays, est donc la seule chose

qui nous manque pour exploiter les richesses que nous avons reçues de la nature avec tant de libéralité. Afin de parvenir à ce but, M. Galabert avait depuis long-temps conçu le projet d'un *canal* pour lequel il obtint il y a déjà deux années, l'autorisation de la Chambre. Mais cette loi est restée sans effet; et nous aurions à déplorer la vérité des prévisions que M. Colomès mit en avant à cette époque, si nous n'avions aujourd'hui l'assurance que nous devrons bientôt à cet honorable et digne compatriote, l'établissement de *chemins de fer* qui coupant le département sur plusieurs points, le feront jouir d'avantages immenses qu'un *canal* n'eût pu lui procurer. Cette assurance, M. Colomès nous la donne lui-même, et nous pouvons y compter d'autant plus, que dévoué tout entier à sa patrie, à laquelle il a consacré son existence et même sacrifié ses intérêts, il nous offre dans sa vie passée un gage sûr pour l'avenir.

Nul doute alors que ces *chemins de fer* traversant le département et facilitant ainsi ses débouchés, Bagnères, comme point principal de cette partie des Pyrénées, n'acquière beaucoup plus d'importance encore, par la facilité des communications, et par le développement de son commerce et de son industrie.

CLIMAT DE BAGNÈRES.

Si l'on ne peut nier l'influence du climat sur le physique et le moral de l'homme, on est forcé de convenir qu'il en est peu qu'on doive préférer à celui de Bagnères. Peut-être même nulle part l'air dégagé d'émanations malfaisantes n'offre-t-il plus de pureté.

Le climat de cette petite ville est si différent de ce qu'il était autrefois, qu'il est impossible de se rendre compte de ce changement opéré surtout depuis un demi siècle, à moins que de le faire dépendre, comme tout semblerait l'indiquer, du déboisement des montagnes. Il est si sensible, que les vieillards dont les souvenirs se rapportent à 60 ou 70 ans, croient habiter sous un nouveau ciel.

Les hivers étaient anciennement d'une moitié d'année, et quelquefois d'une telle rigueur que l'histoire en a perpétué le souvenir; témoin celui de 1766 qui couvrit tout le pays d'une si grande quantité de neige, que les communications se trouvèrent interceptées par la difficulté des chemins. On manqua de bois de chauffage, et le peuple eut si cruellement à souffrir pendant plusieurs jours, qu'enfin

glacé de froid, privé de tout travail et dépourvu des choses les plus nécessaires à la vie, il mit par ses cris effrayans l'alarme dans la ville. Les officiers municipaux firent couper alors la majeure partie des branches des arbres *des Vigneaux* pour les distribuer aux pauvres ; mais cette faible ressource fut bientôt épuisée, et l'on se vit forcé, tant pour subvenir à leurs besoins qu'à ceux d'un grand nombre de personnes qui ne pouvaient, à prix d'argent, se procurer du bois, de faire une coupe de tous les arbres sur le retour.

L'hiver de 1789 vint ensuite ; mais le peuple s'en ressentit moins, et depuis lors cette saison perdit tous les ans de sa rigueur. Quoique avec des froids assez vifs, elle est souvent accompagnée de si beaux jours, qu'on est tenté quelquefois de la préférer au printemps à cause de ses fréquentes pluies.

Les étrangers se rendent à Bagnères aux premiers jours de juin, parce que cette époque y passe pour la plus agréable de l'année. Ils en partent à la fin de septembre par la crainte que leur inspire alors le moindre mauvais temps; et cependant ce mois d'octobre dans lequel il leur semble entrevoir déjà l'image affreuse de l'hiver, est ordinairement pour cette ville le plus beau de tous.

Les chaleurs pendant les mois de juillet et d'août ne s'y élèvent jamais au-dessus de 27 ou 28 degrés. Aussi ses campagnes offrent-elles, dans ce moment où tout est brûlé dans les plaines, les plus beaux tapis de verdure et les feuillages les plus frais.

Les vents du nord-ouest et du sud-ouest, chargés des vapeurs de l'Océan, y sont le plus redoutés, à cause du mauvais temps qu'ils entraînent toujours avec eux.

MOEURS ET CARACTÈRES DES BAGNÉRAIS. COSTUMES.

Les habitans des Pyrénées, rapporte Strabon, étaient supérieurs à tous les autres peuples, lorsqu'il s'agissait d'intelligence et d'activité, et ne se faisaient pas moins remarquer par la simplicité de leurs mœurs.

Tels sont encore les Bagnérais, qui, doués en général d'une grande activité morale et d'une vivacité extraordinaire, pourraient devenir un petit peuple éminemment industriel, si quelqu'un venait développer en eux les facultés qu'ils ont reçues de la nature. Leur caractère est fier, généreux, plein de franchise, et sur-

tout ami de l'indépendance, à laquelle il fait toujours le sacrifice de l'ambition et de son propre intérêt. (*) Il a conservé en cela ce type qui distinguait des autres nations les peuplades de ces montagnes; mais il n'a pas su conserver de même, au milieu des progrès de la civilisation, cette simplicité dont parle Strabon, et qui le rendait si remarquable il y a encore un demi siècle. C'est l'ouvrage du grand nombre d'étrangers qui fréquentent aujourd'hui les eaux thermales, et qui par leur oisiveté et leur opulence inspirant aux Bagnérais d'autres goûts et leur créant d'autres besoins, ont presqu'entièrement détruit chez eux les mœurs pures et simples de leurs ancêtres.

Leur costume en particulier s'est beaucoup ressenti de ce changement. Le drap a pour les hommes en général remplacé le cadis : la redingotte et l'habit français ont succédé à la veste courte; et le chapeau noir a pris la place de la calotte et du bonnet phrygien. Les femmes ont quitté pour la robe, leurs vestes et leurs jupons; leurs étamines bariolées pour l'indienne et la perkale; et leur tête, au lieu

---

(*) On en voit en effet très peu briguer des emplois publics : aussi dans les différentes administrations de la ville ne trouve-t-on en général que des étrangers.

du capulet écarlatte et de la coiffe blanche à bandeau, est aujourd'hui parée de petits bonnets élégans ou de jolis madras, qui leur donnent bien, il faut en convenir, mille fois plus de gentillesse et de grâce.

La politesse et l'urbanité naturelle aux habitans de Bagnères, en rendent le commerce infiniment agréable aux étrangers, qui trouvent partout les mêmes attentions et les mêmes prévenances, soit auprès des personnes chez lesquelles la malveillance ou l'envie pourraient supposer un motif d'intérêt, soit auprès de celles qui par leur position tout-à-fait indépendante, n'ont rien à en attendre.

BOTANIQUE.

Tant de personnes s'occupent aujourd'hui de *botanique* comme objet de délassement, que j'ai voulu leur offrir un *petit bouquet*, cueilli dans les environs de Bagnères, autant pour leur donner une idée de la richesse de ces lieux, que pour leur fournir un motif nouveau de les leur faire aimer. Mais comme dans sa composition il ne pouvait entrer que très peu de fleurs, à cause des bornes resserrées de cet ouvrage, j'ai cru devoir ne le former que de celles qui présenteraient un intérêt plus grand. Ce choix était délicat : il n'appartenait qu'à une main exercée et habile; et je me suis adressé dès lors à M. Corbin (*), ami et compagnon de MM. Ramond et Lapeyrouse, qui, toujours plein d'obligeance et de bonté, s'est empressé de le composer

(*) M. Corbin a depuis long-temps en porte-feuille une *Flore des Pyrénées* que des circonstances particulières l'ont empêché de publier jusqu'à ce jour. C'est un ouvrage qui manque; et nous formons le vœu qu'il en enrichisse bientôt la science.

lui-même. Aussi est-ce avec une confiance entière que je l'offre à tous ceux que l'étude de cette science, la plus aimable peut-être de l'histoire naturelle, attirera dans nos montagnes.

J'y ai joint quelques *cryptogames* rares que m'a fait l'amitié de me communiquer M. A. R., à qui les Pyrénées n'ont pu cacher jusqu'à ce jour que bien peu de leurs trésors.

Quoique *beaucoup de plantes* n'appartiennent pas *en propre* à la localité dans laquelle on les désigne, et qu'on les trouve également ailleurs, on s'est borné néanmoins pour éviter des répétitions ennuyeuses, à ne les indiquer que là où elles croissent le plus communément. C'est pour ce motif qu'on a divisé tous les lieux parcourus dans cet ouvrage, en trois points principaux : 1.° *Bagnères et ses alentours;* 2.° *Campan et ses dépendances;* 3.° et *la montagne de Lhéris.*

BAGNÈRES ET SES ALENTOURS.

A

Acrostic dichotome.
Adianthe capillaire.
——— cheveux de Vénus.
Anémone sylvie.
Anémone renoncule.
Ansérine fétide.

B

Benoite des ruisseaux.
Berle à feuilles étroites.

Berle à ombelles sessiles.
Bétoine hérissée.
Blechum en épi.
Bruyère tétralix.
Bugle de Genève.

C

Caucalide anthrisque.
Cardamine à larges feuilles.
Carex jaunâtre.
—— espacé.
Centaurée scabieuse.
Cerfeuil sauvage.
——— hérissé.
Cétérach de maranta.
Chara syncarpa.
—— instertexta.
Circée parisienne.
Consoude tubéreuse.
Cucubale porte-baie.
Cytise à feuilles pliées.

D

Digitale pourprée.

E

Epilobé hérissé.
——— mollet.
Epiaire des bois.

F

Fonticalis minor.

G

Gaillet des marais.
——— droit.
Galantine perce-neige.
Galéopsis tétrahit.
——— bigarrée.
Genêt d'Angleterre.
Gentiane jaune.
Géranium mollet.
——— fluet.
Gesse de Nissole.
Gnaphale de France.
——— d'Allemagne.
——— jaunâtre.

H

Houblon grimpant.

I

Inule dyssentérique.
Isoète des lacs.

J

Jonc épars.
—— flottant.
Jungermaine ciliée.
—— à feuilles de tamariscle.

L

Lamier pourpre.
——— embrassant.
Lycopode des Alpes.
——— sélage.
——— faux sélage.
——— de Suisse.

M

Menthe hérissée.
Mercuriale vivace.
Millepertuis perforé.
——— couché.

O

OEillet des chartreux.
Ombilic à fleurs pendantes.
Orchis pyramidal.
——— à larges feuilles.
Orobanche vulgaire.
Osmonde royale.
Oxalide oseille.

P

Polypode à feuil. de myrrhe.
Polytric ondulé.
Populage des marais.
Prêle telmateya.
Ptéris à longue feuille.

R

Renoncule cerfeuil.
——— bulbeuse.
——— à feuilles de lierre.
——— des mares.
——— langue.
Renouée bistorte.
Ronce des rochers.
Rubanier rameux.
——— simple.
Rumex à feuilles aiguës.

S

Safran à stigmate frangé.
Salicaire à feuilles d'hysope.
Scolopendre officinale.
Scolopendre en fer de lance.
Scrophulaire aquatique.
——— canine.
——— luisante.
Sédum blanc.
——— renflé.
——— réfléchi.
Seneçon jacobée.
Séséli de montagne.
Silène penché.
Sphagnum des marais.
Splagnum rouge.
Statice à corymbe.
——— de Lyon.
——— diffuse.
——— à feuilles d'olivier.
——— arborescente.

V

Valériane officinale.
——— de montagne.
——— des Pyrénées.
Velar S.te Barbe.
——— précoce.
Vergerette âcre.
Véronique beccabunga.
——— mouron.
——— de montagne.
——— petit chêne.
Vesse jaune.
Verveine couchée.

CAMPAN ET SES DÉPENDANCES.

A

Agrostis des Alpes.
——— vulgaire.
Angélique de Rasouls.
Ansérine bon-henri.
Anthyllide vulnéraire.
Arabette à oreilles.
Asphodèle rameux.
Asclépiade dompte-venin.
Aster des Alpes.
Avoine fragile.

B

Berce branc-ursine.
Berle à larges feuilles.
Bétoine officinale.
Brise vulgaire.
Brome des champs.
Buis toujours vert.

C

Cacalie petasite.
Carex de Micheli.
—— élevé.
—— distant.
—— pâle.
—— des rives.
Ceraiste des champs.
Chardon fausse-carline.
Chrysanthême à gran^de fleur.
Cirse de Montpellier.
—— à trois têtes.
—— roussâtre.
—— très épineux.
Cuscute à grande fleur.
Cynosure hérissé.

D

Drave étoilé.

E

Éperviève auricule.
—— fausse lampsane.
—— embrassante.
—— blanchâtre.
—— des marais.
Epilobe des marais.
Erine des Alpes.
Euphraise naine.

F

Fraise de table.
Frêne élevé.

G

Gaillet croisette.
—— des Pyrénées.
—— nain.
Germandrée des Pyrénées.
Globulaire naine.

H

Hellébore à racine noire.
—— fétide.

I

Impatiente n'y touche pas.
Impératoire ostruthium.
Iris faux-xiphion.
—— faux acore.

J

Joubarbe des toits.
—— de montagne.
—— à toile d'araignée.

L

Lamier blanc.
Lin purgatif.
Lichen des neiges.
—— pustuleux.
—— perlé.
—— vénéneux.
—— triste.
—— d'Islande.
Linaire couchée.
—— des Alpes.
Liondent écailleux.

M

Mœhringie mousse.
Mérendère bulbocode.
Molène lychnis.
Mufflier toujours vert.
Muguet de mai.

N

Nard serré.
Néottie d'été.

O

Orobe tubéreux.
Orchis singe.
—— militaire.
—— incarnat.
—— verdâtre.

P

Panicaut de bourgat.
Parnassie des marais.
Paturin à deux rangées.
Pédiculaire à long bec.
Peuplier tremble.
Phalangère fleur de lys.
Plantain des Alpes.
Polycnème des champs.
Potentille brillante.
Pyrole à feuille ronde.

R

Raiponce à petite tête.
—— de Scheuchzer.
—— de Micheli.
—— hémisphérique.
—— orbiculaire.
Rosage ferrugineux.
Rumex à écusson.

S

Sanicle d'Europe.
Saxifrage arétie.
—— à cils roides.

Saxifrage bleuâtre.
——— faux-aïzoon.
——— mousse.
——— musquée.
Scabieuse succise.
Scirpe des marais.
——— flottant.
Sédum à feuille épaisse.
——— âcre.
——— hérissé.
Sédum rampant.
Silèné de roche.
Sisymbre des Pyrénées.
——— tanaisie.
Solidage verge d'or.
Souchet brun.
Spargonte fausse sagine.
Stellaire graminée.

T

Tabouret de montagne.
Tamarix d'Allemagne.
Tozzia des Alpes.
Trèfle roide.
——— raboteux.
——— strié.

U

Ulve laituc.
——— très large.
——— labyrinthe.
——— comprimée.
——— intestinale.
——— umbilicaire.
——— lumbricoïde.

V

Valériane à feuilles de globulaire.
Vergerette des Alpes.
Véronique paquerette.
——— des rochers.
——— à feuilles de lierre.
Vesse des buissons.
——— cracca.
——— des Pyrénées.
Vesse des haies.
Violette tricolore.
——— des champs.
——— des Pyrénées.
——— cornue.
Vipérine commune.

LHÉRIS.

A

Aconit tue-loup.
——— napel.
Acrostis de maranta.
Ail douteux.
Airelle rouge.
——— myrtile.
Alchimille commune.
——— pubescente.
——— des Alpes.

Alisier allouchier.
Ancolie des Alpes.
——— visqueuse.
Androsace velue.
Anthyllide de montague.
Arabette des Alpes.
——— de Thalius.
Arbousier bousserole.
Aspérule odorante
——— hérissée.
——— à l'esquinancie.
Aspidium fragile.
——— oréoptère.
Asplenium dentée.
—— à feuilles de scolopendre.
—— à feuilles de céterach.
Astrance à larges feuilles.
Avoine toujours verte.
——— des près.
Azabée couchée.

B.

Bartsie des Alpes.
——— en épi.
Benoite des Pyrénées.
——— de montagne.
——— traçante.
Bétoine queue de renard.
Bouleau blanc.
Botryche en croissant.
Brunelle à grande fleur.
Bryum verticille.
——— strié.
——— en alène.
Bryum argenté.
——— des morts.
Bucle pyramidale.
——— des Alpes.
Buplèvre étoilé.

C

Camœrine à fruits noirs.
Cameline de roche.
Campanule à feuille ronde.
——— en thyrse.
——— d'Allioni.
——— spécieuse.
Cardamine à large feuille.
——— velue.
Cardère velue.
Carex en gazon.
——— digité.
——— ornithopode.
Centaurée de montagne.
Ceraiste commun.
——— visqueux.
——— des champs.
Cerfeuil odorant.
Chardon crépu.
——— à fleurs menues.
——— intermédiaire.
Chèvre-feuille xyplostéon.
——— des Pyrénées.
Chrysanthème de montagne.
Cinéraire à feuille entière.
——— à longue feuille.
Circée des Alpes.
Conferve rouge,

Conferve noueuse.
——— gélatineuse.
——— laineuse.
——— élégante.
——— canaliculaire.
——— changeante.
——— bulbeuse.
Corydalis bulbeuse.
Coudrier noisetier.
Cranson officinal.
Cynosure à crète.

D

Daphné lauréole.
Dentaire digitée.
Doradille verte.
——— des murs.
Dorine à feuilles opposées.

E

Epervière croate.
——— rhomboïdale.
——— soyeuse.
——— trompeuse.
———faux prenanthe.
Epinactis à large feuille.
——— des marais.
Erodium à feuilles de cigne.
Euphorbe cyprès.
——— doux.
——— pourpré.
——— d'Irlande.
Euphraise des Alpes.

F

Fétuque dorée.
——— élevée.
Fritillaire pintade.

G

Gaillet printanier.
——— des bois.
——— de boccone.
——— cendré.
——— des rochers.
Gentiane à tige courte.
——— des Alpes.
——— printanière.
Géranium des bois.
——— des Pyrénées.
——— luisant.
——— disséqué.
——— à feuilles rondes.
——— fluet.
Germandrée petit chêne.
Gnaphale dioïque.
——— des Alpes.
——— des bois.
Grassette vulgaire.
Groseiller des Alpes.

H

Hélianthème commun.
Hépathique à trois lobes.
Hètre des forêts.
Hippocrepis en ombelle.
Hypécoon couché.

I

Isopire pigamon.

J

Jasmin à grandes fleurs.
——— très odorant.
——— humble.
Julienne des dames.
——— inodore.
Jungermaine fourchue.
——— trilobée.

L

Laser à feuilles larges.
——— pourpré.
——— siler.
Lathrée clandestine.
Linaire à feuilles d'origan.
——— à feuilles de genêt.
Livèche des Pyrénées.
——— à feuilles menues.
——— meum.
Lunetière à oreillettes.
Lychen lépreux.
——— difforme.
——— gracieux.
——— farineux.
Lychnide dioïque.
Lycoperdon étoilé.
Lys des Pyréuées.
——— martagon.
Lysimachie des bois.

M

Mélinet glabre.
——— rude.
Mélinet à petite fleur.
Mélisse des Pyrénées.
Millepertuis velu.
——— nummulaire.
Mnium hygrométrique.
Muguet verticillé.

N

Narcisse mineur.
——— bicolore.
Néflier cotoneux.
Nerprum des Alpes.
——— nain.

O

Œuillet armerica.
——— deltoïde.
——— de Montpellier.
Onoporde des Pyrénées.
Orchis bouffon.
——— pâle.
——— singe.
——— incarnat.
——— taché.
——— à long éperon.
——— noir.
Ornithope queue de scorpion.
Orobe jaune.
——— printanier.
——— grêle.
——— des Pyrénées.
——— noirâtre.
Osmonde royale.
——— crispée.
——— lunaire.

P

Paronyque à f.lle de renouée.
——— serpolet.
——— argentée.
Parisette à quatre feuilles.
Passerine dioïque.
Pavot du pays de Galles.
Pédiculaire des marais.
——— des bois.
——— à épi feuillé.
Phléole des prés.
Pigamon à feuilles d'ancolie.
Polygala commun.
——— d'Autriche.
Porcelle tachée.
Portentille argentée.
——— alchimille.
——— blanche.
——— à petite fleur.
Polytric ondulé.
——— des Alpes.
Prèle d'hiver.
Primevère officinale.
——— élevée.
——— à feuille entière.
Ptéris crépu.
Pyréthre en corymbe.

R

Raiponce en épi.
Ramondie des Pyrénées.
Renoncule de Gouan.
——— laineuse.
——— Thora.
Renoncule à feuilles d'aconit.
——— bulbeuse.
——— âcre.
——— couchée.
Renouée bistorte.

S

Sabline à trois fleurs.
——— printanière.
——— en faisceau.
Saule des Pyrénées.
Saxifrage à longues feuilles.
——— aïzoon.
——— à feuilles opposées.
——— jaune et pourpre.
——— granulée.
——— des lieux ombragés.
——— velue.
——— mignonette.
Scabieuse colombaire.
Scille fausse jacinthe.
Scolopendre officinale.
Selin de Cabrœus.
——— des cerfs.
——— des Pyrénées.
Sesseli tortueux.
——— glauque.
——— des montagnes.
Silène saxifrage.
Sisymbre pumatifide.
——— velar.
——— à lobes pointus.
Soldanelle des Alpes.

Spirée filipendule.
Stellaire des bois.
——— holostée.
Sureau à grappes.

T

Thapsia velue.
——— fétide.
Thym acinos.
Trèfle des Alpes.
——— d'Europe.

V

Valériane officinale.
——— phu.
——— tubéreuse.
——— des montagnes.
——— des rochers.
Valériane couronnée.
——— dentée.
——— rouge.
——— à feuilles étroites.
——— à larges feuilles.
——— chausse trappe.
Velar des murailles.
——— giroflée.
Vératre blanc.
Véronique à épi.
——— de Pona.
Verveine officinale.
——— hastée.
——— à feuilles d'ortie.
Violette hérissée.
Viorne mancienne.
——— thym.

INDICATIONS

UTILES AUX ÉTRANGERS.

LOGEMENS.

Il est peu de maisons qui ne logent des étrangers. Elles sont en général propres et commodes. Quelques-unes sont meublées avec luxe, la plupart avec élégance et simplicité. Le prix s'établit en général par jour, à moins qu'on ne loue pour deux ou trois mois. Il est subordonné à l'importance du logement, au quartier où il se trouve, et à l'affluence du monde. Ainsi les logemens se paient plus dans les mois d'août et de septembre. Les jours de l'arrivée et du départ ne comptent que pour un.

Indépendamment des *écriteaux* adoptés par quelques personnes pour indiquer qu'elles ont des appartemens à louer, un signe encore plus apparent et consacré par l'usage, est celui *des jalousies et des contrevents fermés.*

*

HÔTELS. — TRAITEURS. — RESTAURANS.

Frascati (grand hôtel de), dans la rue qui porte son nom.

Uzac, hôtel de France, à côté du Collége.

Arnauné, hôtel du Grand Soleil, sur la place Lafayette.

Lafargue, hôtel de l'Europe, rue de la Comédie.

Uzac jeune, hôtel du bon Pasteur, rue des Caoutérès.

Huvé, hôtel du Commerce, à côté du Grand Soleil. Il tient restaurant à la carte.

Lasbennes, hôtel de la Couronne, rue aux Herbes.

Salles, hôtel de la Paix, vis-à-vis la promenade des Coustous.

Bonis, traiteur, vis-à-vis l'église S.t-Vincent.

Richard, traiteur, sur la place Lafayette.

Louis Zède, traiteur : il tient aussi restaurant à la carte, sur la promenade des Coustous.

POSTE AUX LETTRES.

Le courrier arrive entre 10 et 11 heures du soir. Le directeur, si ce n'est pour des cas

extraordinaires, ne remet aucune lettre jusqu'au lendemain matin ; le facteur commence alors sa distribution vers les 7 heures.

On peut jeter les lettres à la poste jusqu'à 11 heures et 1/2 du matin, mais on ne peut les faire affranchir après 11. Le courrier part à midi. M. Boyé chargé du transport des dépêches reçoit des voyageurs dans la voiture qui fait ce service. Le bureau de la poste aux lettres est vis-à-vis l'hôtel du bon Pasteur.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS.

Béguerie, docteur médecin, rue de la Comédie.

Bourguet, docteur médecin opérant, rue de l'Archiviste.

Cazes, docteur médecin, rue Longue.

Dumoret, docteur médecin, rue des Pyrénées.

Ganderax, docteur médecin, inspecteur des eaux thermales, rue de la Comédie.

Gaye, docteur médecin, rue des Pyrénées.

Labayle, docteur médecin opérant, adjoint au cours d'accouchement, avenue de Salut.

Lalanne, docteur médecin, sur la promenade des Coustous.

Pinac, docteur médecin, rue de la Comédie.

Romain, docteur médecin opérant, professeur d'accouchement, rue des Marais.

Rousse, docteur médecin opérant, rue de Tarbes.

Sarabeyrouze, docteur médecin, place d'Uzer.

Védère, docteur médecin, rue de la Comédie.

Darqué, docteur en chirurgie, rue aux Herbes.

Soulé, docteur en chirurgie, rue de l'Archiviste.

PHARMACIENS.

Camus, vis-à-vis la fontaine des Coustous.
Doubrère, sur la promenade des Coustous.
Doux, sur la place aux Grains.
Lamarque, sur la place aux Grains.
Mora, rue aux Herbes.
Salaignac, rue de l'Archiviste.

VOITURES PUBLIQUES. — ROULAGE.

Trois voitures de M. *Boyé*, entrepreneur de diligences, font régulièrement chaque jour le service de *Bagnères* à *Tarbes*. L'une part le matin de 7 à 8 heures; une autre de 10 à 11,

et une troisième de 4 à 5. Ces voitures, à l'exception de celle qui part le soir, reviennent dans la même journée, et leur retour est parfaitement combiné pour la commodité des voyageurs.

Outre ces différens services qui rendent si faciles les communications entre ces deux villes, M. Boyé en établit d'autres, mais seulement pendant la saison des eaux, pour *Barèges*, *S.t-Sauveur*, *Cauterets*, *Bagnères de Luchon* et *Pau*, en passant par la belle route de Bétharram et Lestelle. Il correspond avec les principales messageries de France et de l'étranger. Il fait aussi le roulage.

Il tient son bureau dans la maison de M.me veuve Ferrou, à côté de l'hôtel du Grand Soleil.

M. *Ribettes* gendre Bérot, directeur de la poste aux chevaux, fait aussi partir chaque matin pour Tarbes une voiture qui rentre tous les soirs vers les 7 heures.

Au moyen d'un service en poste qu'il vient d'établir entre *Bagnères* et *Pau*, les voyageurs peuvent d'une manière économique et prompte parcourir cette route. Le prix des places est de 6 f dans l'intérieur et de 5 f sur la banquette. Cette diligence part de Bagnères à 6 heures du matin, tous les jours impairs, ex-

cepté pour le mois d'août, où les départs ont lieu les jours pairs.

M. Ribettes a pour tous les pays un service de roulage très bien organisé. Son bureau confondu avec celui de la *poste aux chevaux*, se trouve à côté de l'église, à l'extrémité de la ligne d'arbres qui la longe au midi.

Trois diligences correspondent tous les jours de *Bagnères* à *Toulouse*, pendant la saison.

La 1.re passe par *S.t-Gaudens*, et part à 4 heures de l'après midi. Le prix des places est de 20 f au coupé, de 16 à l'intérieur, et de 10 à la banquette. Le bureau se tient chez M. Casteran, armurier, vis-à-vis l'église.

La 2.me passe par *Trie*, et part à midi. Le prix des places est de 20 f au coupé, de 18 dans l'intérieur et de 16 à la gondole. Le bureau est chez M. Dancla, à côté de la fontaine des Coustous.

De ce même bureau partent tous les jours pour *Bordeaux*, à 4 heures de l'après midi, les *berlines du commerce* en passant par Auch, Condom et Marmande. Le prix des places est au coupé de 38 f 20 c, à l'intérieur de 35 f 45 c. à la gondole et à la banquette de 30 f 65 c. Le trajet de Bagnères à Bordeaux se fait en 32 heures.

La 3.me diligence pour Toulouse, passe par *Auch*, et part à 3 heures. Le prix des places est de 18 f dans le coupé, de 16 dans l'intérieur, et de 14 à la gondole. Le bureau se tient chez M. Boyé. Ces trois diligences qui parcourent la route de Toulouse, font le trajet dans 18 ou 20 heures.

Tel était du moins, l'année dernière, l'organisation de ces différens services pour Toulouse et Bordeaux, sauf les petites modifications qu'ils pourront subir celle-ci.

VOITURES PARTICULIÈRES, CALÈCHES

ET CABRIOLETS POUR VOYAGES ET PROMENADES.

S'adresser à MM. Boyé et Ribettes, aux adresses indiquées, pages 297 et 298.

A MM. Jean-Paul Péré, rue Caoutérès.

——— Julien Lafont, à l'extrémité de la promenade des Coustous.

——— Paul Lafont-Sarrat, rue Longue.

——— Dupouey-Marioulet, rue aux Herbes.

——— Dominique Verdoux, rue des Marais.

——— Jean Labastide, boulevard de la Poste.

M. Boyé fait partir tous les jours, à 7 heures du matin, une voiture pour Gripp, afin de

donner aux étrangers un moyen plus facile de visiter cette belle vallée. Le prix des places est de 4 f pour l'aller et le retour.

CHEVAUX DE LOUAGE.

S'adresser à Pierre Idrac, rue Traversière.
———— Joseph Idrac, rue de Lorry,
———— Jean-Marie Idrac, rue Longue.
———— Charlet, hôtel de France.
———— Uzac jeune, hôtel du Bon Pasteur.
———— Dupont, vis-à-vis l'église.
———— François Mac, *id.*
———— Pérès, rue des Pyrénées.
———— Rumeau, *id.*
———— Fabien Pujo, *id.*
———— D.que Verdoux, rue des Marais.
———— François Courouau, *id.*
———— Janou Pérès-Bernié, rue du Pont de l'Adour.
———— Dominique Davant, *id.*
———— Etienne Duboé, *id.*
———— Simon Lamarche, rue de Caubous.
———— Bernard Pérès-Bernié, *id.*
———— Magné sellier, sur la place au foin.
———— César-Poupounet, *id.*

——————— Matarra, sur la promenade des Coustous.

——————— Jacou Labastide, quartier des Vigneaux.

———————François Courtade, rue de l'Abattoir.

——————— Victor parisien, rue Neuve.

——————— Félix Noguès, quartier du pont de Pierre.

——————— Jean Labastide, Boulevard de la Poste.

——————— Dupouey-Marioulet, rue aux herb.

ANESSES POUR PROMENADE

AVEC SELLES A L'ANGLAISE OU A FAUTEUIL.

S'adresser à Félix Noguès, quartier du pont de Pierre.

——————— Antoine Idrac, au pont d'Arras.

——————— Claverie, quartier des Vergers.

——————— Loncan-Cinclet, au pont de l'Adour.

On trouve aussi du lait d'ânesse dans ces différentes maisons.

CHAISES A PORTEURS.

Les chaises à porteurs offrent aux personnes qui ne peuvent supporter ni la voiture ni le

cheval, un moyen agréable et commode de faire quelques promenades. Outre les chaises qui servent aux établissemens de bains et dans lesquelles on est trop renfermé par un beau jour, on peut s'en procurer d'autres plus légères, recouvertes seulement d'un petit ciel en étoffe pour se préserver du soleil.

S'adresser à tous les porte-faix, ou mieux au fermier de l'établissement où l'on se baigne, pour avoir des porteurs de confiance.

GUIDES POUR LES MONTAGNES.

Pierre Idrac, rue Longue.
Joseph Idrac, rue de Lorry.
Jean-Marie Idrac, rue Longue.
Charlet, hôtel de France.
Gounou dit Baretgy, au pont d'Arras.

Un messager part tous les jours de *Bagnères* à 6 heures du matin, et traverse le *Tourmalet* pour porter le courrier de *Barèges*. Il se charge d'autres paquets, et sert de guide aux voyageurs qui veulent suivre cette route.

S'adresser à Paul Lafont-Sarrat, rue Longue.

LIBRAIRIE. — ARTICLES DE BUREAU.

On trouve chez M. Dossun, imprimeur-libraire, une librairie très-bien assortie, un cabinet de lecture, papiers à lettres et toute espèce d'articles de bureau.

ENTREPÔT DE CHOCOLATS.

M. François Camus, négociant, en face de la fontaine des Coutous, a les dépôts des chocolats si justement renommés de M. *Paillasson de Lourdes* et de M. *Seube aîné de Bagnères de Luchon*. On y trouve aussi les différentes qualités des chocolats de Bayonne.

On peut se procurer à la Mairie, le nom et l'adresse de tous les étrangers qui sont en ville.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

	Page.
Avant-Propos.	v.

PREMIÈRE PARTIE.

Antiquité de Bagnères. — Son histoire.	9.

DEUXIÈME PARTIE.

Bagnères ancienne et Bagnères moderne. — Établissemens thermaux.	48.
Thermes. Description de cet établissement.	70.
Source de la Reine.	75.
——— du Dauphin.	76.
——— du Roc de Lannes.	77.
——— du Foulon.	*ib.*
——— de Saint-Roch.	78.
——— des Yeux.	*ib.*
Bains de Salut.	79.
—— de la Gutière.	80.
—— de Pinac.	81.
—— de Lasserre.	*ib.*
—— de Mora.	82.
—— de Cazaux.	*ib.*
—— de Théas.	83.

PAGE.

Source de la Fontaine Nouvelle. 83.

Bains de Belle-Vue. 84.

—— de Carrère-Lannes. 85.

—— de Versailles. *ib.*

—— de Santé. 86.

—— du Grand-Pré. *ib.*

—— du Petit-Bain. 87.

—— du Petit-Prieur. *ib.*

—— du Petit Barèges. 88.

Fontaine de Salies. 90.

———— Ferrugineuse. 91.

———— sulfureuse de Labassère. 94.

TROISIÈME PARTIE.

Description de l'aspect que présentent les environs de Bagnères. 97.

PROMENADES.

Chaque promenade est accompagnée d'aperçus généraux sur sa géologie *et sa* minéralogie.

Camp de César. 101.

Vallée de Trébons. — Fontaine de Labassère. — Plaine d'Esquiou. 108.

Labassère. 119.

Serres de Pouzac et d'Ordizan. 122.

L'Escaledieu. 127.

Palomières. 131.

Lhéris. 139.

Vallée de Campan. 148.

	Page.
Vallée de Gripp.	158.
Vallée de la Séoube.	167.
Sarrat de Mortis.	174.
Sarrat de Bon et Sarrat de Pradille.	178.
Vallée de Bagnères ou de Lesponne.	179.
Vallon de Serris.	184.
S.t-Paul.	189.
Médous. — Asté.	193.
Élysée-Cottin.	202.
Grandes avenues de Bagnères. — Tarbes. — S.t-Gaudens. — Campan.	206.
Salut.	212.
Rieunel. — Vallon de Constance.	216.
Promenade de la Fontaine Ferrugineuse.	218.
Hauteurs de Chipolou.	220.
Promenade du Bédat.	*ib.*
La Rouquette.	223.
Mentiol et Métaou.	224.
Allées Maintenon.	226.
Monlo.	227.
Les Vigneaux.	228.
Les Coustous.	229.
Jardins de MM. Bordeu, Jaulas et Béguerie.	231.

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENS PUBLICS.

S.t-Vincent.	234.
S.t-Barthélemy.	235.
Chapelle de la Croix.	236.

PAGE.

Hospice civil. 236.
Tribunaux. 240.
Thermes. 242.
Collége. *ib.*
Instruction primaire. 244.
Pensionnat de jeunes demoiselles. 246.
Halle. 248.

SPECTACLES. — DANSES. — CONCERTS. — SALONS LITTÉRAIRES. — MUSÉES.

Théâtre. 249.
Frascati. 252.
Conservatoire de musique. 254.
Salon de M. Jalon. 256.
Muséum du grand établissement thermal. 259.
Cabinet de M. Philippe. 261.

INDUSTRIE.

Marbrerie. 262.
Fabrication de lainages. 266.
Teinturerie. 269.
Ardoiserie. 270.
Papeterie. 271.
Faïencerie. *ib.*
COMMERCE. 272.
CLIMAT DE BAGNÈRES. 276.
MOEURS ET CARACTÈRE DES BAGNÉRAIS. — COSTUMES. 278.

BOTANIQUE. 281.

INDICATIONS UTILES AUX ÉTRANGERS.

Logemens. 293.
Hôtels. — Traiteurs. — Restaurans. 294.
Poste aux lettres. *ib.*
Médecins et chirurgiens. 295.
Pharmaciens. 296.
Voitures publiques. — Roulage. *ib.*
Voitures particulières, calèches et cabriolets pour voyages et promenades. 299.
Chevaux de louage. 300.
Anesses pour promenade avec selles à l'anglaise ou à fauteuil. 301.
Chaises à porteurs. *ib.*
Guides pour les montagnes. 302.
Librairie. — Articles de bureau. 303.
Entrepôt de chocolats. *ib.*

FIN DE LA TABLE.

